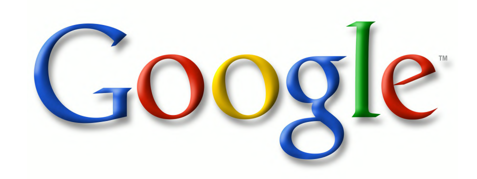

Google



Emma Maria Russell
the gift of her affectionate
Mother —

Stereotyping

HISTOIRE

DE

CHARLES XII

ROI DE SUEDE.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE;

PAR M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION STÉRÉOTYPE,

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE SUR LES MEILLEURES IMPRESSIONS,

PAR M. CATTY,

PREMIER MAÎTRE DE LANGUE FRANÇOISE A L'ACADÉMIE ROYALE ET MILITAIRE, DE WOOLWICH.

A LONDRES,

Imprimée avec des Planches solides par A. Wilson,

Duke Street, Lincoln's-Inn Fields;

ET SE TROUVE CHEZ MESSRS. VERNOR, HOOD ET SHARPE, POULTRY.

1808.

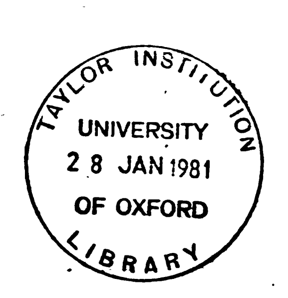

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 JAN 1981
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

REMARQUES SUR L'HISTOIRE.

NE cessera-t-on jamais de nous tromper sur l'avenir, le présent et le passé? Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siecle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables d'Hérodote, et les fables encore qu'Hérodote n'auroit jamais osé conter, même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire que Ménès étoit petit-fils de Noé? Et par quel excès d'injustice peut-on se moquer des généalogies de Moréri, quand on en fabrique de pareilles? Certes, Noé envoya sa famille voyager loin; son petit-fils Ménès en Egypte, son autre petit-fils à la Chine, je ne sais quel autre petit-fils en Suede, et un cadet en Espagne! Les voyages alors formoient les jeunes gens bien mieux qu'aujourd'hui: il a fallu chez nos nations modernes des dix ou douze siecles pour s'instruire un peu de la géométrie; mais ces voyageurs, dont on parle, étoient à peine arrivés dans des pays incultes, qu'on y prédisoit les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire authentique de la Chine ne rapporte des éclipses calculées, il y a environ quatre mille ans. Confucius en cite trente-six, dont les missionnaires mathématiciens ont vérifié trente-deux. Mais ces faits n'embarrassent point ceux qui ont fait Noé grand-pere de Fohi; car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'antiquité nous font regarder les Egyptiens comme le peuple le plus sage de la terre; parce que, dit-on, les prêtres avoient chez eux beaucoup d'autorité; et il se trouve que ces prêtres si sages, ces législateurs d'un peuple sage, adoroient des singes, des chats et des

oignons. On a beau se récrier sur la beauté des anciens ouvrages égyptiens: ceux qui nous sont restés sont des masses informes; la plus belle statue de l'ancienne Egypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a fallu que les Grecs enseignassent aux Egyptiens la sculpture; il n'y a jamais eu en Egypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuse connoissance, nous dit-on, les Egyptiens avoient de l'astronomie! Les quatre côtés d'une grande pyramide sont exposés aux quatre régions du monde; ne voilà-t-il pas un grand effort d'astronomie? Ces Egyptiens étoient-ils autant de Cassini, de Halley, de Kepler, de Ticho-Brahé? Ces bonnes gens racontoient froidement à Hérodote, que le soleil en onze mille ans s'étoit couché deux fois où il se leve: c'étoit là leur astronomie.

Il en coûtoit, répete M. Rollin, cinquante mille écus pour ouvrir et fermer les écluses du lac Mœris. M. Rollin est cher en écluses, et se mécompte en arithmétique. Il n'y a point d'écluse qui ne doive s'ouvrir et se fermer pour un écu, à moins qu'elle ne soit très mal faite. Il en coûtoit, dit-il, cinquante talens pour ouvrir et fermer ces écluses. Il faut savoir qu'on évalua le talent, du temps de Colbert, à trois mille livres de France. Rollin ne songe pas que, depuis ce temps, la valeur numéraire de nos especes est augmentée presque du double, et qu'ainsi la peine d'ouvrir les écluses du lac Mœris auroit dû coûter, selon lui, environ trois cent mille francs: ce qui est, à-peu-près, deux cent quatre-vingt-dix-neuf mille, neuf cent quatre-vingt-dix-sept livres de plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ses treize tomes se ressentent de cette inattention. Il répete encore, après Hérodote, qu'on entretenoit d'ordinaire en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre cent mille soldats; qu'on donnoit à chacun cinq livres de pain par jour, et deux livres de viande. C'est donc huit cent mille livres de viande par jour pour les seuls

soldats, dans un pays où l'on n'en mangeoit presque point. D'ailleurs, à qui appartenoient ces quatre cent mille soldats, quand l'Egypte étoit divisée en plusieurs petites principautés? On ajoute que chaque soldat avoit six arpens francs de contribution; voilà donc deux millions quatre cent mille arpens, qui ne paient rien à l'état. C'est cependant ce petit état qui entretenoit plus de soldats que n'en a aujourd'hui le grand seigneur, maître de l'Egypte et de dix fois plus de pays que l'Egypte n'en contient. Louis XIV a eu quatre cent mille hommes sous les armes pendant quelques années: mais c'étoit un effort, et cet effort a ruiné la France.

Si l'on vouloit faire usage de sa raison au lieu de sa mémoire, et examiner plus que transcrire, on ne multiplieroit pas à l'infini les livres et les erreurs; il faudroit n'écrire que des choses neuves et vraies. Ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique: la plupart, au lieu de discuter des faits avec les hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au siecle où nous vivons, on imprime encore le conte des oreilles de Smerdis, et de Darius, qui fut déclaré roi par son cheval, lequel hennit le premier; et de Sanacharib, ou Sennakérib, ou Sennacabon, dont l'armée fut détruite miraculeusement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils sont.

Est-il permis à un homme de bon sens, né dans le dixhuitieme siecle, de nous parler sérieusement de l'oracle de Delphes; tantôt de nous répéter, que cet oracle devina que Crésus faisoit cuire une tortue et du mouton dans une tourtiere; tantôt de nous dire, que des batailles furent gagnées suivant la prédiction d'Apollon, et d'en donner pour raison le pouvoir du diable. M. Rollin, dans sa compilation de l'histoire ancienne, prend le parti des oracles contre Messieurs Van Dale, Fontenelle et Basnage: "Pour M. de Fontenelle," dit-il, "il ne faut regarder que comme un ouvrage "de jeunesse, son livre contre les oracles, tiré de Van Dale."

J'ai bien peur que cet arrêt de la vieillesse de Rollin contre la jeunesse de Fontenelle, ne soit cassé au tribunal de la raison; les rhéteurs n'y gagnent guere leurs causes contre les philosophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit Rollin dans son dixieme tome, où il veut parler de physique: il prétend qu'Archimede, voulant faire voir à son bon ami, le roi de Syracuse, la puissance des mécaniques, fit mettre à terre une galere, la fit charger doublement, et la remit doucement à flot en remuant un doigt, sans sortir de dessus sa chaise. On sent bien que c'est là le rhéteur qui parle: s'il avoit été un peu philosophe, il auroit vu l'absurdité de ce qu'il avance.

Il me semble que, si on vouloit mettre à profit le temps présent, on ne passeroit point sa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conseillerois à un jeune homme d'avoir une légere teinture de ces temps reculés; mais je voudrois qu'on commençat une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante pour nous; il me semble que c'est vers la fin du quinzieme siecle. L'imprimerie, qu'on inventa en ce temps-là, commence à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face; les Turcs, qui s'y répandent, chassent les belles-lettres de Constantinople; elles fleurissent en Italie; elles s'établissent en France; elles vont polir l'Angleterre, l'Allemagne et le Septentrion. Une nouvelle religion sépare la moitié de l'Europe, de l'obéissance du pape. Un nouveau systême de politique s'établit; on fait, avec le secours de la boussole, le tour de l'Afrique, et l'on commerce avec la Chine plus aisément que de Paris à Madrid. L'Amérique est découverte; on subjugue un nouveau monde, et le nôtre est presque tout changé. L'Europe chrétienne devient une espece de république immense, où la balance du pouvoir est établie mieux qu'elle ne le fut en Grece. Une correspondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des rois suscite, et même malgré les guerres de religion encore plus destruc-

tives. Les arts qui font la gloire des états, sont portés à un point que la Grece et Rome ne connurent jamais. Voilà l'histoire qu'il faut que tout homme sache ; c'est là qu'on ne trouve ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables insensées ; tout y est vrai, aux petits détails près, dont-il n'y a que les petits esprits qui se soucient beaucoup. Tout nous regarde, tout est fait pour nous ; l'argent sur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos besoins, nos plaisirs nouveaux, tout nous fait souvenir chaque jour, que l'Amérique et les grandes Indes, et par conséquent toutes les parties du monde entier, sont réunies depuis environ deux siecles et demi par l'industrie de nos peres. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertisse du changement qui s'est opéré depuis dans le monde. Ici, ce sont cent villes qui obéissoient au pape, et qui sont devenues libres : là, on a fixé pour un temps, les privileges de toute l'Allemagne. Ici, se forme la plus belle des républiques, dans un terrain que la mer menace chaque jour d'engloutir ; l'Angleterre a réuni la vraie liberté avec la royauté : la Suede l'imite, et le Danemarck n'imite point la Suede. Que je voyage en Allemagne, en France, en Espagne, partout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a subsisté entre les maisons d'Autriche et de Bourbon, unies par tant de traités, qui ont tous produit des guerres funestes. Il n'y a point de particulier en Europe, sur la fortune duquel tous ces changemens n'aient influé. Il sied bien, après cela, de s'occuper de Salmanazar et de Mardokempad, et de rechercher les anecdotes du Persan Cayamarrat, et de Sabaco Métophis ! Un homme mûr, qui a des affaires sérieuses, ne répete point les contes de sa nourrice.

NOUVELLES CONSIDÈRATIONS

SUR L'HISTOIRE.

Peut-être arrivera-t-il bientôt dans la maniere d'écrire l'histoire, ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systêmes. On voudra connoître le genre humain dans ce détail intéressant, qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle.

On commence à respecter très peu l'aventure de Curtius, qui referma un gouffre en se précipitant au fond, lui et son cheval. On se moque des boucliers descendus du ciel, et de tous les beaux talismans dont les dieux faisoient présent si libéralement aux hommes; et des vestales qui mettoient un vaisseau à flot avec leur ceinture; et de toute cette foule de sottises célebres, dont les anciens historiens regorgent. On n'est guere plus content que, dans son histoire ancienne, M. Rollin nous parle sérieusement du roi Nabis, qui faisoit embrasser sa femme par ceux qui lui apportoient de l'argent, et qui mettoit ceux qui lui en refusoient dans les bras d'une belle poupée, toute semblable à la reine, et armée de pointes de fer sous son corps de jupe. On rit, quand on voit tant d'auteurs répéter les uns après les autres, que le fameux Othon, archevêque de Mayence, fut assiégé et mangé par une armée de rats en 698; que des pluies de sang inonderent la Gascogne en 1017; que deux armées de serpens se battirent près de Tournay en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, &c. sont à présent dans le même rang que les contes d'Hérodote.

Je veux parler ici de l'histoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées qui embrassent les courtisans, ni évêques mangés par les rats.

On a grand soin de dire, quel jour s'est donnée une bataille, et on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, et même l'entrée d'un ambassadeur, dans laquelle on n'oublie ni son suisse, ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin; et je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais après avoir lu trois ou quatre mille descriptions des batailles, et la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étois guere plus instruit au fond. Je n'apprenois là que des événemens. Je ne connois pas plus les François et les Sarrasins par la bataille de Charles Martel, que je ne connois les Tartares et les Turcs par la victoire que Tamerlan remporta sur Bajazet. J'avoue que, quand j'ai lu les mémoires du cardinal de Retz et de madame de Motteville, je sais ce que la reine mere a dit mot pour mot à M. de Jersay; j'apprends comment le coadjuteur à contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenoit à madame de Bouillon. C'est beaucoup pour ma curiosité; c'est pour mon instruction très peu de chose. Il y a des livres qui m'apprennent les anecdotes vraies ou fausses d'une cour. Quiconque a vu les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces illustres bagatelles, qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville. C'est au fond la même chose et le même mérite. On s'entretenoit, sous Henri IV, des anecdotes de Charles IX. On parloit encore de M. le duc de Bellegarde dans les premieres années de Louis XIV. Toutes ces petites miniatures se conservent une génération ou deux, et périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connoissances d'une utilité plus sensible et plus durable. Je voudrois apprendre quelles étoient les forces d'un pays avant une guerre, et si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche, avant la conquête du nouveau monde, qu'aujourd'hui? De combien étoit-elle plus peuplée du temps de Charles-Quint, que sous Philippe IV? Pourquoi Amsterdam contenoit-elle à peine vingt mille ames, il y a deux cents ans? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent quarante mille habitans? et comment le sait-on positivement? De combien l'Angleterre est-elle plus peuplée qu'elle ne l'étoit sous Henri VIII? Seroit-il vrai ce qu'on dit dans les Lettres Persannes, que les hommes manquent à la terre, et qu'elle est dépeuplée en comparaison de ce qu'elle étoit il y a deux mille ans? Rome, il est vrai, avoit alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue qu'Alexandrie et Carthage étoient de grandes villes; mais Paris, Londres, Constantinople, le Grand-Caire, Amsterdam, Hambourg, n'existoient pas. Il y avoit trois cents nations dans les Gaules; mais ces trois cents nations ne valoient la nôtre, ni en nombre d'hommes, ni en industrie. L'Allemagne étoit une forêt; elle est couverte de cent villes opulentes. Il semble que l'esprit de critique, lassé de ne persécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours, que ce monde dégénere, et l'on veut encore qu'il se dépeuple. Quoi donc! nous faudra-t-il regretter les temps où il n'y avoit pas de grand chemin de Bordeaux à Orléans, et où Paris étoit une petite ville dans laquelle on s'égorgeoit? On a beau dire, l'Europe a plus d'hommes qu'alors, et les hommes valent mieux. On pourra savoir dans quelques années, combien l'Europe est en effet peuplée; car dans presque toutes les grandes villes, on rend public le nombre des naissances au bout de l'année; et sur la regle exacte et sûre que vient de donner un Hollandois aussi habile qu'infatigable, on sait le

nombre d'habitans par celui des naissances. Voilà déjà un des objets de la curiosité de quiconque veut lire l'histoire en citoyen et en philosophe. Il sera bien loin de s'en tenir à cette connoissance; il recherchera quel a été le vice radical et la vertu dominante d'une nation; pourquoi elle a été puissante ou foible sur la mer; comment et jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siecle. Les registres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir comment les arts, les manufactures, se sont établis; il suivra leur passage et leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs et dans les lois seront enfin son grand objet. On sauroit ainsi l'histoire des hommes, au-lieu de savoir une foible partie de l'histoire des rois et des cours.

En vain je lis les annales de France; nos historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise: *Homo sum, humani nil à me alienum puto.* Il faudroit donc, ce me semble, incorporer avec art ces connoissances utiles dans le tissu des événemens. Je crois que c'est la seule maniere d'écrire l'histoire moderne en vrai politique et en vrai philosophe. Traiter l'histoire ancienne, c'est compiler, ce me semble quelques vérités avec mille mensonges. Cette histoire n'est peut-être utile que de la même maniere dont l'est la fable, par de grands événemens, qui font le sujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos conversations, et dont on tire des traits de morale. Il faut savoir les exploits d'Alexandre, comme on sait les travaux d'Hercule. Enfin, cette histoire ancienne me semble, à l'égard de la moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnoies courantes; les premieres restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connoissent autre chose que les livres; il faut

qu'ils soient encouragés par le gouvernement autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les Boileau, les Racine, les Valincourt, pour ce qu'ils ne firent point; et qu'on ne dise pas d'eux ce que disoit de ces messieurs un commis du trésor royal, homme d'esprit: "Nous n'avons "vu encore d'eux que leur signature."

DE L'UTILITÈ DE L'HISTOIRE.

CET avantage consiste surtout dans la comparaison qu'un homme d'état, un citoyen peut faire des lois et des mœurs étrangeres avec celles de son pays; c'est ce qui excite l'émulation des nations modernes dans les arts, dans l'agriculture, dans le commerce.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne sauroit trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs. On peut, quoiqu'on en dise, prévenir les uns et les autres. L'histoire du tyran Christiern peut empêcher une nation de confier le pouvoir absolu à un tyran; et le désastre de Charles XII devant Pultava, avertit un général de ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans avoir des vivres.

C'est pour avoir lu les détails des batailles de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, &c. que le célebre maréchal de Saxe se déterminoit à chercher autant qu'il pouvoit, ce qu'il appeloit des affaires de poste.

Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra que Henri IV n'entreprenoit sa grande guerre, qui devoit changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun nouveau secours de finances.

Il verra que la reine Elizabeth, par les seules ressources du commerce et d'une sage économie, résista au puissant Philippe II, et que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étoient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France, non entamée sous Louis XIV, après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontieres qu'il construisit. En vain l'auteur des causes de la chute de l'empire romain blâme-t-il Justinien d'avoir eu la même politique; il ne devoit blâmer que les empereurs qui négligerent ces places frontieres, et qui ouvrirent les portes de l'empire aux barbares.

Un avantage que l'histoire moderne a sur l'ancienne, est d'apprendre à tous les potentats, que depuis le quinzieme siecle on s'est toujours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce systême d'équilibre a toujours été inconnu des anciens, et c'est la raison des succès du peuple romain, qui, ayant formé une milice supérieure à celle des autres peuples, les subjugua l'un après l'autre, du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

Il est nécessaire de remettre souvent sons les yeux les usurpations des papes, les scandaleuses discordes de leurs schismes, la démence des disputes de controverse, les persécutions, les guerres enfantées par cette démence, et les horreurs qu'elles ont produites.

Si on ne rendoit pas cette connoissance familiere aux jeunes gens, s'il n'y avoit qu'un petit nombre de savans instruits de ces faits, le public seroit aussi imbécile qu'il l'étoit du temps de Grégoire VII. Les calamités de ces temps d'ignorance renaîtroient infailliblement, parce qu'on ne prendroit aucune précaution pour les prévenir. Tout le monde sait à Marseille par quelle inadvertence la peste fut apportée du Levant, et on s'en préserve.

Anéantissez l'étude de l'histoire; vous verrez peut-être des Saint-Barthélemi en France, et des Cromwell en Angleterre.

PYRRONHISME DE L'HISTOIRE.

L'INCRÉDULITÉ (souvenons-nous-en) est le fondement de toute sagesse, selon Aristote. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'histoire et surtout l'histoire ancienne.

Que de faits absurdes, quel amas de fables qui choquent le sens commun! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des rois à Rome, des consuls, des décemvirs. Le peuple romain a détruit Carthage, César a vaincu Pompée; tout cela est vrai. Mais quand on vous dit que Castor et Pollux ont combattu pour ce peuple; qu'une vestale, avec sa ceinture, a mis à flot un vaisseau engravé; qu'un gouffre s'est refermé quand Curtius s'y est jeté; n'en croyez rien. Vous lisez partout des prodiges, des prédictions accomplies, des guérisons miraculeuses opérées dans les temples d'Esculape; n'en croyez rien; mais cent témoins ont signé le procès verbal de ces miracles sur des tables d'airain; mais les temples étoient remplis d'*ex-voto*, qui attestoient les guérisons. Croyez qu'il y a eu des imbéciles et des fripons qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vu; croyez qu'il y a eu des dévots qui ont fait des présens aux prêtres d'Esculape, quand leurs enfants ont été guéris d'un rhume; mais pour les miracles d'Esculape, n'en croyez rien. Ils ne sont pas plus vrais que ceux du jésuite Xavier, à qui un cancre vint rapporter son crucifix du fond de la mer, et qui se trouva à la fois sur deux vaisseaux.

Mais les prêtres égyptiens étoient tous sorciers, et Hérodote admire la science profonde qu'ils avoient de la diablerie: ne croyez pas tout ce que vous dit Hérodote.

Je me défierai de tout ce qui est prodige : mais dois-je porter l'incrédulité jusqu'aux faits qui, étant dans l'ordre ordinaire des choses humaines, manquent pourtant d'une vraisemblance morale ?

Par exemple, Plutarque assure que César tout armé se jeta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers qu'il ne vouloit pas mouiller, et nageant de l'autre main. Ne croyez pas un mot de ce conte que vous fait Plutarque : croyez plutôt César qui n'en dit mot dans ses Commentaires, et soyez bien sûr que quand on se jette dans la mer et qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans Quinte-Curce qu'Alexandre et ses généraux furent tout étonnés quand ils virent le flux et le reflux de l'océan, auquel ils ne s'attendoient pas ; n'en croyez rien.

Il est bien vraisemblable qu'Alexandre étant ivre ait tué Clitus, qu'il ait aimé Ephestion comme Socrate aimoit Alcibiade ; mais il ne l'est point du tout que le disciple d'Aristote ignorât le flux et le reflux de l'océan : il y avoit des philosophes dans son armée : c'étoit assez d'avoir été sur l'Euphrate, qui a des marées à son embouchure, pour être instruit de ce phénomene. Alexandre avoit voyagé en Afrique, dont les côtes sont baignées par l'océan. Son amiral Néarque pouvoit-il être assez ignorant pour ne pas savoir ce que savoient tous les enfans sur le rivage du fleuve Indus ? De pareilles sottises répétées dans tant d'auteurs décréditent trop les historiens.

Le pere Maimbourg vous redit après cent autres, que deux juifs promirent l'empire à Léon l'Isaurien, à condition que, quand il seroit empereur, il abattroit les images. Quel intérêt, je vous prie, avoient ces deux juifs à empêcher que les chrétiens n'eussent des tableaux ? Comment ces deux misérables pouvoient-ils promettre l'empire ? N'est-ce pas insulter à son lecteur, que de lui présenter de telles fables ?

Il faut avouer que Mézerai, dans son style dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digérés qu'il rapporte, bien des absurdités pareilles : tantôt c'est Henri V, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris, qui meurt des hémorroïdes, pour s'être, dit-il, assis sur le trône de nos rois : tantôt c'est Saint Michel qui apparoit à Jeanne d'Arc.

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue. Le sire de Joinville, ou plutôt celui qui a traduit son histoire gauloise en ancien françois, a beau m'assurer que les émirs d'Egypte, après avoir assassiné leur soudan, offrirent la couronne à Saint Louis leur prisonnier : j'aimerois autant qu'on me dit que nous avons offert la couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des mahométans aient pensé à faire leur souverain d'un homme qu'ils ne pouvoient regarder que comme un chef de barbares qu'ils avoient pris dans une bataille, qui ne connoissoit ni leurs lois ni leur langue, qui étoit l'ennemi capital de leur religion ?

Je n'ai pas plus de foi au sire de Joinville, quand il me fait ce conte, que quand il me dit que le Nil se déborde à la Saint-Remy, au commencement d'octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du Vieux de la Montagne, qui, sur le bruit de la croisade de Saint Louis, dépêche deux assassins à Paris pour le tuer ; et, sur le bruit de sa vertu, fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte arabe.

Je dirai hardiment à Mézerai, au pere Daniel, et à tous les historiens, que je ne crois point qu'un orage de pluie et de grêle ait fait rentrer Edouard III en lui-même, et ait procuré la paix à Philippe de Valois. Les conquérans ne sont pas si dévots, et ne font point la paix pour de la pluie.

Rien n'est assurément plus vraisemblable que les crimes ; mais il faut du moins qu'ils soient constatés. Vous voyez dans Mézerai plus de soixante princes à qui " on a donné

"le boucon;" mais il le dit sans preuve; et un bruit populaire ne doit se rapporter que comme un bruit.

Je ne croirai pas même Tite-Live, quand il me dit que le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains d'empoisonner son maître moyennant une récompense. A peine les Romains avoient-ils alors de l'argent monnoyé; et Pyrrhus avoit de quoi acheter la république, si elle avoit voulu se vendre; la place de premier médecin de Pyrrhus étoit plus lucrative probablement que celle de consul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier médecin d'un de nos rois aura proposé à un canton suisse de le payer pour empoisonner son malade.

Défions-nous aussi de tout ce qui paroît exagéré. Une armée innombrable de Perses, arrêtée par trois cents Spartiates au passage des Thermopyles, ne me révolte point; l'assiette du terrain rend l'aventure croyable. Charles XII, avec huit mille hommes aguerris, défait à Nerva environ quatre-vingt mille paysans moscovites mal armés; je l'admire, et je le crois. Mais quand je lis que Simon de Montfort battit cent mille hommes avec neuf cents soldats divisés en trois corps, je répete alors, "je n'en crois rien." On me dit que c'est un miracle; mais est-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle pour Simon de Montfort?

Je révoquerois en doute le combat de Charles XII à Bender, s'il ne m'avoit été attesté par plusieurs témoins oculaires, et si le caractere de Charles XII ne rendoit vraisemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encore sur les mœurs des peuples étrangers; refusons notre croyance à tout historien ancien et moderne qui nous rapporte des choses contraires à la nature et à la trempe du cœur humain.

Toutes les premieres relations de l'Amérique ne parloient que d'Anthropophages; il sembloit, à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément

que nous mangeons des moutons. Le fait, mieux éclairci, se réduit à un petit nombre de prisonniers qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau Puffendorff, aussi fautif que l'ancien, dit qu'en l'an 1589, un Anglois et quatre femmes, échappées d'un naufrage sur la route de Madagascar, aborderent dans une isle déserte, et que l'Anglois travailla si bien, qu'en l'an 1667 on trouva cette isle, nommée Pines, peuplée de douze mille beaux protestans anglois.

Les anciens, et leurs innombrables et crédules compilateurs, nous répetent sans cesse qu'à Babylone, la ville de l'univers la mieux policée, toutes les femmes et les filles se prostituoient dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser qu'à Babylone, comme ailleurs, on avoit quelquefois du plaisir pour de l'argent; mais je ne me persuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fût alors dans l'univers, tous les peres et tous les maris envoyassent leurs filles et leurs femmes à un marché de prostitution publique, et que les législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sottises semblables sur les coutumes des orientaux; et pour un voyageur comme Chardin, que de voyageurs comme Paul Lucas, comme Jean Struys, et comme le jésuite Avril, qui baptisoit mille personnes par jour chez les Persans, dont il n'entendoit pas la langue, et qui vous dit que les caravanes russes alloient à la Chine, et revenoient en trois mois!

Il n'en est pas ainsi de l'Histoire de Charles XII. Je peux assurer que, si jamais histoire a mérité la croyance du lecteur, c'est celle-ci. Je la composai d'abord, comme on sait, sur les mémoires de M. Fabrice, de MM. de Villelongue et de Fierville, et sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voient pas tout, et qu'ils voient quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anec-

dotes, qui sont assez indifférentes en elles-mêmes, mais sur lesquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette histoire sur le journal militaire de M. Adlerfeld, qui est très exact, et qui a servi à rectifier quelques faits et quelques dates.

J'ai même fait usage de l'histoire écrite par Norberg, chapelain et confesseur de Charles XII. Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digéré et bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, et où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications qui se font d'ordinaire au nom des rois quand ils sont en guerre; elles ne servent jamais à faire connoître le fond des événemens; elles sont inutiles au militaire et au politique, et sont ennuyeuses pour le lecteur: un écrivain peut seulement les consulter quelquefois dans le besoin pour en tirer quelque lumiere, ainsi qu'un architecte emploie des décombres dans un édifice.

Parmi les pieces publiques dont Norberg a surchargé sa malheureuse histoire, il s'en trouve même de fausses et d'absurdes, comme la lettre d'Achmet, empereur des Turcs, que cet historien appelle sultan Bassa par la grace de Dieu.

Ce même Norberg fait dire au roi de Suede ce que ce monarque n'a jamais dit, ni pu dire au sujet du roi Stanislas. Il prétend que Charles XII, en répondant aux objections du primat, lui dit que Stanislas avoit acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très certain que jamais Stanislas n'a été en Italie, ainsi que ce monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe, après tout, qu'un Polonois, dans le dix-huitieme siecle, ait voyagé, ou non, en Italie pour son plaisir? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'histoire, et que je me sais bon gré d'avoir resserré celle de Charles XII!

Norberg n'avoit ni lumieres, ni esprit, ni connoissance

des affaires du monde, et c'est peut-être ce qui détermina Charles XII à le choisir pour son confesseur; je ne sais s'il a fait de ce prince un bon chrétien; mais assurément il n'en a pas fait un héros; et Charles XII seroit ignoré, s'il n'étoit connu que par Norberg.

Il est bon d'avertir ici, que l'on a imprimé, il y a quelques années, une petite brochure intitulée: "Remarques "historiques et critiques sur l'Histoire de Charles XII, par "M. de Voltaire." Ce petit ouvrage est du comte Poniatowski; ce sont des réponses qu'il avoit faites à de nouvelles questions de ma part dans son dernier voyage à Paris; mais son secrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer, et un correcteur d'imprimerie de Hollande intitula "Critique" cette instruction de M. Poniatowski, pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages qui s'exercent dans la librairie.

La Motraye, domestique de M. Fabrice, avoit aussi imprimé quelques remarques sur cette histoire. Parmi les erreurs et les petitesses dont cette critique de la Motraye est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai et d'utile, et j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernieres éditions, et surtout dans celle de 1739: car, en fait d'histoire, rien n'est à négliger, et il faut consulter, si l'on peut, les rois et les valets de chambre.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

IL y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particuliere. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes: il n'y en a qu'un très petit nombre dont la mémoire se conserve; et ce nombre seroit encore plus petit, si l'on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII avoit pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François I, en faveur des arts et des sciences dont il a été le pere; on bénira la mémoire de Henri IV, qui conquit son héritage à force de vaincre et de pardonner; on louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les arts que François I avoit fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies et des pestes.

Entre les tyrans et les bons rois sont les conquérans, mais plus approchans des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante; on est avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable foiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont

* Ce discours étoit au-devant de la premiere édition.

fait du mal d'une maniere brillante, et qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un empire, que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, et qui n'ont été connus ni par de grands vices, ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Moscovie; de tant de sultans, de califes, de papes, de rois, combien y en a-t-il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venue au point qu'à peine un souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivroit cent ans, et qui les emploieroit à lire, n'auroit pas le temps de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule depuis deux siecles en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, et d'arrêter les yeux des siecles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse très ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, et qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été; le roi qu'ils ont vu, comme le plus grand monarque; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achete l'amitié d'un de ses voisins, et qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis, après quelques victoires et quelques dé-

faites ; ses sujets, échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être dans l'époque la plus singuliere depuis la création. Qu'arrive-t-il ? Ce prince meurt ; on prend après lui des mesures toutes différentes ; on oublie et les intrigues de sa cour, et ses maîtresses, et ses ministres, et ses généraux, et ses guerres, et lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, et font des guerres et des alliances, on a signé des milliers de traités, et donné autant de batailles, et les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens et de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres ; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On ne seroit donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particuliere de Charles XII, roi de Suede, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce prince et son rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été, du consentement de toute la terre, les personages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siecles. Mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires ; on a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques princes, si ce livre leur tombe par hasard entre les mains. Certainement il n'y a point de souverain qui, en lisant la vie de Charles XII, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le souverain qui pût dire : j'ai plus de courage et de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII ? Que si, avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi a été si malheureux, que devroient espérer les autres princes qui

auroient la même ambition avec moins de talens et de ressources ?

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII et de Pierre-le-Grand, empereur de Moscovie, et qui, s'étant retirées dans un pays libre, long-temps après la mort de ces princes, n'avoient aucun intérêt de déguiser la vérité. M. Fabrice, qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles XII, M. de Fierville, envoyé de France, M. de Villelongue, colonel au service de Suede, M. Poniatowski même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires et irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la Vie de Charles XII. Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers suédois et moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suede; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire (en 1728), cessent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739). Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suede. L'infanterie polonoise est mieux disciplinée, et a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le cardinal de Retz, prendroit les François pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction et la folie. Celui qui ne liroit que l'histoire des belles années de Louis XIV, diroit: Les François sont nés pour obéir, pour vaincre et pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les mémoires des premieres années de

Louis XV, ne remarqueroit dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, et trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint, et peuvent l'être dans quelques années. Les Anglois ne ressemblent pas plus aux fanatiques du temps de Cromwell, que les moines et les monsignori, dont Rome est peuplée, ne ressemblent aux Scipions. Je ne sais si les Suédois pourroient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : Il étoit brave un tel jour ; il faudroit dire, en parlant d'une nation : Elle paroissoit telle sous un tel gouvernement, et en telle année.

Si quelque prince et quelque ministre trouvoient dans cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions ; que c'est à ce prix qu'ils achetent leur grandeur ; que l'histoire est un témoin, et non un flatteur, et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

ANECDOTES

SUR

LE CZAR PIERRE-LE-GRAND.

PIERRE premier a été surnommé LE-GRAND, parce qu'il a entrepris et fait de très grandes choses dont nulle ne s'était présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple avant lui se bornoit à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils desirent si peu ce qu'ils ne connoissent pas, le génie se développe si difficilement, et s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossieres pendant des milliers de siecles, jusqu'à ce qu'il soit venu des hommes tels que le czar Pierre, précisément dans le temps qu'il falloit qu'ils vinssent.

Le hasard fit qu'un jeune Génevois, nommé Le Fort, étoit à Moscou chez un ambassadeur danois, vers l'an 1695. Le czar Pierre avoit alors dix-neuf ans; il vit ce Génevois, qui avoit appris en peu de temps la langue russe, et qui parloit presque toutes celles de l'Europe. Le Fort plut beaucoup au prince; il entra dans son service, et bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre qu'il y avoit une autre maniere de vivre et de régner, que celle qui étoit malheureusement établie de tous les temps dans son vaste empire; et sans ce Génevois, la Russie seroit peut-être encore barbare.

Il falloit être né avec une âme bien grande pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour se dépouiller des préjugés du trône et de sa patrie. Le czar sentit qu'il avoit à former une nation et un empire: mais il n'avoit aucun secours autour de lui. Il conçut dès lors le dessein de

sortir de ses états, et d'aller, comme Prométhée, emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin, il l'alla chercher chez les Hollandois, qui étoient, il y a trois siecles, aussi dépourvus d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussitôt qu'il l'auroit voulu. Il fallut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696; et ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il sortit de ses états pour aller s'instruire lui-même de tous les arts qui étoient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, et dans le village de Sardam, sous le nom de Pierre Michaeloff. On l'appeloit communément Peter-Bas. Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il manioit la hache et le compas; et quand il avoit travaillé dans son attelier à la construction des vaisseaux, il étudioit la géographie, la géométrie et l'histoire. Dans les premiers temps, le peuple s'attroupoit autour de lui. Il écartoit quelquefois les importuns d'une maniere un peu rude, que ce peuple souffroit, lui qui souffre si peu de chose. La premiere langue qu'il apprit, fut le hollandois; il s'adonna depuis à l'allemand, qui lui parut une langue douce, et qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'anglois dans son voyage à Londres; mais il ne sut jamais le françois, qui est devenu depuis la langue de Petersbourg sous l'impératrice Elizabeth, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille étoit haute, sa physionomie fiere et majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions qui altéroient les traits de son visage. On attribuoit ce vice d'organes à l'effet d'un poison, qu'on disoit que sa sœur Sophie lui avoit donné. Mais le véritable poison étoit le vin et l'eau-de-vie, dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

Il conversoit également avec un artisan et avec un général d'armée. Ce n'étoit ni comme un barbare, qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'étoit un homme qui vouloit s'instruire. Il aimoit les femmes autant que le roi de Suede son rival les craignoit, et tout lui étoit également bon en amour comme à table. Il se piquoit de boire beaucoup, plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit que les législateurs et les rois ne doivent point se mettre en colere: mais il n'y en eut jamais de plus emporté que Pierre-le-Grand, ni de plus impitoyable. Ce défaut, dans un roi, n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenoit, et il dit même à un magistrat de Hollande, à son second voyage: "J'ai réformé "ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même." Il est vrai que les cruautés qu'on lui reproche, étoient un usage de la cour de Moscou, comme de celle de Maroc. Il n'étoit point extraordinaire de voir un czar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nues d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leur service étant ivres, ou d'essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. Pierre avoit fait quelques unes de ces cérémonies de son pays. Le Fort eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours Le Fort auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et surtout son goût pour les arts, qui se développoit, adoucirent un peu ses mœurs; car c'est le privilege de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il alloit souvent déjeuner chez un géographe, avec lequel il faisoit des cartes marines. Il passoit des journées entieres chez le célebre Ruysch, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections qui ont perfectionné l'anatomie, et qui lui ôtent son dégoût. Ce prince se donnoit lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, l'éducation qu'un artisan

hollandois donneroit à un fils dans lequel il trouveroit du génie, et cette espece d'éducation étoit au-dessus de celle qu'on avoit jamais reçue sur le trône de Russie. Dans le même temps il envoyoit de jeunes Moscovites voyager et s'instruire dans tous les pays de l'Europe. Ses premieres tentatives ne furent pas heureuses. Ses nouveaux disciples n'imitoient point leur maître. Il y en eut même un qui, étant envoyé à Venise, ne sortit jamais de sa chambre, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir vu un autre pays que la Russie. Cette horreur pour les pays étrangers leur étoit inspirée par des prêtres Moscovites, qui prétendoient que c'étoit un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raison que dans l'ancien testament, il avoit été défendu aux habitans de la Palestine de prendre les mœurs de leurs voisins, plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1698 il alla d'Amsterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaisseau, non pas aussi en celle de souverain, mais sous le nom d'un boyard russe, qui voyageoit pour s'instruire. Il vit tout, et même il alla à la comédie angloise, où il n'entendoit rien; mais il y trouva une actrice nommée Mlle. Croft, dont il eut les faveurs, et dont il ne fit pas la fortune.

Le roi Guillaume lui avoit fait préparer une maison logeable; c'est beaucoup à Londres; les palais ne sont pas communs dans cette ville immense, où l'on ne voit gueres que des maisons basses, sans cour et sans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le czar trouva sa maison encore trop belle: il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de se perfectionner dans la marine. Il s'habilloit même souvent en matelot, et il se servoit de ce déguisement pour engager plusieurs gens de mer à son service.

Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le projet de la communication du Volga et du Tanaïs: il vouloit même leur joindre la Duina par un canal, et réunir ainsi l'Océan,

la mer Noire et la mer Caspienne. Des Anglois qu'il emmena avec lui le servirent mal dans ce grand dessein, et les Turcs qui lui prirent Azoph en 1712, s'opposerent encore plus à cette vaste entreprise.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie: c'étoit une grande nouveauté en ce pays-là, et la religion même y étoit intéressée. Le patriarche avoit excommunié quiconque fumeroit du tabac, parceque les Turcs, leurs ennemis, fumoient; et le clergé regardoit comme un de ses grands privileges d'empêcher la nation russe de fumer. Le czar prit les cent mille écus, et se chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparoit bien d'autres innovations.

Les rois font des présens à de tels voyageurs. Le present de Guillaume à Pierre fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht de vingt-cinq pieces de canons, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toute espece, et tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. Pierre, sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, et de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devoit rester moins de temps qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave Léopold il y avoit beaucoup plus de cérémonies à essuyer, et moins de choses à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devoit aller à Venise, et ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile causée par son absence et par la permission de fumer. Les strelitz, ancienne milice des czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse et non moins barbare, furent excités à la révolte par quelques abbés et moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représenterent combien Dieu étoit irrité qu'on prit du tabac en Moscovie, et qui mirent l'état en combustion pour

cette grande querelle. Pierre, qui avoit prévu ce que pourroient des moines et des strélitz, avoit pris ses mesures. Il avoit une armée disciplinée, composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, et qui fumoient, sous les ordres du général Gordon, lequel entendoit bien la guerre, et qui n'aimoit pas les moines. C'étoit à quoi avoit manqué le sultan Osman, qui, voulant comme Pierre réformer ses janissaires, et n'ayant pu leur rien opposer, ne les réforma point, et fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes européens. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglois et ses Hollandois à Véronitz, sur le Tanaïs, à quatre cents lieues de Moscou. Il embellit les villes, pourvut à leur sûreté, fit des grands chemins de cinq cents lieues, établit des manufactures de toute espece; et, ce qui prouve la profonde ignorance où vivoient les Russes, la premiere manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciselés et des étoffes d'or et d'argent à Moscou. Tant est puissante l'influence d'un seul homme, quand il est maître et qu'il sait vouloir.

La guerre qu'il fit à Charles XII pour recouvrer les provinces que les Suédois avoient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'état et dans l'église; il déclara à la fin de 1699, que l'année suivante commençoit au mois de janvier, et non au mois de septembre. Les Russes, qui pensoient que Dieu avoit créé le monde en septembre, furent étonnés que leur czar fût assez puissant pour changer ce que Dieu avoit fait. Cette réforme commença avec le siecle en 1700, par un grand jubilé que le czar indiqua lui-même. Il avoit supprimé la dignité de patriarche, et il en faisoit les fonctions. Il n'est pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis son patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avoit coutume, quand il vouloit se réjouir en punissant, de dire à celui qu'il châtioit ainsi: "Je te fais fou;"

et celui à qui il donnoit ce beau titre étoit obligé, fût-il le plus grand seigneur du royaume, de porter une marotte, une jaquette et des grelots, et de divertir la cour en qualité de fou de sa majesté czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche ; il se contenta de supprimer un emploi, dont ceux qui en avoient été revêtus avoient abusé, au point qu'ils avoient obligé les czars de marcher devant eux une fois l'an, en tenant la bride du cheval patriarchal ; cérémonie dont un homme tel que Pierre-le-Grand s'étoit d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de moines, et ordonna que dorénavant on ne pourroit entrer dans un cloître qu'à cinquante ans ; ce qui fit que de son temps son pays fut, de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui, cette graine, qu'il déracinoit, a repoussé, par cette foiblesse naturelle qu'ont tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre foiblesse qu'ont les gouvernemens de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des lois fort sages pour les desservans des églises, et pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées ; sachant très bien que ce qui est permis à un souverain, ne doit pas l'être à un curé. Avant lui les femmes vivoient toujours séparées des hommes, il étoit inoui qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épousoit. Il ne faisoit connoissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de noces étoit une grosse poignée de verges, que le futur envoyoit à la future, pour l'avertir qu'à la premiere occasion elle devoit s'attendre à une petite correction maritale ; les maris même pouvoient tuer leurs femmes impunément, et l'on enterroit vives celles qui usurpoient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes ; et pour rendre les mariages moins malheureux et mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, et de présenter les prétendus

aux filles avant la célébration; en un mot, il établit et fit naître tout dans ses états, jusqu'à la société. On connoît le reglement qu'il fit lui-même pour obliger ses boyards et ses boyardes à tenir des assemblées, où les fautes que l'on commettoit contre la civilité russe, étoient punies d'un grand verre d'eau-de-vie qu'on faisoit boire au délinquant; de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournoit fort ivre, et peu corrigée. Mais c'étoit beaucoup d'introduire une espece de société chez un peuple qui n'en connoissoit point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse Natalie, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue russe, qui ressembloient assez aux pieces de Shakespeare, dans lesquelles des tyrans et des arlequins faisoient les premiers rôles. L'orchestre étoit composé de violons russes, qu'on faisoit jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on a dans Petersbourg des comédiens françois et des opéras italiens. La magnificence et le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur, fut d'accourcir les robes, et de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'allemande, et à manier le rasoir? On en vint a bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers; les uns coupoient les robes de ceux qui entroient, les autres les barbes: les obstinés payoient quarante sous de notre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le czar dans cette réforme; elles préféroient les mentons rasés; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en société avec les hommes, et d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes, grandes et petites, qui faisoient les amusemens du czar, et de la guerre terrible qui l'occupoit contre Charles XII, il jeta les fondemens de l'importante ville et du port de Petersbourg en 1704, dans un

marais où il n'y avoit pas une cabane. Pierre travailla de ses mains à la premiere maison; rien ne le rebuta: des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des frontieres d'Astracan, des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, et dans les fatigues et la disette qu'on essuya; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Véronitz furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, et cent mille hommes de troupes réglées, l'état ne possédoit alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vu le compte entre les mains d'un homme qui avoit été ambassadeur à Petersbourg. Mais la paye des ouvriers étoit proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir, qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répete, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui étoit bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, et une maîtresse qui méritoit d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célebre Catherine, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un vicaire, mariée à un soldat Livonien, prise par un parti deux jours après ce premier mariage, avoit passé du service des généraux Bauer et Czéremettoff, à celui de Menzikoff, garçon pâtissier, qui devint prince, et le premier homme de l'empire; enfin, elle fut l'épouse de Pierre-le-Grand, et ensuite impératrice, souveraine après la mort du czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de son mari, et sauva beaucoup plus de dos du *knout*, et beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avoit fait le général le Fort. On l'aima, on la révéra. Un baron allemand, un écuyer d'un abbé de Fulde n'eût point épousé Catherine; mais Pierre-le-Grand ne pensoit pas que le mérite

eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les souverains pensent volontiers qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout est égal devant eux. Il est bien certain que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le pere portoit du fumier, et un ânon dont le pere portoit des reliques: l'éducation fait la grande différence; les talens la font prodigieuse; la fortune encore plus. Catherine avoit eu une éducation tout aussi bonne pour le moins chez son curé d'Estonie, que toutes les boyardes de Moscou et d'Archangel, et elle étoit née avec plus de talens et une âme plus grande; elle avoit réglé la maison du général Bauer et celle du prince Menzikoff, sans savoir ni lire ni écrire. Quiconque sait très bien gouverner une grande maison, peut gouverner un royaume: cela peut paroître un paradoxe; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre, de sagesse et de fermeté, que l'on commande à cent personnes et à plusieurs milliers.

Le czarowitz Alexis, fils du czar, qui épousa, dit-on, comme lui, une esclave, et qui, comme lui, quitta secrètement la Russie, n'eut pas un succès pareil dans ces deux entreprises, et il en coûta la vie au fils, pour avoir imité mal-à-propos le pere. Ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donnés du haut d'un trône; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'impératrice Catherine, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, et qui n'aimoit rien de ce que son pere aimoit: on n'accusa point Catherine d'avoir agi en marâtre cruelle; le grand crime du malheureux Alexis étoit d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son pere faisoit de grand et d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant les Moscovites qui se plaignoient des travaux insupportables qu'il falloit endurer pour bâtir Petersbourg: "Consolez-vous," dit-il, "cette ville ne du-"rera pas long-temps." Quand il falloit suivre son pere

dans ces voyages de cinq à six cents lieues, que le czar entreprenoit souvent, le prince feignoit d'être malade; on le purgeoit rudement pour la maladie qu'il n'avoit pas. Tant de médecines, jointes à beaucoup d'eau-de-vie, altérerent sa santé et son esprit. Il avoit eu d'abord de l'inclination pour s'instruire: il savoit la géométrie, l'histoire; avoit appris l'allemand; mais il n'aimoit point la guerre, ne vouloit point l'apprendre, et c'est ce que son pere lui reprochoit le plus. On l'avoit marié, en 1711, à la princesse de Wolfenbuttel, sœur de l'impératrice, femme de Charles VI. Ce mariage fut malheureux. La princesse étoit souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, et pour Afrosine, fille finlandoise, grande, bien faite, et fort douce. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort; et que le czarowitz épousa ensuite secretement Afrosine en 1713, lorsque l'impératrice Catherine venoit de lui donner un frere dont il se seroit bien passé.

Les mécontentemens entre le pere et le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusque-là que Pierre, dès l'an 1716, menaça le prince de le déshériter, et le prince lui dit qu'il vouloit se faire moine.

Le czar, en 1717, renouvela ses voyages par politique et par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avoit voulu se révolter, s'il y avoit eu en effet un parti formé en sa faveur, c'étoit là le temps de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie, et de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avoit secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'empereur Charles VI, beau-frere de sa défunte femme. On le garda quelque temps très incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils étoit ainsi caché, le pere étoit à Paris où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs; mais avec une galanterie qu'il ne pouvoit trouver qu'en France. S'il alloit voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisoit présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez M. le duc d'Antin et la premiere chose qu'il vit, fut son portrait en grand, avec le même habit qu'il portoit. Quand il alla voir la monnoie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espece, et on les lui présentoit; enfin, on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une maniere parfaite, avec ces mots: PIERRE-LE-GRAND. Le revers étoit une renommée, et la légende, VIRES ACQUIRIT EUNDO; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentoit en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal Richelieu et la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le czar laissa paroître un de ces transports, et dit une de ces choses qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statue: " Grand ministre," dit-il, " que n'es-tu né " de mon temps! Je te donnerois la moitié de mon empire " pour m'apprendre à gouverner l'autre." Un homme qui avoit moins d'enthousiasme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles, prononcées en langue russe, répondit: " S'il " avoit donné cette moitié, il n'auroit pas long-temps gardé l'autre."

Le czar, après avoir ainsi parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur et à l'indulgence, retourna dans sa patrie, et y reprit sa sévérité. Il avoit enfin engagé son fils à revenir de Naples à Petersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moscou devant le czar son pere qui commença par le priver de la succession au trône, et lui fit

signer un acte solennel de renonciation, à la fin du mois de janvier 1718 ; et en considération de cet acte, le pere promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'étoit pas hors de vraisemblance, qu'un tel acte seroit un jour annullé. Le czar, pour lui donner plus de force, oubliant qu'il étoit pere, et se souvenant seulement qu'il étoit fondateur d'un empire que son fils pouvoit replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochoit dans l'aveu qu'on avoit d'abord exigé de lui.

On assembla des évêques, des abbés et des professeurs, qui trouverent dans l'ancien testament, que ceux qui maudissent leur pere et leur mere, doivent être mis à mort ; qu'à la vérité David avoit pardonné à son fils Absalon, révolté contre lui, mais que Dieu n'avoit pas pardonné à Absalon. Tel fut leur avis sans rien conclure ; mais c'étoit en effet signer un arrêt de mort. Alexis n'avoit, à la vérité, jamais maudit son pere ; il ne s'étoit point révolté comme Absalon ; il n'avoit point couché publiquement avec les concubines du roi ; il avoit voyagé sans la permission paternelle, et il avoit écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquoit seulement, qu'il espéroit qu'on se souviendroit un jour de lui en Russie. Cependant de cent vingt-quatre juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort ; et ceux qui ne savoient pas écrire, firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a souvent imprimé, que le czar s'étoit fait traduire d'espagnol en russe le procès criminel de Don Carlos, ce prince infortuné, que Philippe II, son pere avoit fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à Don Carlos, et jamais on n'a su la maniere, soit violente, soit naturelle, dont ce prince mourut. Pierre, le plus despotique des princes, n'avoit pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt,

et que le czar avoit à Moscou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il est probable que le prince Alexis, héritier de la plus vaste monarchie du monde, condamné unanimement par les sujets de son pere, qui devoient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange et si funeste. Le pere alla voir sons fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes; *infelix, utcumque ferent ea fata nepotes.* Mais malgré ses larmes, les roues furent couvertes des membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frere le comte Lapuchin, frere de sa femme Ottokesa Lapuchin, qu'il avoit répudiée, et oncle du prince Alexis. Le confesseur du prince eut aussi la tète coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux et de ses exploits, qui sembloient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il faisoit souvent des harangues à sa cour et à son conseil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avoit sacrifié son fils au salut de ses états.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suede en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les états de Russie lui déférerent le nom de Grand, de pere de la patrie, et d'empereur. Ces états étoient représentés par le sénat, qui lui donna solennellement ces titres en présence du comte de Kinski, ministre de l'empereur, de M. de Campredon, envoyé de France, des ambassadeurs de Prusse et de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux souverains de Russie, ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambassadeurs de France n'aient par-tout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le czar comme

le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontieres de la Chine, c'est un héros; mais doit-il l'être parmi nous? Etoit-il comparable pour la valeur à nos Condés, à nos Villars; et pour les connoissances, pour l'esprit, pour les mœurs, à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non: mais il étoit roi, et roi mal élevé; et il a fait ce que peut-être mille souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'âme, qui met un homme au-dessus des préjugés, et de tout ce qui l'environne, et de tout ce qui l'a précédé: c'est un architecte qui a bâti en brique, et qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont, pour les élever au comble: on l'admiroit d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique, il en eût eu deux cents dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Petersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devoit avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le czar Pierre. Il y avoit à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les temps la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation, ne seroit donné à aucun Russe; et il y avait encore à parier environ seize millions, qui faisoient les nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberoit pas au czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons et de siecles, avant que la nature fît naître celui qui devoit inventer la charrue, et celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès; ils se sont, en moins de cinquante ans, familiarisés avec tous les arts. On diroit que ces arts sont anciens chez eux. Il y a encore de vastes climats en Afrique, où les hommes ont besoin d'un czar Pierre; il viendra peut-être dans des millions d'années; car tout vient trop tard.

HISTOIRE

DE

CHARLES XII,

ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suede jusqu'à Charles XII. Son éducation; ses ennemis. Caractere du czar Pierre Alexiowits. Particularités très curieuses sur ce prince et sur la nation russe. La Moscovie, la Pologne et le Danemarck se réunissent contre Charles XII.

LA Suede et la Finlande composent un royaume un tiers plus grand que la France; mais bien moins fertile, et aujourd'hui moins peuplé. Ce pays, large de deux cents de nos lieues, et long de trois cents, s'étend du midi au nord; depuis le cinquante-cinquieme degré, environ, jusqu'au soixante et dixieme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps, ni automne. L'hiver y regne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'été succedent tout-à coup à un froid excessif; et il y gele dès le mois d'octobre, sans aucune de ces gradations insensibles qui amenent ailleurs les saisons et en rendent le changement plus doux. La nature, en récompense, a donné à ce climat rude un ciel serein, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores et des crépuscules qui durent à proportion que le soleil s'éloigne plus de la

Suede; et la lumiere de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, et très souvent par des feux semblables à la lumiere zodiacale, fait qu'on voyage en Suede la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturage. Les hommes y sont plus grands. La sérénité du ciel les rend sains; la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus long-temps que les autres hommes, quand ils ne s'affoiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes et des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim et la misere; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-temps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur pays. C'est principalement de la Suede, dont une partie se nomme encore Gothie, que se déborderent ces multitudes de Goths qui inonderent l'Europe, et l'arracherent à l'empire romain, qui en avoit été cinq cents années, l'usurpateur, le législateur et le tyran.

Les pays septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parceque la religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'état par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes elles-mêmes ne connoissoient d'opprobre que la stérilité et l'oisiveté; et qu'aussi laborieuses et aussi robustes que les hommes, elles en étoient plutôt et plus long-temps fécondes.

La Suede fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzieme siecle. Dans ce long espace de temps le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de roi; titre qui, en différens pays, se donne à des puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme

absolu; et en Pologne, en Suede, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvoit rien sans le sénat; et le sénat dependoit des états-généraux, que l'on convoquoit souvent. Les représentans de la nation dans ces grandes assemblées étoient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes: avec le temps on y admit les paysans même, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, et esclave dans presque tout le nord.

Environ l'an 1492, cette nation si jalouse de sa liberté, et qui est encore fiere aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siecles, fut mise sous le joug par une femme et par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du nord, reine de Danemarck et de Norvege, conquit la Suede par force et par adresse, et fit un seul royaume de ces trois vastes états. Après sa mort, la Suede fut déchirée par des guerres civiles: elle secoua le joug des Danois; elle le reprit; elle eut des rois; elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'opprimerent d'une maniere horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern II, roi de Danemarck, monstre formé de vices, sans aucune vertu; l'autre un archevêque d'Upsal, primat du royaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze sénateurs, et les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque. Ensuite ils abandonnerent Stockholm au pillage, et tout y fut égorgé, sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes, ligués pour opprimer, désunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le despotisme a de plus tyrannique, et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens rois

du pays, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il étoit caché, et vint délivrer la Suede. C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes: sa taille avantageuse et son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montroit. Son éloquence, à laquelle sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art: son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes; son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siecle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été ôtage de Christiern, et retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison, il avoit erré, déguisé en paysan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'étoit vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre et pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern et l'archevêque, les vainquit souvent; les chassa tous deux de la Suede, et fut élu avec justice, par les états roi du pays dont il étoit le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étoient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suede, s'en servoient pour opprimer les sujets et pour faire la guerre aux rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avoit rendue sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suede luthérienne par la supériorité de sa politique, plus encore que par autorité.

Ayant ainsi conquis ce royaume, comme il le disoit, sur les Danois et sur le clergé, il régna heureux et absolu jusqu'à l'âge de soixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille et sa religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suede après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignoit encore plus la puissance de l'empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche; entreprise dont on attribue toute la gloire au cardinal de Richelieu, qui savoit l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; et peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué, à l'âge de trente-sept ans, dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valstein, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du nord et l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine, née avec un génie rare, aima mieux converser avec des savans, que de régner sur un peuple qui ne connoissoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther, et les papes triompherent trop de la conversion d'une femme qui n'étoit que philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimoit, et pour lesquels elle avoit renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les etats de la Suede à élire en sa place son cousin Charles Gustave, dixieme de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts. Ce roi

ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave Adolphe: il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célébre bataille de Varsovie, qui dura trois jours: il fit long-temps la guerre heureusement contre les Danois, assiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suede, et fit assurer, du moins pour un temps, la possession de Sleswick au duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers et fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suede la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils Charles XI éleva jusqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, et non du royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680 Ulrique Eléonore, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, princesse vertueuse et digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27 Juin 1682 le roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses aïeux, et qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne et ses actions.

Le premier livre qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il pût connoître de bonne heure ses états et ceux de ces voisins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue naturelle. A l'âge de sept ans il savoit manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, et qui découvroient ses inclinations martiales, lui formérent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament,

Quoique doux dans son enfance, il avoit une opiniâtreté insurmontable; le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur: avec le mot de gloire on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendoient, il l'apprit bien vite, et en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même maniere pour l'engager à entendre le françois; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs françois, qui ne savoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce; il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquoit cet auteur, lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre: *Je pense*, dit le prince, *que je voudrois lui ressembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah!* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son pere, qui s'écria: *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Gustave*. Un jour il s'amusoit dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques; l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siecle. Au bas de la carte de la ville hongroise, il y avoit ces mots tirés du livre de Job; *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée; le nom du Seigneur soit béni*. Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga; *Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas**. Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissoit souvent échapper des traits qui

* Deux ambassadeurs de France en Suede m'ont conté ce fait.

caractérisent les ames singulieres, et qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mere. Cette princesse mourut en 1693, le 5 août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari, et par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espece de cour de justice, nommée *la chambre des liquidations*, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissoient les rues de Stockholm, et venoient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement: *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, et non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'avril 1697, dans la quarante-deuxieme année de son âge, et dans la trente-septieme de son regne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'une côté, et la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation; et qu'il avoit déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi et respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux et soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII, à son avénement, non-seulement se trouva maître absolu et paisible de la Suede et de la Finlande, mais il régnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie; il possé-

doit Vismar, Vibourg, les isles de Rugen, d'Oesel, et la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême et de Verden; toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession, et par la foi des traités solennels de Munster et d'Oliva, soutenus de la terreur des armes suédoises. La paix de Ryswick, commencée sous les auspices du pere, fut conclue sous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les lois suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais Charles XI, absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vues ambitieuses de sa mere Edwige Eléonore de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée, par le roi son fils, tutrice du jeune roi son petit-fils, et régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avoit eu part aux affaires sous le regne du roi son fils. Elle étoit avancée en âge; mais son ambition, plus grande que ses forces et que son génie, lui faisoit espérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune prince passoit son temps à la chasse, ou s'occupoit à faire la revue des troupes: il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles; ces amusemens ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente; et cette princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'application, et qu'elle en gouverneroit plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort son pere, il venoit de faire la revue de plusieurs régimens; le conseiller d'état Piper étoit auprès de lui: le roi paroissoit abimé dans une rêverie profonde. Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à votre majesté à quoi elle songe si sérieusement? *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens*

digne de commander à ces braves gens ; et je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'enterprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, et d'avancer la majorité du roi : il proposa cette négociation au comte Axel Sparre, homme ardent, et qui cherchoit à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du roi ; Sparre le crut, se chargea de tout, et ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bien-tôt persuadés. C'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allerent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les états-généraux étoient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposerent l'affaire ; il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter. De sorte que Charles XII souhaita régner, et en trois jours les états lui déférerent le gouvernement. Le pouvoir de la reine et son crédit tomberent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre en main et la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau, et concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre et du couronnement : c'est, de tant de droits que ses prédécesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui mettre sur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'archevêque, se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur en impose toujours,

applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avoient le plus gémi sous le despotisme du pere, se laisserent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance et le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut bientôt son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte, ce qui est une qualité éminente en Suede, et non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers temps de l'administration du roi ne donnerent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avoit été plus impatient que digne de régner. Il n'avoit à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyoit dans sa conduite que des emportemens de jeunesse et de l'opiniâtreté. Il paroissoit inappliqué et hautain. Les ambassadeurs qui étoient à sa cour le prirent même pour un génie médiocre, et le peignirent tel à leurs maîtres*. La Suede avoit de lui la même opinion : personne ne connoissoit son caractere : il l'ignoroit lui-même, lorsque des orages, formés tout-à-coup dans le nord, donnerent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirerent sa ruine presque en même temps. Le premier fut Frédéric IV, roi de Danemarck, son cousin : le second Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne : Pierre le Grand, czar de Moscovie, étoit le troisieme, et le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, et commencer par le Danemarck.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII, l'aînée avoit épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure et de

* Les lettres originales en font foi.

douceur. Le duc opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec son épouse, se jeter entre les bras du roi, et lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frere, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, étoit montée sur le trône de Danemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du nord étoient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé Christiern III, eut pour son frere Adolphe une tendresse ou des ménagemens dont on ne trouve gueres d'exemples chez les princes. Il ne vouloit point le laisser sans souveraineté; mais il ne pouvoit démembrer ses propres états. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp et de Sleswick, établissant que les descendans d'Adolphe gouverneroient désormais le Holstein, conjointement avec les rois de Danemarck; que les deux duchés leur appartiendroient en commun, et que le roi de Danemarck ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même maison, pendant quelques années, étoit depuis près de quatre-vingts ans une source de querelles entre la branche de Danemarck et celle de Holstein Gottorp; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, et les ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté et la souveraineté au dernier duc. Il avoit recouvré l'une et l'autre aux conférences d'Altena en 1689, par l'entremise de la Suede, de l'Angleterre et de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible, la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck et le jeune duc. Tandis que le duc étoit à Stockholm, les Danois faisoient déjà des actes d'hostilité dans le

pays de Holstein, et se liguoient secrètement avec le roi de Pologne pour accabler le roi de Suede lui-même.

Frédéric Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence et les négociations de l'abbé de Polignac, ni les grandes qualités du prince de Conti, son concurrent au trône, n'avoient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, étoit un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure et la galanterie de son esprit. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, et n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonoise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne. Il crut avoir besoin de ces troupes pour se mieux affermir sur le trône; mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suede en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle et la plus fertile province du nord, avoit appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique. Les Moscovites, les Polonois et les Suédois s'en étoient disputé la possession. La Suede l'avoit enlevée depuis près de cent années; et elle lui avoit été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi Charles XI, dans ses sévérités pour ses sujets, n'avoit pas épargné les Livoniens : il les avoit dépouillés de leurs privileges, et d'une partie de leurs patrimoines. Patkul, malheureusement célebre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître une harangue respectueuse, mais forte et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité, quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines, qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa

colere, frappa doucement sur l'épaule de Patkul : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme,* lui dit-il : *je vous en estime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lese-majesté, et comme tel, condamner à la mort. Patkul, qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI étoit mort ; mais la sentence de Patkul et son indignation subsistoient. Il représenta au monarque polonois la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suede ; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. Auguste, à son couronnement, avoit promis de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avoit perdues. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la république, et affermir son pouvoir ; mais il se trompa dans ces deux idées qui paroissoient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre et des manifestes. Le nuage grossissoit en même-temps du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernoit mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowits, czar de Russie, s'étoit déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697, et par la prise d'Azoph, qui lui ouvroit l'empire de la mer noire. Mais c'étoit par des actions plus étonnantes que des victoires, qu'il cherchoit le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie et celui de l'Europe, et depuis les frontieres de la Chine s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne et de la Suede. Mais ce pays immense étoit à peine connu de l'Europe avant le czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par Cortez : nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissoient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les

arts, et dans l'insensibilité de ces besoins, qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug, plaisoit à une nation qui, dans l'abyme de son ignorance et de sa misere, dédaignoit tout commerce avec les nations étrangeres.

L'ere des Moscovites commençoit à la création du monde; ils comptoient 7207 ans au commencement du siecle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de septembre. Ils alléguoient pour raison de cet établissement qu'il étoit vraisemblable que Dieu avoit crée le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissances qu'ils eussent étoient des erreurs grossieres; personne ne se doutoit parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printems d'un autre pays, dans les climats opposés. Il n'y avoit pas long-temps que le peuple avoit voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse qui avoit prédit une éclipse de soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servoient pour leurs caculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre maniere de compter dans tous les bureaux de recettes, et dans le trésor du czar.

Leur religion étoit et est encore celle des chrétiens Grecs; mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes et que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observoient régulierement quatre carêmes par an; et dans ces temps d'abstinence ils n'osoient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu et saint Nicolas étoient les objets de leur culte, et immédiatement après eux le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier étoit sans

bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, et infligeoit les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie. Le czar à pied tenoit la bride du cheval, et le peuple se prosternoit dans les rues, comme les Tartares devant leur Grand-Lama. La confession étoit pratiquée, mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyoient purs devant Dieu, avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passoient sans remords, de la confession au vol et à l'homicide; et ce qui est un frein pour d'autres chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les peres de famille, les Prêtres, les femmes, les filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputoit cependant sur la religion en ce pays, comme ailleurs; la plus grande querelle étoit pour savoir si les laïques devoient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff, sous le précédent regne, avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avoit même des fanatiques, comme parmi ces nations policées, chez qui tout le monde est théologien: et Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommoit *Vosko-Jésuites*.

Le czar, dans son vaste empire, avoit beaucoup d'autres sujets qui n'etoient pas chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne et des Palus Méotides, sont mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoïedes qui sont vers la mer Glaciale, étoient des sauvages, dont les uns étoient idolâtres, les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu; et cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avoit reçu une éducation qui tendoit à

augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvoient lui être utiles. Un jeune Génevois nommé *Le Fort*, d'une ancienne famille de Geneve, fils d'un marchand droguiste, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Ce jeune homme, envoyé par son pere pour être facteur à Copenhague, quitta son commerce, et suivit un ambassadeur danois à Moscou, par cette inquiétude d'esprit qu'éprouvent toujours ceux qui se sentent au-dessus de leur état. Il lui prit envie d'apprendre la langue russienne. Les progrès rapides qu'il y fit exciterent la curiosité du czar, encore jeune. Il en fut connu : il s'insinua dans sa familiarité, et passa bientôt à son service. Il lui parloit souvent des avantages du commerce et de la navigation ; il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centieme partie des états de la Moscovie, faisoit, par le moyen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite province inutile et méprisée. Il l'entretenoit de la politique raffinée des princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs villes, du nombre infini des manufactures, des arts et des sciences qui rendent les Européens puissans et heureux. Ces discours éveillerent le jeune empereur, comme d'une profonde léthargie ; son puissant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu et n'avoit pu détruire, se développa presque tout à coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avoient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avoit cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner : c'est-ce que fit Pierre-le-Grand.

Il quitta la Moscovie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avoit été un domestique de ce même M. *Le Fort*, qu'il envoyoit ambassadeur extraordinaire auprès

des états-généraux. Arrivé à Amsterdam, il se fit inscrire dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, sous le nom de *Pierre Michaëlof ;* mais communément on l'appeloit Peter-Bas, ou maître Pierre. Il travailloit dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail il apprenoit les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures ; rien n'échappoit à ses observations. Delà il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux ; il repassa en Hollande, vit tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espece l'y suivirent en foule. On vit pour la premiere fois de grands vaisseaux moscovites sur la mer Noire, dans la Baltique, et dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture réguliere et noble furent élevés au milieu des huttes russiennes. Il établit des colleges, des académies, des imprimeries, des bibliotheques ; les villes furent policées, les habillemens, les coutumes, changerent peu-à-peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Le superstitions mêmes furent abolies ; la dignité de patriarche fut éteinte ; le czar se déclara le chef de la religion : et cette derniere entreprise, qui auroit coûté le trône et la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, et lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant et barbare, il osa essayer de l'instruire, et par là même il risqua de le rendre redoutable ; mais il se croyoit assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent la philosophie et la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encore de ce temps sauvage dont Pierre

Alexiowits a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avoit assisté à une these publique, où il s'agissoit de savoir si l'usage du tabac à fumer étoit un péché. Le répondant prétendoit qu'il étoit permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parceque la très sainte écriture dit que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, et que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme : à peine le czar eut-il établi des imprimeries, qu'ils s'en servirent pour le décrier ; ils imprimerent qu'il étoit l'Antechrist ; leurs preuves étoient qu'il ôtoit la barbe aux vivans, et qu'on faisoit dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine, qui vouloit faire fortune, réfuta ce livre et démontra que Pierre n'étoit point l'Antechrist, parceque le nombre 666 n'étoit pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué, et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'états policés ; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'état, ni à un bourgeois établi, ni sur tout à un mineur, de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, et de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les moines gagnoient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas assujetti seulement l'église à l'état, à l'exemple des sultans turcs ; mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des janissaires ; et ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps : il a dissipé les janissaires moscovites, nommés

strélitz, qui tenoient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, étoit composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restoit à Moscou, et l'autre étoit répandue sur les frontieres. Un strélitz n'avoit que quatre roubles par an de paye; mais des privileges, ou des abus, le dédommageoient amplement.

Pierre forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, et ne dédaigna pas de commencer par être tambour, et d'en faire les fonctions, tant la nation avoit besoin d'exemple. Il fit petit-à-petit de nouveaux régimens; et enfin se sentant maître de troupes disciplinées, il cassa les strélitz, qui n'oserent désobéir.

La cavalerie étoit à peu près ce qu'est la cavalerie polonoise, et ce qu'étoit autrefois la françoise, quand le royaume de France n'étoit qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes russes montoient à cheval à leurs dépens, et combattoient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois; incapables d'être commandés, et par conséquent de vaincre.

Pierre-le-Grand leur apprit à obéir par son exemple et par les supplices. Car il servoit en qualité de soldat et d'officier subalterne et punissoit rigoureusement en czar les boyards, c'est-à-dire, les gentilshommes qui prétendoient que le privilege de la noblesse étoit de ne servir l'état qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux églises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des corps de dragons, milice très convenable au génie des Moscovites, et à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie avoit en 1738 trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi les houssards en Russie; enfin il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs dans un pays où personne ne savoit avant lui les élémens de la géométrie.

Il étoit bon ingénieur lui-même; mais sur-tout il ex-

celloit dans tous les arts de la marine : bon capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus estimable dans ces arts, qu'il étoit né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvoit dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir ; il faisoit fermer alors les volets de bois de son carrosse ; le courage et le génie domptèrent en *lui* cette foiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph, à l'embouchure du Tanaïs : il vouloit y entretenir des galeres ; et dans la suite, croyant que ces vaisseaux, longs, plats et légers, devoient réussir dans la mer Baltique, il en a fait construire plus de trois cents dans sa ville favorite de Petersbourg : il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin, et celui de les conduire. Il avoit appris jusqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique ; il réussisoit dans les mécaniques, et instruisoit les artisans.

Les finances du czar étoient à la vérité peu de chose, par rapport à l'immensité de ses états : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres, comme nous faisons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain : mais c'est être très riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talens qui rend un empire foible.

La nation russe n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes et les hommes robustes. Pierre lui-même, en polissant ses états, a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps malheureuses, des nations transplantées des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique, consumées dans les travaux, détruites par les maladies ; les trois quarts des enfans mourants en Moscovie de la petite-vérole, plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs ; enfin les tristes suites d'un gouvernement long-temps sauvage, et barbare même dans sa police, sont cause que cette grande partie du continent a

encore de vastes déserts. On compte à présent en Russie cinq cent mille familles de gentilshommes, deux cent mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de paysans payant une espece de taille, six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suede: les Cosaques de l'Ukraine et les Tartares, vassaux de la Moscovie, ne se montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'est-à-dire, un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar Pierre en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de son pays, vouloit aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un état et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie et de l'Europe. Il vouloit joindre, par des canaux dont il dressa le plan, la Duina, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, et de ces deux mers à l'océan septentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeoit un circuit long et dangereux, ne lui paroissoit pas assez commode. Il avoit dès l'an 1700 le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port qui deviendroit le magasin du nord, et une ville qui seroit la capitale de son empire.

Il cherchoit déjà un passage par les mers du nord-est à la Chine, et les manufactures de Paris et de Pékin devoient embellir sa nouvelle ville.

Un chemin par terre de 754 *verstes* *, pratiqué à travers des marais qu'il falloit combler, devoit conduire de Moscou à sa nouvelle ville. La plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains; et deux impératrices, qui lui

* Un *verste* est de 750 pas.

ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ses vues, quand elles étoient praticables, et n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses états autant que ses guerres l'ont pu permettre ; mais il a voyagé en législateur, et en physicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, faisant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faisant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Petersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connoit les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Néva ; Sainte Croix sur les frontieres de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie ; des Amirautés à Archangel, à Petersbourg, à Astracan, à Asoph ; des arsenaux, des hôpitaux. Il faisoit toutes ses maisons petites et de mauvais goût ; mais il prodiguoit pour les maisons publiques la magnificence et la grandeur.

Les sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siecles, sont venues par ses soins dans ses états toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modele des sociétés fameuses de Paris et de Londres. Les Delisle, les Bulfinger, les Hermand, les Bernouilli, le célebre Wolf, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appelés à grands frais à Petersbourg. Cette académie subsiste encore, et il se forme enfin des philosophes moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses états à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangere ; j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit et de connoissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce reformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie

dans ses vengeances se mêloient à tant de vertus. Il poliçoit ses peuples et il étoit sauvage; il le sentoit. Il dit à un magistrat d'Amsterdam: *je réforme mon pays et je ne peux me réformer moi-même.* Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels; et dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains, mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falloit corriger ou déshériter, rendroit la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisoit presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel étoit le czar Pierre; et ses grands desseins n'étoient encore qu'ébauchés lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne et de Danemarck contre un enfant qu'ils méprisoient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir sans peine, et qu'une guerre si bien projetée seroit utile à tous ses desseins: l'art de la guerre étoit un art nouveau, qu'il falloit montrer à ses peuples.

D'ailleurs il avoit besoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avoit besoin de la province de l'Ingrie, qui est au nord-est de la Livonie. Les Suédois en étoient maîtres, il falloit la leur arracher. Ses ancêtres avoient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie: le temps sembloit propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, et anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne pour enlever au jeune Charles XII tous ces pays, qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne, et la Moscovie.



LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux et subit dans le caractere de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans, il soutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne et la Moscovie : termine la guerre de Danemarck en six semaines : défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, et passe en Pologne. Description de la Pologne et de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, et est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi.

Trois puissans rois menaçoient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternoient la Suede, et alarmoient le conseil. Les grands généraux étoient morts ; on avoit raison de tout craindre sous un jeune roi, qui n'avoit encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistoit presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent, il n'avoit paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on étoit : quelques conseillers proposoient de détourner la tempête par des négociations ; tout d'un coup le jeune prince se leve avec l'air de gravité et d'assurance d'un homme supérieur, qui a pris son parti : "Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne "jamais faire une guerre injuste ; mais de n'en finir une légi- "time que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est "prise : j'irai attaquer le premier qui se déclarera ; et quand "je l'aurai vaincu, j'espere faire quelque peur aux autres." Ces paroles étonnerent tous ces vieux conseillers : ils se regarderent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avoit pris ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avoit commis, et d'un affront qu'il avoit fait à table à une femme, en présence même de la reine sa mere. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, et cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espece d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein son beau-frere. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avoit besoin. Ses états étoient déjà ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siege opiniâtre, où le roi de Danemarck étoit venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croyoit sûre. Cette étincelle commençoit à embraser l'empire. D'un côté les troupes saxonnes

du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbuttel, de Hesse-Cassel, marchoient pour se joindre aux Danois; de l'autre, les huit mille hommes du roi de Suede, les troupes de Hanover et de Zell, et trois régimens de Hollande venoient secourir le duc. Tandis que le petit pays de Holstein étoit ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre, et l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique: ces deux états étoient garans du traité d'Altena, violé par les Danois. L'Angleterre et les états-généraux s'empressoient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parceque l'intérêt de leur commerce s'opposoit à l'agrandissement du roi de Danemarck. Ils savoient que le Danois, étant maître du passage du Sund, imposeroit des lois onéreuses aux nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglois et les Hollandois à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du nord: ils se joignirent au jeune roi de Suede, qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit, parcequ'on ne le croyoit pas capable de se défendre.

Il étoit à la chasse aux ours quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie: il faisoit cette chasse d'une maniere aussi nouvelle que dangereuse; on n'avoit d'autres armes que des bâtons fourchus derriere un filet tendu à des arbres: un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi, qui le terrassa, après une longue lutte, à l'aide du filet et de son bâton. Cet excès de courage fit voir à ceux qui l'environnoient quelle valeur il deploieroit contre ses ennemis.

Il partit pour sa premiere campagne le 8 mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, et en l'admirant. Avant de sortir

de Suede il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte, les troupes et les fortifications du pays. Le corps du sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux: celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on eût jamais vu, étoit de cent vingt pieces de canon. Le comte Piper, son premier ministre, le général Renschild et le comte de Guiscard, ambassadeur de France en Suede, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, et laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général Renschild de faire une descente, et d'assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Renschild fut étonné d'une proposition qui marquoit autant d'habileté que de courage dans une jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étoient sur les côtes de Suede, et qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le roi quitta son grand vaisseau et monta une frégate plus légère: on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bâteaux plats portoient des fascines, des chevaux de frise, et les instrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite suivoient dans d'autres chaloupes. Après venoient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates angloises et deux hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Danemarck, est située dans l'isle de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au

nord-ouest le Sund, et à l'orient la mer Baltique, où étoit alors le roi de Suede. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, et par le mouvement des vaisseaux suédois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à sept milles de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriere d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la premiere chaloupe, à la tête de ses gardes : l'ambassadeur de France étoit alors auprès de lui. *Monsieur l'ambassadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne vouloit jamais parler françois,) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît.* *Sire*, lui répondit le comte de Guiscard en françois, *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté ; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte Piper et l'ambassadeur entrerent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisoient la descente. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cents pas du rivage. Charles XII, impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussi tôt son exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mousquetades. Le roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major-général Stuart, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles. C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. Bon, dit le roi, *ce sera là dorénavant ma musique.* Dans le

même moment le major, qui expliquoit le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule, et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parceque ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, et qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est souvent un aveu de sa foiblesse et de leur supériorité. La cavalerie danoise et les milices s'enfuirent après une foible résistance. Le roi, maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement: en même-tems il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suede voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspiroit à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer et dès le lendemain un vent favorable les lui amena. . . .

. . Tout cela s'étoit fait à la vue de la flotte danoise, qui n'avoit osé branler. Copenhague intimidée envoya aussi-tôt des députés au roi pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de son régiment des gardes; les députés se mirent à genoux devant lui: il fit payer à la ville quatre cent mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéir; mais on ne s'attendoit guere que des vainqueurs daignassent payer: ceux qui les apporterent furent bien étonnés d'être payés généreusement et sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnoit depuis long-temps dans les troupes suédoises une discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires: le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la

permission, et il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin et à quatre heures du soir. Il ne manqua jamais d'y assister et de donner à ses soldats l'exemple de la piété, comme de la valeur. Son camp, bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance; les paysans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payoient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suede des provisions qui manquoient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck étoit alors dans le Holstein, où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siege de Toningue. Il voyoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître du Zéeland et prêt à s'emparer de sa capitale. Il fit publier dans ses états que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté. Cette déclaration étoit d'un grand poids dans un pays, autrefois libre, où tous les paysans, et même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourd'hui. Charles fit dire au roi de Danemarck qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à faire la paix; qu'il n'avoit qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, et son royaume mis à feu et à sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir affaire à un vainqueur qui se piquoit de justice, on assembla un congrès dans la ville de Travendal sur les frontieres de Holstein. Le roi de Suede ne souffrit pas que l'art des ministres traînât les négociations en longueur: il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il étoit descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les frais de la guerre et délivré d'oppression. Le roi de Suede ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, et humilié son ennemi. Ainsi Charles XII,

à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même temps le roi de Pologne investissoit la ville de Riga, capitale de la Livonie, et le czar s'avançoit du côté de l'orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga étoit défendue par le vieux comte d'Alberg, général Suédois, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Flemming, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le Livonien Patkul pressoient tous deux le siege sous les yeux du roi; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, l'expérience du vieux comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne désespéroit de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siege. Riga étoit pleine de marchandises appartenantes aux Hollandois: les états généraux ordonnerent à leur ambassadeur auprès du roi Auguste de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siege, plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils surent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII, pour achever sa premiere campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockholm trois ambassadeurs moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévere, qu'un législateur, comme le czar, se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune prince, plein d'honneur, ne pensoit pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas

rendu assez d'honneurs lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga, et qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. C'étoient là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva, à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un tems plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles saisons faisoit quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes que lui-même. Il savoit d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave Adolphe, faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoitre de saisons, et les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeoit Narva à trente degrés du pôle, et Charles XII s'avançoit pour le secourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au duc de Croi, allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers moscovites. Pour lui, il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avoit donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle étoit en possession de conduire sans expérience et en tumulte des esclaves mal armés. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles.

Les seuls régimens dont on pût espérer quelque chose étoient commandés par des officiers allemands; mais ils étoient en petit nombre. Le reste étoit des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages; les uns armés de fleches, les autres de massues: peu avoient des fusils: aucun n'avoit vu un siege régulier: il n'y avoit pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auroient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avoient à peine fait breche, tandis que l'artillerie de la ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications: le baron de Hoorn, qui y commandoit, n'avoit pas mille homme de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avoit pu la réduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze de novembre quand le czar apprit que le roi de Suede, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchoit pour secourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille. Le czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non-content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de quarante mille hommes qui s'avançoient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvoit l'être. Il quitta son camp, où sa présence étoit nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvoit très bien arriver sans lui, et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvoit venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il vouloit enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'étoit pas tout; trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étoient postés à une lieue de cette ville, sur le chemin du roi de Suede; vingt mille

Strélitz étoient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisoient une garde avancée. Il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'arriver devant le camp, qui étoit muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suede avoit débarqué à Pernau, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernau il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt, avec ces huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous, les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée, de cinq mille hommes, qui gardoit, entre des rochers, un poste où cent hommes résolus pouvoient arrêter une armée entiere, s'enfuit à la premiere approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étoient derriere, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante et allerent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours, et ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes, fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Moscovites, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées, et le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril: *Quoi! vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut

lui-même auprès cet officier: *N'êtes-vous donc pas de mon avis, lui dit-il? N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis? L'un que leur cavalerie ne pourra leur servir; et l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder; et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moscovites à midi le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancerent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquoit à la droite du camp, où étoit le quartier du czar; il espéroit le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premieres décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle dans la gorge; mais c'étoit une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit, que le roi sauta légérement sur un autre cheval, en disant: *Ces gens-ci me font faire mes exercices*, et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la riviere de Narva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la riviere fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournerent à leur camp, sans savoir où ils alloient. Ils trouverent quelques baraques, derriere lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient pas se sauver; mais enfin leurs généraux Dolgorouky, Gollofkin, Fédérowits, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentoit, arriva le duc de Croi, général

de l'armée, qui venoit se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la riviere de Narva; on leur fournit des bateaux pour la repasser, et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchoit; la droite des Moscovites se battoit encore: les Suédois n'avoient pas perdu six cents hommes; dix-huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre étoit noyé; beaucoup avoient passé la riviere: il en restoit encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier des Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restoit pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville: là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin le général Vede, qui commandoit cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avoit fait aux autres généraux, et comment il avoit renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marcherent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetoient à terre leurs fusils et leurs épées; et les officiers portoient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la riviere à toute cette multitude, sans en retenir un seul

soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croi, et des autres officiers-généraux moscovites: il leur fit rendre à tous leurs épées; et sachant qu'ils manquoient d'argent, et que les marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de Croi, et cinq cents à chacun des officiers moscovites, qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm et aux alliés de la Suede; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, et trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entre autres on en frappa une qui le représentoit d'un côté sur un piédestal, où paroissoient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonois; de l'autre étoit un Hercule, armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbere avec cette légende: *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune; il étoit fils aîné et héritier du roi de Géorgie; on le nommoit czarafis Artschelou: ce titre de czarafis signifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie; car le mot de czar, ou tzar, vouloit dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, et ne vient point des césars de Rome, si long temps inconnus à ces barbares. Son pere Mittelleski, czar et maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat et les extrémités orientales de la mer Noire, avoit été chassé de son royaume par ses propres sujets en mil-six-cent-quatre-vingt-huit, et avoit mieux aimé se jeter entre les bras de l'empereur de Moscovie que de recourir à celui

des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre-le-grand dans son expédition contre les Suédois, et fut pris en combattant, par quelques soldats Finlandois, qui l'avoient déjà dépouillé, et qui alloient le massacrer. Le comte Renschild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, et le présenta à son maître; Charles l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ses officiers une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suede. *C'est comme si j'étois un jour prisonnier*, dit il, *chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, et la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes sans expérience et sans discipline un vainqueur, qui venoit d'en détruire quatre-vingt mille dans un camp retranché; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisoit ses sujets. *Je sais bien*, dit-il, *que les Suédois nous battront long-temps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre.* Moscou, sa capitale, fut dans l'épouvante et dans la désolation à la nouvelle de cette défaite. Telle étoit la fierté et l'ignorance de ces peuples, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, et que les Suédois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prieres publiques à Saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette priere est trop singuliere pour n'être pas rapportée; La voici:

" O toi, qui es notre consolateur perpétuel dans toutes

" nos adversités, grand Saint Nicolas, infiniment puissant, " par quel péché t'avons-nous offensé dans nos sacrifices, " génuflexions, révérences et actions de graces, que tu nous " aies ainsi abandonnés? Nous avions imploré ton assistance " contre ces terribles, insolens, enragés, épouvantables, " indomptables destructeurs, lorsque, comme des lions et " des ours qui ont perdu leurs petits, ils nous ont attaqués, " effrayés, blessés, tués par milliers, nous qui sommes ton " peuple. Comme il est impossible que cela soit arrivé sans " sortilege et enchantement, nous te supplions, ô grand " Saint Nicolas, d'être notre champion et notre porte-éten- " dard, de nous délivrer de cette foule de sorciers, et de les " chasser bien loin de nos frontieres, avec la récompense qui " leur est due."

Tandis que les Moscovites se plaignoient à Saint Nicolas de leur défaite, Charles XII faisoit rendre graces à Dieu, et se préparoit à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois et des Moscovites, viendroit bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le czar: ces deux princes convinrent d'une entrevue pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, et qui ne convenoient ni à leur situation ni à leur humeur. Les princes du nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. Pierre et Auguste passerent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allerent jusqu'à l'excès, car le czar, qui vouloit réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devoit acheter de divers princes, et que le czar devoit soudoyer. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille moscovites en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre; et promettoit

de payer au roi Auguste trois millions de risdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suede : c'étoit un moyen prompt et sûr d'aguerrir les Moscovites ; c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie, auprès de cette même ville de Riga que le roi Auguste avoit assiégée inutilement. Les troupes saxonnes étoient postées le long de la riviere de Duina, qui est fort large en cet endroit ; il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête le maréchal de Stenau, qui faisoit les fonctions de général ; sous lui commandoient le prince Ferdinand, duc de Courlande, et ce même Patkul, qui défendoit sa patrie contre Charles XII l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume, au péril de sa vie, contre Charles XI. Le roi de Suede avoit fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever et se baisser comme des ponts-levis. En se levant ils couvroient les troupes qu'ils portoient ; en s'abaissant ils servoient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice : ayant remarqué que le vent souffloit du nord où il étoit, au sud où étoient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la riviere, déroboit aux Saxons la vue de ses troupes et de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la riviere : *Hé bien !*

dit-il au général Reinschild, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague ; croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart-d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrieme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon et forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer, que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suede marchant déjà à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment ; à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent ; ils furent rompus, et poursuivis jusque dans la riviere. Le roi de Suede les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repousserent le maréchal Stenau, et s'avancerent dans la plaine. Stenau sentit que ses troupes étoient étonnées ; il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où étoit son artillerie. L'avantage du terrain, et le temps qu'il avoit donné aux Saxons de revenir de leur premiere surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer : il avoit avec lui quinze mille hommes ; Stenau et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer, sans affût. La bataille fut rude et sanglante ; le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin, ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirerent avec peine, tout froissé et demi-mort du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux, qui le fouloient aux pieds.

Le roi de Suede, après sa victoire, court à Mittau,

capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discretion : c'étoit un voyage plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, et il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne et le czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonois mêmes. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, et observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un colonel allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, " que les repas que le czar et le roi de Pologne " avoient faits au même endroit étoient un peu différens de " ceux de sa majesté." *Oui*, dit le roi en se levant, *et j'en ai troublé plus aisément leur digestion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suede. Ses peuples ne sont chrétiens que depuis environ sept cent cinquante ans. C'est une chose singuliere que la langue des Romains qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne : tout y parle latin jusqu'aux domestiques. Ce grand pays est très fertile ; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne sont des Ecossois, des François, sur-tout des Juifs, qui achetent à vil prix les blés, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire l'espece de luxe qu'ils connoissent et qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivieres, riche en pâturages, en mines de sel, et couvert de moissons, reste pauvre, malgré son

abondance, parceque le peuple est esclave, et que la noblesse est fiere et oisive.

Son gouvernement est la plus fidele image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'est le seul état qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale. Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus: le trône est presque toujours à l'enchere; et comme un Polonois est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave; tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par-tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le paysan ne seme point pour lui, mais pour des seigneurs, à qui lui, son champ et le travail de ses mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre: tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entiere de la nation: il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres; ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; et en pansant les chevaux de leurs maîtres, ils se donnent le titre d'électeurs des rois, et de destructeurs des tyrans.

Qui verroit un roi de Pologne dans la pompe de la majesté royale, le croiroit le prince le plus absolu de l'Europe; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations, entre le souverain et le sujet. Le roi de Pologne à son sacre même, et en jurant les *pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges et confere tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne que les terres et le rang de noble. Le fils d'un palatin et celui d'un roi n'ont nul droit aux dignités de leurs peres; mais il y a cette grande différence entre le roi et la république, qu'il ne peut ôter aucune charge, après l'avoir donnée, et que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgresse les loix de l'etat.

La noblesse, jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, et rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent son ambition et lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits, et qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au-lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour sont l'objet de la haine du reste de la noblesse, ce qui forme toujours deux partis, division inévitable et même nécessaire dans les pays où l'on veut avoir des rois et conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états-généraux, qu'on appelle dietes. Ces états sont composés du corps du sénat, et de plusieurs gentilshommes. Les sénateurs sont les palatins et les évêques: le second ordre est composé des députés des dietes particulieres de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interregnes, et la premiere personne de l'état après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parceque la pourpre romaine ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui seroit cardinal seroit obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces dietes se doivent tenir, par les loix du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus, et quelquefois

même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoroient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux jouit du droit qu'avoient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste, et s'il part de l'endroit où se tient la diete, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remede plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les dietes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement et contre ses intérêts : à peu près comme la ligue se servoit en France du nom de Henri III pour l'accabler, et comme en Angleterre le parlement qui fit mourir Charles I sur un échafaud, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenoit pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux dietes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une diete même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les états monarchiques un roi peut abolir les lois de son prédécesseur et les siennes propres.

La noblesse, qui fait les lois de la république, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, et peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée nommée *Pospolite*, se meut difficilement, se gouverne mal : la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister long-temps assemblée : la discipline, la subordination, l'expérience, lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour

un temps dans l'esclavage ; mais elle secoue bien-tôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, et qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls remparts de leur république ; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontieres. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangeres, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siege, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des fossés presque comblés ; et la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays ; elle n'y monte que par l'ordre des dietes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre, sous deux grand généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, et doit être de trente-six mille hommes ; le second, au nombre de douze mille, est celui de Lithuanie. Les deux grands généraux sont indépendans l'un de l'autre. Quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, et ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens ; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, et à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, et ruinent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité et celle de leurs soldats. Les seigneurs polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait

les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes; elle est remarquable par la beauté des chevaux, et par la richesse des habillemens et des harnois.

Les gendarmes sur-tout, que l'on distingue en houssards et pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques et clous d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, et quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes, à la maniere des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée et superbe, autant l'infanterie étoit alors délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habits d'ordonnance, ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabonds, supportent avec une fermeté étonnante la faim, le froid, la fatigue, et tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats polonois le caractere des anciens Sarmates, leurs ancêtres; aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir et à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'étoit flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattroient en sa faveur: que la *Pospolite* polonoise s'armeroit à ses ordres: et que toutes ces forces jointes aux Saxons ses sujets, et aux Moscovites ses alliés, composeroient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oseroit paroître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours, par les soins mêmes qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut trop peut-être qu'il pourroit gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de son regne fit des mécontens; ses premieres démarches irriterent le parti qui s'étoit opposé à son élection, et aliénerent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de

garnisons nombreuses, et ses frontieres de troupes. Cette nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suede, et l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre, entreprise sans leur consentement, étoit malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés seroit en proie au roi de Suede; que si elle étoit heureuse ils seroient subjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII justement outragé, ils ne formerent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suede. Ils regarderent les Saxons et les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suede avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, et s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclaterent contre leur souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des princes Sapieha et celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulieres, dégénérées en guerre civile. Le roi de Suede s'attacha les princes Sapieha; et Oginsky, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles et le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre, étoit en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenoit pour le roi de Pologne étoit séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erroient dans la campagne, et subsistoient de rapines. Auguste ne voyoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, et une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux et implacable.

Il y avoit à la vérité en Pologne une armée; mais au

lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'étoit pas de dix-huit mille. Non-seulement elle étoit mal payée et mal armée, mais ses généraux ne savoient encore quel parti prendre.

La ressource du roi étoit d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert et par conséquent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble et d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandoient au roi une diete, de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles tous les corps de l'état présentent des adresses au roi pour le prier de convoquer un parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que d'une diete, où les actions des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 de décembre 1701. Il s'aperçut bientôt que Charles XII avoit pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lubomirsky et leurs amis, le palatin Leczinsky, trésorier de la couronne, et sur tout les partisans des princes Sobiesky, étoient tous secrètement attachés au roi de Suede.

Le plus considérable de ses partisans, et le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, étoit le cardinal Radjowsky, archevêque de Gnesne, primat du royaume, et président de la diete. C'étoit un homme plein d'artifice et d'obscurité dans sa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appeloient madame la cardinale, laquelle ne cessoit de le pousser à l'intrigue et à la faction. L'habileté du primat consistoit, dit-on, à profiter des conjonctures, sans chercher à les faire naître: il paroissoit souvent irrésolu; car qui ne l'est pas dans une guerre civile? Le roi Jean Sobiesky, prédécesseur d'Auguste, l'avoit d'abord fait évêque de Varmie, et vice-chancelier du royaume. Radjowsky n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le

chemin à celle de primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui en impose aux hommes, il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean, pour mettre le prince Jacques Sobiesky sur le trône ; mais le torrent de la haine qu'on portoit au pere, tout grand homme qu'il étoit, en écarta le fils. Le cardinal-primat se joignit alors à l'abbé de Polignac, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent et les troupes de Saxe triompherent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, et attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation et ce nouveau roi.

Les victoires de Charles XII, protecteur du prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi Auguste, firent croire au cardinal-primat que le temps étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe, et rouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois, commençoit à devenir leurs délices depuis que le roi Auguste étoit haï ; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, et cependant le cardinal en jetoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde et par la charité ; piéges usés et connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suede une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne et à son roi. Charles XII répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la diete ; qu'il faisoit la guerre à Auguste et aux Saxons, non aux Polonois ; et que loin d'attaquer la république, il venoit

la tirer d'oppression. Ces lettres et ces réponses étoient pour le public. Des émissaires qui alloient et venoient continuellement de la part du cardinal au comte Piper, et des assemblées secretes chez ce prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la diete: elle proposa d'envoyer une ambassade à Charles XII, et demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontieres, et qu'il renvoyât ses troupes saxonnes.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà fait ce que la diete exigeoit de lui. La ligue, conclue secrètement à Birzen avec le Moscovite, étoit devenue aussi inutile qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'empire. Le czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il espéroit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois; fuyant par-tout devant le vainqueur, et ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les généraux suédois, et ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournerent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée saxonne battue à Riga, le roi Auguste les envoya hiverner et se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diete étoit partagée en presque autant de factions qu'il y avoit de palatins. Un jour les intérêts du roi Auguste y dominoient, le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté et la justice; mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libre et juste. Le temps se perdoit à cabaler en secret et à haranguer en public. La diete ne savoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les

troubles civils, parceque les hommes hardis y sont factieux, et que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diete se sépara en tumulte le 17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales et d'irrésolutions. Les sénateurs, qui sont les palatins et les évêques, resterent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois, que rarement les dietes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, et décida plus vîte.

Ils arrêterent qu'on enverroit au roi de Suede l'ambassade proposée dans la diete, que la *Pospolite* monteroit à cheval, et se tiendroit prête à tout événement: ils firent plusieurs réglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie, et plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des lois dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suede, et voulut entamer avec lui un traité secret. Il falloit cacher cette démarche au sénat, qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate; il s'en reposa sur la comtesse de Konigsmark, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célebre dans le monde par son esprit et par sa beauté, étoit plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avoit du bien dans les états de Charles XII, et qu'elle avoit été long-temps à sa cour, elle avoit une prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, et s'adressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née; elle s'amusoit même quelquefois à faire des vers françois, qu'on eût pris

pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII, que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisoit les dieux de la fable, qui tous louoient les différentes vertus de Charles. La piece finissoit ainsi :

Enfin chacun des dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au temple de Mémoire ;
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit et d'agrément étoient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suede. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit: elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut. Le roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant : de sorte que la comtesse de Konigsmark ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suede ne redoutoit qu'elle.

Il fallut encore que le roi de Pologne se jetât dans les bras du sénat Il lui fit faire deux propositions par le palatin de Marienbourg; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il payeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance ; l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primat fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du roi de Suede. Il dit au palatin de Marienbourg, au nom de l'assemblée : " qu'on avoit résolu d'envoyer à " Charles XII une ambassade, et qu'il ne lui conseilloit pas " de faire venir les Saxons."

Le roi, dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver Charles, pour savoir de lui, où et comment sa majesté suédoise voudroit recevoir l'ambassade

du roi son maître et de la république. On avoit oublié malheureusement de demander un passe-port aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suede le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit recevoir une ambassade de la république, et rien du roi Auguste. Cette violation du droit des gens n'étoit permise que par la loi du plus fort.

Alors Charles ayant laissé derriere lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les dietes qui s'y tiennent, mais mal bâtie et plus mal fortifiée.

A quelques milles par de-là Grodno; il rencontra l'ambassade de la république; elle étoit composée de cinq sénateurs: ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le roi ne connoissoit guere; ils demanderent qu'on traitât la république de *sérénissime,* qu'on envoyât audevant d'eux les carrosses du roi et des sénateurs. On leur répondit que la république seroit appelée *illustre,* et non *sérénissime;* que le roi ne se servoit jamais de carrosse; qu'il avoit auprès de lui beaucoup d'officiers, et point de sénateurs; qu'on leur enverroit un lieutenant-général, et qu'ils arriveroient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs discours furent pleins de ménagemens et d'obscurités. On remarquoit qu'ils craignoient Charles XII, qu'ils n'aimoient pas Auguste; mais qu'ils étoient honteux d'ôter, par l'ordre d'un étranger, la couronne au roi qu'ils avoient élu. Rien ne se conclut, et Charles XII leur fit comprendre enfin qu'il concluroit dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste, dont le cardinal et son parti inonderent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, et prétendoit leur faire voir que leurs intérêts et les siens étoient les mêmes. Ils étoient

cependant bien différens; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat, et par l'approche du conquérant, fit de très fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour protecteur, puisqu'il vouloit l'être, et qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs, contraires à Auguste, publierent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étoient attachés demeurerent dans le silence. Enfin, quand on apprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparerent en confusion à partir: le cardinal quitta Varsovie des premiers: la plupart précipiterent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, et quelques évêques et palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, et on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs, qui representoient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étoient Polonois: ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'oserent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense; encore voterent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le grand général de la Pologne, et renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laisserent la disposition.

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop foible contre ses ennemis, et peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses universaux, pour assembler la *Pospolite* et les armées, qui n'étoient guere que de vains noms: il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie, où étoient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquoit d'armes, de provisions et de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse, intimidée, irrésolue, ou mal disposée,

demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'état, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentils-hommes de monter à cheval et de le suivre; il commençoit à devenir problématique si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement, entièrement absolue, ne lui laissoit pas craindre une désobéissance. Il avoit déjà mandé secrètement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille qu'il avoit promis à l'empereur dans la guerre de l'empire avec la France, et qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, et violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoit que six mille; mais il savoit bien que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas se plaindre, et que s'il étoit vaincu, on ne lui pardonneroit pas même d'avoir amené les six mille hommes. Pendant que ses soldats arrivoient par troupes, et qu'il alloit de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui étoit attachée, le roi de Suede arriva enfin devant Varsovie le 5 mai, 1702. A la premiere sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison polonoise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps-de-garde par-tout, et ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les désarmer, et ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal-primat. Cet homme prétendoit peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractere: et chasser son roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet: il lui fit entendre que le roi de Suede paroissoit disposé à un accommodement raisonable, et demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser; c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal-primat courut incontinent voir le roi de Suede,

auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle, qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le duc de Holstein son beau-frere, le comte Piper son premier ministre, et plusieurs officiers-généraux. Le roi avança quelques pas au-devant du cardinal: ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart-d'heure que Charles finit en disant tout haut: *Je ne donnerai point la paix aux Polonois qu'ils n'aient élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendoit à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, et en même temps de la nécessité où l'on étoit de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnes étoient arrivées des frontieres de Saxe; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens: ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Fortifié de leur secours et des troupes qui portoient le nom de *l'armée de la couronne*, il alla pour la premiere fois chercher en personne le roi de Suede. Il le trouva bientôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux rois parurent en présence le 13 juillet de cette année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la premiere volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein, qui commandoit la cavalerie suédoise, jeune prince

plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il étoit mort; on lui dit que oui: il ne répondit rien: quelques larmes tomberent de ses yeux: il se cacha un moment le visage avec les mains: puis tout à coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un prince qui combattoit pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattoit qu'avec ses Saxons; les Polonois, qui formoient son aile droite, s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII l'emporta. Il gagna une victoire complete. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste, lui demeurerent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuyoit devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre: la garnison n'osa tirer un seul coup; on la chassa à coups de fouet et de canne jusque dans le château, où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu à un canon, Charles court à lui et lui arrache la meche; le commandant se jette aux genoux du roi. Trois régimens suédois furent logés à discrétion chez les citoyens, et la ville taxée à une contribution de cent mille risdales. Le comte de Steinbock fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avoit caché des trésors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui sont à Cracovie dans l'église de Saint Nicolas, les fit ouvrir, on n'y trouva que des ornemens d'or et d'argent qui appartenoient aux églises; on en prit une partie, Charles XII envoya même un calice d'or à une église de Suede, ce qui auroit soulevé contre lui les Polonois catholiques, si quelque chose avoit pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

Il sortoit de Cracovie, bien résolu de poursuivre le roi

Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville son cheval s'abattit, et lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre dans la Pologne et dans l'empire, que Charles XII étoit mort de sa chûte. Cette fausse nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les esprits dans l'étonnement et dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume, déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande: peu de palatinats refuserent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits, par des largesses, par des promesses, et par cette affabilité nécessaire aux rois absolus pour se faire aimer, et aux rois électifs pour se maintenir. La diete fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suede; mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand corps: il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue: tous ses membres jurerent de demeurer fideles à leur souverain, tant les compagnies sont sujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi Auguste, vint à la diete de Lublin: il y baisa la main du roi, et ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Le serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris et qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le roi dispensa le cardinal de la premiere partie du serment, et le prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette diete fut que la république de Pologne entretiendroit une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son souverain; qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, et pareil terme aux princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations, Charles XII, guéri de sa blessure, renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans

le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer, par les intrigues du cardinal primat, une nouvelle assemblée à Varsovie, pour l'opposer à celle de Lublin. Ses généraux lui représentoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs et s'évanouir dans les délais; que pendant ce temps les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie et en Ingrie; que les combats qui se donnoient souvent dans ces provinces entre les Suédois et les Russes n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers; et qu'enfin sa présence y seroit peut-être bientôt nécessaire. Charles, aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit. "Quand je devrois rester ici cinquante "ans, je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le roi de "Pologne."

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours et par des écrits celle de Lublin, et chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du royaume, lois toujours équivoques, que chaque parti interprete à son gré, et que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses, de six mille hommes de cavalerie, et de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suede, il marcha contre les restes de l'armée saxonne, qu'il avoit battue à Clissau, et qui avoit eu le temps de se rallier et de se grossir pendant que sa chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses approches, et se retiroit vers la Prusse, au nord-ouest de Varsovie. La riviere de Bug étoit entre lui et les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie: l'infanterie alla chercher un gué au-dessous. On atteignit les Saxons le premier mai 1703, dans un lieu nommé Pultesk. Le général Stenau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suede, dans sa marche précipitée, n'en avoit pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande que la moitié de l'armée saxonne s'enfuit à son approche;

sans attendre le combat. Le général Stenau fit ferme un moment avec deux régimens ; le moment d'après il fut lui même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, et ne tuerent pas six cents hommes, ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse royale sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté se retira et courut dans tous les endroits de la Pologne où il pouvoit rassembler encore quelques soldats, et où les courses des Suédois n'avoient point pénétré. Cependant Charles, dans tant de marches si vives, traversant les rivieres à la nage, et courant avec son infanterie, montée en croupe derriere ses cavaliers, n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vint de Suede par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville ; il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours lui étoit, dans ces dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé ; il l'empêchoit d'être remarqué et d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit * bleu, galonné d'or ; il craignit que ce général ne fût trop aperçu, il lui ordonna de se mettre derriere lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle, que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour

* On avoit dans les premieres éditions donné un habit d'écarlate à cet officier ; mais le chapelain Norberg a si bien démontré que l'habit étoit bleu, qu'on a corrigé cette faute.

sauver celle de son sujet. Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui, et craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitoit s'il devoit obéir: dans le moment que duroit cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui et le couvre; au même instant une volée de canon, qui venoit en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, et parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, et lui fit croire que sa destinée, qui le conservoit si singulièrement, le réservoit à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, et ses négociations et ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne; car son grand maréchal Renschild étoit au cœur de cet état avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers généraux, répandus au nord et à l'orient sur les frontieres de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'empire des Russes, et Charles étoit à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de ses troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchoit de rompre, demeuroit dans le silence. Ce monarque, plein de prudence, n'osoit faire éclater son dépit de voir le roi de Suede si près de ses états. Plus loin, en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe et du Veser, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suede, rempli de fortes garnisons, ouvroit encore à ce conquérant les portes de la Saxe et de l'Empire. Ainsi depuis l'océan Germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Borysthene, ce qui fait la largeur de l'Europe, et jusqu'aux portes de Moscou, tout étoit dans la consternation et dans l'attente d'une révolution entiere. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étoient employés à



transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suede tranquille, au milieu de ses grands mouvemens, goûtoit une paix profonde, et jouissoit de la gloire de son roi, sans en porter le poids, puisque ses troupes victorieuses étoient payées, et entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du nord devant les armes de Charles XII, la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates et quarante vaisseaux de transport amenoient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon et des munitions, pour achever le siege de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche et libre, qui jouit avec Thorn et Elbing des mêmes privileges en Pologne, que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tout-à-tour par les Danois, la Suede et quelques princes allemands, et elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de Steinbock, un des généraux suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes et quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon et les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siege le 22 septembre.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonniere de guerre et envoyée en Suede. Robel fut présenté désarmé au roi. Ce prince, qui ne perdoit jamais l'occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, et le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avoit la ville de

Thorn d'avoir produit autrefois Copernic, le fondateur du vrai système du monde, ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matieres, et qui ne savoit encore récompenser que la valeur. La ville petite et pauvre, fut condamnée à payer 40,000 écus; contribution excessive pour elle.

Elbing, bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevaliers teutons, et annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzickois; elle balança trop à donner passage aux troupes suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzick. Charles y entra le 13 de décembre, à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés, se jeterent à genoux dans les rues, et lui demanderent miséricorde. Il les fit tous désarmer, et logea ses soldats chez les bourgeois: ensuite ayant mandé le magistrat, il exigea, le jour même, une contribution de deux cent soixante mille écus. Il y avoit dans la ville deux cents pieces de canon et quatre cents milliers de poudre, qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détrônement du roi Auguste.

A peine le cardinal avoit juré à son roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva, ne parlant que de concorde et d'obéissance, mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque le 14 février 1704; il déclara, au nom de l'assemblée, *Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône étoit vacant. La volonté du roi de Suede, et par conséquent celle de cette diete, étoit de donner au prince Jacques Sobiesky le trône du roi Jean son pere.

Jacques Sobiesky étoit alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avoit portée son pere. Il en recevoit les complimens, et quelques flatteurs lui avoient même déjà donné le titre de majesté en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse, à quelques lieues de Breslau, avec le prince Constantin, l'un de ses freres; trente cavaliers saxons, envoyés secrètement par le roi Auguste, sortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux princes, et les enlevent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de Charles, du cardinal et de l'assemblée de Varsovie.

La fortune, qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même temps le roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table, à trois lieues de Cracovie; se reposant sur une garde avancée, postée à quelque distance, lorsque le général Renschild parut subitement, après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval, lui onzieme. Le général Renschild le poursuivit pendant quatre jours, près de le saisir à tout moment. Le roi fuit jusqu'à Sendomir: le général suédois l'y suivit encore, et ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi Auguste traitoit celui du cardinal, et en étoit traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste, forcé enfin d'accepter le secours des Moscovites, se repentit de n'y pas avoir eu recours assez tôt. Il couroit, tantôt en Saxe, où ses ressources étoient épuisées, tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le roi de Suede, victorieux et tranquille, régnoit

en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le comte Piper, qui avoit dans l'esprit autant de politique que son maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII, de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse, et un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tentoit par le titre de *défenseur de la religion évangélique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit-il, de faire en Pologne ce que Gustave Vasa, avoit fait en Suede, d'y établir le luthéranisme, et de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse et du clergé. Charles fut tenté un moment, mais la gloire étoit son idole. Il lui sacrifia son intérêt, et le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte Piper qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des royaumes; il ajouta en souriant: *vous étiez fait pour être le ministre d'un prince italien.*

Charles étoit encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne: il portoit delà sa vue sur ce qui se passoit à Varsovie; et tenoit en respect les puissances voisines. Le prince Alexandre, frere des deux Sobiesky enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aisée, et qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince Alexandre de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frere. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le prince Alexandre lui déclara que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suede, le comte Piper, tous ses amis, et sur-tout le jeune palatin de Posnanie,

Stanislas Leczinsky, le presserent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable: les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inoui, et ne savoient qui ils devoient admirer davantage, ou un roi de Suede, qui, à l'âge de vingt-trois ans, donnoit la couronne de Pologne; ou le prince Alexandre qui la refusoit.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schulembourg. Exploit du czar. Fondation de Petersbourg. Bataille de Frauenstad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranstad. Auguste abdique la couronne, et la cede à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué et écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes. Il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

LE jeune Stanislas Leczinsky étoit alors député de l'assemblée de Varsovie, pour aller rendre compte au roi de Suede de plusieurs différens survenus dans le temps de l'enlèvement du prince Jacques. Stanislas avoit une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise, qui, de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, et qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, de l'assemblée, du cardinal primat, et des intérêts différens qui divisoient la Pologne, frappa Charles. Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suede: *Comment pourrions-nous faire une élection, si les deux princes Jacques et Constantin Sobiesky sont captifs?* et que Charles lui répondit: *Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait pas une élection?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience, il dit tout haut qu'il *n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis.* Il ne tarda pas à s'informer du caractere du palatin Leczinsky. Il sut qu'il

étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue: qu'il couchoit toujours sur une espece de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne: qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat: libéral avec économie, adoré de ses vassaux, et le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connoissoit de liaisons que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractere, qui avoit en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence: *Voilà un homme qui sera toujours mon ami;* et on s'aperçut bientôt que ces mots signifioient: *Voilà un homme qui sera roi.*

Charles, qui s'étoit déterminé en un moment, n'eût jamais pu trouver en Pologne un homme plus capable de concilier tous les partis que celui qu'il choisissoit; le fond de son caractere étoit l'humanité et la bienfaisance. Quand Stanislas fut depuis retiré dans le duché de Deux-Ponts, des partisans qui voulurent l'enlever, furent pris en sa présence: *que vous ai-je fait*, leur dit-il, *pour vouloir me livrer à mes ennemis? De quel pays êtes-vous?* Trois de ces aventuriers répondirent qu'ils étoient François: *eh bien!* dit-il, *ressemblez à vos compatriotes, que j'estime, et soyez incapables d'une mauvaise action.* En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avoit sur lui, son argent, sa montre, sa boîte d'or, et ils partirent en pleurant et en l'admirant: voilà ce que je sais de deux témoins oculaires.

Je puis dire avec la même certitude, qu'un jour, comme il régloit l'état de sa maison, il mit sur la liste un officier françois qui lui étoit attaché. En quelle qualité votre majesté veut-elle qu'il soit sur la liste, lui dit le trésorier? *En qualité de mon ami*, répondit le prince. J'ai vu un long ouvrage qu'il avoit composé, pour réformer, s'il se pouvoit, les lois et les mœurs de son pays; il sacrifie dans cet écrit les prérogatives de la noblesse dont il étoit membre, et de la

royauté qu'on lui avoit donnée, au bien public et aux besoins du peuple : sacrifice qui vaut des batailles gagnées.

Quand le primat de Pologne sut que Charles XII avoit nommé le palatin Leczinsky, précisément comme Alexandre avoit nommé Abdolonime, il accourut auprés du roi de Suede pour tâcher de faire changer cette résolution ; il vouloit faire tomber la couronne à un Lubomirsky. *Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinsky*, dit le conquérant? *Sire*, dit le primat, *il est trop jeune*. Le roi répliqua sèchement, *il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au prélat, et aussitôt envoya le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un roi dans cinq jours et qu'il falloit élire Stanislas Leczinsky. Le comte de Hoorn arriva le sept de juillet ; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avoit point de part. Mais le roi de Suede arriva lui-même *incognito* à Varsovie ; alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le primat, fut de ne point se trouver à l'élection ; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, en ne voulant pas le seconder.

Le samedi douze juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu on s'assembla à trois heures après-midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'évêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du cardinal primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de Hoorn et deux autres officiers-généraux assistoient publiquement à cette solemnité, comme ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir ; l'évêque de Posnanie la finit, en déclarant au nom de la diete *Stanislas* élu *roi de Pologne ;* tous les bonnets sauterent en l'air, et le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal primat, et à ceux qui avoient



voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection: il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau roi; il les reçut comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suede. Ce prince rendit au souverain qu'il venoit de faire tous les honneurs dûs à un roi de Pologne, et pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent et des troupes.

Charles XII partit aussitôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avoit donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Russie, place importante par elle-même; et plus encore par les richesses dont elle étoit remplie. On croyoit qu'elle tiendroit quinze jours, à cause des fortifications que le roi Auguste y avoit faites. Le conquérant l'investit le 5 septembre, et le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses, et maîtresses de la ville, ne se débanderent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors, qui étoient dans Léopold. Elles se rangerent en bataille dans la grande place. Là, ce qui restoit de la garnison vint se rendre prisonniere de guerre. Le roi fit publier à son de trompe que tous ceux des habitans qui auroient des effets appartenans au roi Auguste, ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu oserent désobéir; on apporta au roi quatre cents caisses remplies d'or et d'argent monnoyé, de vaisselle et de choses précieuses.

Le commencement du regne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient absolument sa présence l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui sa mere, sa femme et ses deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Posnanie, et quelques grands de Pologne, composoient sa nouvelle cour. Elle étoit gardée par six

mille Polonois de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le général Hoorn, gouverneur de la ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cents Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, et Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville. C'étoit le roi Auguste, qui, par un nouvel effort, et par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suede, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie et enlever son rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, et les troupes polonoises qui la défendoient, peu sûres. Auguste avoit des intelligences dans la ville: si Stanislas demeuroit il étoit perdu. Il envoya sa famille en Posnanie, sous la garde des troupes polonoises auxquelles il se fioit le plus. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille, âgée d'un an. Elle fut égarée par sa nourrice. Il la retrouva dans une auge d'écurie, où elle avoit été abandonnée dans un village voisin. C'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis reine de France. Le cardinal primat s'enfuit des premiers sur les frontieres de Prusse. Plusieurs gentilshommes prirent des chemins différens: le nouveau roi partit lui même pour aller trouver Charles XII, apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, et forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu souverain. L'évêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir: une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille polonois suivit Stanislas, une autre escortoit sa famille. On envoya en Posnanie ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du roi Auguste. Pour le général Hoorn, qui étoit gouverneur de Varsovie au nom du roi de Suede, il demeura avec ses quinze cents Suédois dans le château.

Auguste entra dans la capitale en souverain irrité et victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suede, le furent encore davantage par Auguste. Le palais du cardinal, et toutes les maisons des seigneurs confédérés, tous leurs biens, à la ville et à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagere, c'est qu'un nonce du pape, qui étoit venu avec le roi Auguste, demanda, au nom de son maître, qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie, comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque et de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avoit depuis très long-temps établi en Pologne une espece de jurisdiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, et avoient, surtout dans les temps de troubles, usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi Auguste, bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, et de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se seroit élevé en tout autre temps, remit le prélat polonois entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre italien, et envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de Hoorn essuya dans le château où il étoit renfermé, le feu continuel des ennemis; enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi Auguste, dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte, étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la premiere disgrace ; des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vu de guerre ; des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre : tous trembloient au seul nom du roi de Suede.

Ce conquérant, accompagné du roi Stanislas, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée saxonne fuyoit par-tout devant lui. Les villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit *que c'étoit aller à la chasse, plutôt que faire la guerre*, et se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte de Schulembourg, général très-habile, et qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre : il faisoit la guerre avec adresse, et les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses et des contre-marches, il se trouva près de Punits, dans le palatinat de Posnanie, croyant que le roi de Suede et le roi Stanislas étoient à cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant que les deux rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, et venoient l'attaquer avec dix à douze mille chevaux. Schulembourg n'avoit pas plus de mille cavaliers, et huit mille fantassins : il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suede, et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cava-

lerie: il en osa faire ce jour là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il étoit armé de piques et de fusils: les soldats extrêmement serrés présentoient aux chevaux des ennemis une espece de rempart hérissé de piques et de bayonnettes; le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tiroit par dessus; et le troisieme debout faisoit feu en même temps derriere les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler. Les coups de fusil, de pique et de bayonnette effaroucherent les chevaux, qui se cabroient, au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquerent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Schulembourg étoit détruite sans ressource. Ce général ne craignoit rien tant: il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti; mais ni le roi de Suede, qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses généraux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu et recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schulembourg céda enfin; mais ses troupes ne furent pas rompues. Il en fit un bataillon quarré long; et quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre, en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paroissent tout-à-coup derriere lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, à travers lequel le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le

poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois coule la riviere de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen; Schulembourg avoit envoyé en diligence rassembler des bateaux: il fait passer la riviere à sa troupe, qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le temps que Schulembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schulembourg dépendoit d'échapper au roi de Suede: le roi de son côté, croyoit sa gloire intéressée à prendre Schulembourg et le reste de son armée: il ne perd point de temps, il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette riviere de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schulembourg paroissoit inévitable: il essaya encore de se retirer de cette extrémité, par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, et qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin, qu'il remplit de grenadiers, étoit à sa droite, un marais à sa gauche: il avoit un fossé devant lui, et son arriere-garde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve; mais dès la veille il avoit commandé des radeaux. Charles arrive, attaque aussi-tôt le moulin, persuadé qu'après l'avoir pris il faudra que les Saxons périssent, ou dans le fleuve, ou les armes à la main, ou que du moins ils se rendent à discrétion, avec leur général. Cependant les radeaux étoient prêts, les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit; et quand Charles eut forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux rois honorerent par leurs éloges cette retraite, dont on parle encore avec admiration dans

l'Empire; et Charles ne put s'empêcher de dire: *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus.*

Mais ce qui faisoit la gloire de Schulembourg n'étoit guere utile au roi Augnste. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis; il se retira en Saxe, et fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

Charles XII voyoit la Pologne soumise; ses généraux, à son exemple, venoient de battre en Courlande plusieurs petits corps Moscovites, qui, depuis la grande bataille de Narva, ne se montroient plus que par pelotons, et qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient, et qui reparoissent pour fuir encore.

Par-tout où se trouvoient les Suédois, ils se croyoient sûrs de la victoire, quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune, qui l'avoit fait élire à Varsovie et qui l'en avoit chassé, l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de noblesse que le sort des armes lui attachoit. Une diete y fut convoquée; tous les obstacles y furent applanis; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversa.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le roi Auguste, qui de protestant s'étoit fait catholique pour monter sur le trône, et contre Stanislas, placé sur le même trône par le grand ennemi de la religion catholique. Clément XI, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, et surtout au cardinal primat, par lesquels il les menaçoit de l'excommunication, s'ils osoient assister au sacre de Stanislas, et attenter en rien contre les droits du roi Auguste.

Si ces brefs parvenoient aux évêques qui étoient à Varsovie, il étoit à craindre que quelques uns n'obéissent par

foiblesse, et que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm : ce prélat, très attaché, à Stanislas, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, et lui demanda *comment il avoit osé se charger d'une telle piece.* Le franciscain répondit que c'étoit par l'ordre de son général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des franciscains, et le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suede, par lequel il étoit défendu à tous ècclésiastiques séculiers et réguliers dans Varsovie, sous des peines très grieves, de se mêler des affaires d'état. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, et défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenoit sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le clergé à son avénement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires en arrêtant les intrigues de la cour romaine, et qu'on se battoit contre elle avec du papier, au-lieu qu'il falloit attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat étoit sollicité par Charles et par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avoit point voulu élire ; mais comme sa politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit, le bref du pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le primat feignoit d'être irrité, et étoit fort content : il avoit une raison pour ne point sacrer le

nouveau roi; et il se ménageoit en même temps avec Charles XII, Auguste, Stanislas et le pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse, et n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois rois, Charles, Auguste et Stanislas, avec la république, et avec le pape, qui lui avoit ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques même ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement et avec pompe, le 4 octobre 1705, dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. Stanislas Leczinsky, et sa femme Charlotte Opalinska, furent sacrés roi et reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. Charles XII vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un roi à la Pologne soumise, que le Danemarck n'osoit le troubler, que le roi de Prusse recherchoit son amitié, et que le roi Auguste se retiroit dans ses états héréditaires, le czar devenoit de jour en jour plus redoutable. Il avoit foiblement secouru Auguste en Pologne; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites; la discipline s'établissoit dans ses troupes: il avoit de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers; il savoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques uns de ses généraux avoient appris, et à bien combattre, et, selon le besoin, à ne combattre pas: bien plus, il avoit formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, et de l'absence du roi de Suede, il prit Narva d'assaut le 21 août

de l'année 1704, après un siege régulier, et après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer et par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage: ils s'abandonnerent aux barbaries les plus énormes. Le czar couroit de tous côtés pour arrêter le desordre et le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les alloient égorger, après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva, dans l'hotel-de-ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant, et on s'y ressouvient encore des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblerent: " Ce n'est point du sang " des habitans que cette épée est teinte, mais de celui des " Moscovites, que j'ai répandu pour sauver vos vies."

Si le czar avoit toujours eu cette humanité, c'étoit le premier des hommes. Il aspiroit à plus qu'à détruire des villes: il en fondoit une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence et le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande et l'Ingrie, dans une isle marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise en plusieurs bras, avant de tomber dans le golfe de Finlande; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette isle inculte et déserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie en 1703 de plus de trois cent mille hommes que le czar avoit rassemblés de ses états. Les paysans du royaume d'Astracan, et ceux qui habitent les frontieres de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de

la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obstina à peupler un pays qui sembloit n'être pas destiné pour des hommes; ni les inondations qui ruinerent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, et une guerre malheureuse y apportoient. Petersbourg étoit déjà une ville en 1705, et son port étoit rempli de vaisseaux. L'empereur y attiroit les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des maisons aux autres, et encourageant tous les arts qui venoient adoucir ce climat sauvage. Surtout il avoit rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis: les généraux suédois, qui battoient souvent ses troupes par-tout ailleurs, n'avoient pu endommager cette colonie naissante. Elle étoit tranquille au milieu de la guerre qui l'environnoit.

Le czar en se créant ainsi de nouveaux états tendoit toujours la main au roi Auguste, qui perdoit les siens; il lui persuada par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, et alors ambassadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du général Schulembourg, que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le nord, et en qui il mettoit sa derniere espérance. Le czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de soixante et dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leurs pays aux troupes moscovites. Il fut résolu que l'armée du czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suede à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi Auguste renouvela l'ordre de l'aigle blanc; foible ressource pour attacher à lui quelques seigneurs polonois, plus avides

d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une maniere extraordinaire. Le czar partit soudainement, et laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti que le roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Tout l'Europe fût surprise qu'il osât, contre le droit des gens, et en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeoit.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce qu'un fils du roi Auguste m'a fait l'honneur de me dire. Patkul proscrit en Suede pour avoir soutenu les privileges de la Livonie, sa patrie, avoit été général du roi Auguste; mais son esprit altier et vif s'accommodant mal des hauteurs du général Flemming, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avoit passé au service du czar, dont il étoit alors général et ambassadeur auprès d'Auguste. C'étoit un esprit pénétrant; il avoit démêlé que les vues de Flemming et du chancelier de Saxe étoient de proposer la paix au roi de Suede à quelque prix que ce fût: il forma aussitôt le dessein de les prévenir, et de ménager un accommodement entre le czar et la Suede. Le chancelier éventa son projet, et obtint qu'on se saisît de sa personne. Le roi Auguste dit au czar *que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux.* Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître; mais un service rendu mal-à-propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les soixante et dix mille Moscovites, divisés en plusieurs petits corps, brûloient et ravageoient les terres des partisans de Stanislas; de l'autre Schulembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII et Stanislas attaquerent les corps séparés des Moscovites l'un

après l'autre; mais si vivement qu'un général moscovite étoit battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur: s'il se trouvoit une riviere entre les ennemis et lui, Charles XII et ses Suédois la passoient à la nage. Un parti suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cent mille écus d'argent monnoyé: Stanislas saisit huit cent mille ducats appartenans au prince Menzikoff, général moscovite. Charles, à la tête de sa cavalerie, fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés et réduits à un petit nombre, fuyoient en désordre au-delà du Borysthene.

Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, Schulembourg repassa enfin l'Oder et vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand maréchal Renschild, qui passoit pour le meilleur général de Charles XII, et que l'on appeloit *le Parménion de l'Alexandre du nord*. Ces deux illustres généraux, qui sembloient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrerent assez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'Auguste. Renschild n'avoit que treize bataillons et vingt-deux escadrons, qui faisoient en tout près de dix mille hommes. Schulembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-temps disciplinés en Saxe, et sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris, qui joignoient la férocité russienne à la discipline allemande. Cette bataille de Frauenstad se donna le 12 février 1706; mais ce même général Schulembourg, qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du roi de Suede, succomba sous celle du général Renschild. Le combat ne dura pas un quart-d'heure; les Saxons ne ré-

sisterent pas un moment : les Moscovites jeterent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois ; l'épouvante fut si subite et le désordre si grand, que les vainqueurs trouverent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avoit jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complete et plus honteuse ; et cependant jamais général n'avoit fait une si belle disposition que Schulembourg, de l'aveu de tous les officiers saxons et suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de de François : ces infortunés avoient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704, à cette fameuse bataille de Hochstet, si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du roi Auguste, qui en avoit fait un régiment de dragons, et en avoit donné le commandement à un François de la maison de Joyeuse. Le colonel fut tué à la premiere, ou plutôt à la seule décharge des Suédois : le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dés le jour même ces François demanderent à servir Charles XII, et ils furent reçus à son service, par une destinée singuliere qui les réservoit à changer encore de vainqueur et de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demanderent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, et pour se débarrasser de ces prisonniers, dont on n'eût su que faire.

Le roi, en revenant de Lithuanie, apprit cette nouvelle victoire : mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie ; il ne put s'empêcher de dire : *Renschild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux régimens de Moscovites, deux de Saxons, et quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignoit

d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble quand il sut que Charles XII étoit enfin entré en Saxe le premier septembre 1706.

Il avoit traversé la Silésie, sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne étoit consternée; la diete de Ratisbonne, qui représente l'empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suede ennemi de l'empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée: cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche, les villages furent déserts, les habitans fuyoient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Copenhague: il fit afficher par-tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendroient chez eux, et qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traités comme ses propres sujets, et les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: « J'ai tâché, « dit-il, de vivre comme lui: Dieu m'accordera peut-être « un jour une mort aussi glorieuse."

De ce camp, il ordonna aux états de Saxe de s'assembler et de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, et qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir, il la taxa à six cent vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biere, et quatre sous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons

des insultes de ses soldats; il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeroient donneroit des certificats de leur conduite, faute de quoi le soldat n'auroit point sa paye. De plus, des inspecteurs alloient tous les quinze jours, de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégâts. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, et de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévere vivoient les troupes de Charles XII; qu'elles ne pilloient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, et le quittoient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observerent en Saxe; et cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il seroit impossible de concilier, si l'on ne savoit combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne prissent les plus légeres lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsick, un paysan saxon vint se jeter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat: « Est-il vrai, dit-il d'un visage sévere, que vous avez « volé cet homme? » Sire, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce manant qu'un dindon*. Le roi donna dix ducats de sa main au paysan, et pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipsick se tint comme à l'ordinaire: les marchands y vinrent avec une sûreté entiere; on ne vit pas un soldat suédois dans la foire; on eût dit que l'armée

du roi de Suede n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandoit dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu et une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume et de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre, conjointement avec M. Fingstein, référendaire du conseil privé; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs et son blanc-signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables et chrétiennes.* Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, et de ne recourir à la médiation d'aucun prince; car étant alors en Pologne, à la merci des Moscovites; il craignoit avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnoit ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arriverent de nuit au camp de Charles XII; ils eurent une audience secrete. Le roi lut la lettre. " Messieurs, *dit-il, aux plénipotentiaires*, vous aurez dans un " moment ma réponse." Il se retira aussitôt dans son cabinet et écrivit ce qui suit:

Je consens à donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne; qu'il reconnoisse Stanislas pour légitime roi; et qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tout autre traité, et particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, et tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, et nommément Jean Patkul, et qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les plénipotentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions : ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suede. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : *Telle est la volonté du roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.*

Tandis que cette paix se négocioit sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, et de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince Menzikoff, généralissime des armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-seulement il ne souhaitoit plus ces secours, mais que même il les craignoit ; il avoit avec lui quelques troupes polonoises et saxonnes, qui faisoient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voyoit en même temps détrôné par son ennemi, et en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate l'armée se trouva en présence d'un des généraux suédois, nommé Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le roi Auguste de donner bataille. Le roi très embarrassé différa sous divers prétextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld ; et c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations et la perdre, c'étoit creuser l'abyme où il étoit ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, et l'avertir de se retirer ; mais cet avis eut un effet

tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le général Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un piege pour l'intimider; sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour là les Suédois en bataille rangée pour la premiere fois. Cette victoire, que le roi Auguste remporta presque malgré lui, fut complete: il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale; ville alors démantelée et ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, et à reconnoître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, et d'aller attaquer en Saxe le roi de Suede avec l'armée moscovite. Mais ayant réfléchi que Charles XII étoit à la tête d'une armée suédoise, jusqu'alors invincible; que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son traité commencé; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent et d'hommes, seroit ravagée également par les Suédois et par les Moscovites; que l'empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvoit le secourir; qu'il demeureroit sans états, sans argent, sans amis, il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le roi de Suede. Cette loi ne devint que plus dure quand Charles eut appris que le roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colere et le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Fingstein, l'un de ses plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. Auguste hésita; mais il signa, et partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le roi de Suede, et que son ennemi se souviendroit peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, et du sang qui les unissoit.

Ces deux princes se virent pour la premiere fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII étoit en grosses bottes, ayant pour cravate un taffetas noir, qui lui serroit le cou; son habit étoit, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée, qui lui avoit servi à la bataille de Narva, et sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur ses grosses bottes. Charles XII dit au roi Auguste *qu'il ne les avoit quittées depuis six ans que pour se coucher*. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois, dont l'un ôtoit une couronne à l'autre. Auguste sur-tout parloit avec un air de complaisance et de satisfaction, que les princes et les hommes accoutumés aux grandes affaires savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînerent deux foix ensemble, Charles XII affecta toujours de donner la droite au roi Auguste; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'étoit déjà beaucoup qu'un souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un ministre public: c'étoit un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur Stanislas les pierreries et les archives de la couronne; mais ce fut le comble de cet abaissement d'être réduit enfin à féliciter de son avènement au trône, celui qui alloit s'y asseoir à sa place: Charles exigea une lettre d'Auguste à Stanislas. Le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais Charles vouloit cette lettre, et il falloit l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidèlement sur l'original que le roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'étoit pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majesté; cependant pour faire plaisir à sa majesté suédoise, et afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satis-

faire à son desir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avènement à la couronne, et nous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, et que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

Votre frere et voisin,

AUGUSTE, Roi.

A Dresde, le 8 *Avril* 1707.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, et qu'il fît effacer des prieres publiques ce titre, auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky: ces princes, au sortir de leur prison, refuserent de le voir; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté, le czar le redemandoit hautement comme son ambassadeur; de l'autre, le roi de Suede exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Kœnigstein en Saxe. Le roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII et son honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes suédoises; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigstein un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le gouverneur, sachant que Patkul étoit très riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier, comptant encore sur le droit des gens, et informé des intentions du roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arriverent, et le livrerent immédiatement à quatre capitaines suédois, qui l'emmenerent d'abord au quartier-général d'Al-

transtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer; de-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII, oubliant que Patkul étoit ambassadeur du czar, et se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la derniere rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme, qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un prêtre, et son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colere, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il étoit fiancé avec une dame saxonne, nommée madame d'Einsiedel, qui avoit de la naissance, du mérite et de la beauté, et qu'il avoit compté d'épouser à-peu-près dans le temps même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler, et de l'assurer qu'il mouroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit les roues et les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, et se rejeta dans les bras du ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau et en pleurant. Alors un officier suédois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles:

"On fait savoir que l'ordre très exprès de sa majesté, "notre seigneur très clément, est que cet homme, qui est "traître à la patrie, soit roué et écartelé, pour réparation "de ses crimes, et pour l'exemple des autres. Que chacun "se donne de garde de la trahison, et serve son roi fidèle-"ment." A ces mots *de prince très clément:* Quelle clémence, dit Patkul! et à ceux de *traître à la patrie:* Hélas! dit-il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups, et souffrit le supplice le plus long et le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean Reinold Patkul, ambassadeur et général de l'empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un sujet révolté contre son roi, disoient qu'il avoit mérité la mort; ceux qui le regardoient comme un Livonien, né dans une province, laquelle avoit des privileges à défendre, et qui se souvenoient qu'il n'étoit sorti de la Livonie que pour en avoir soutenu les droits, l'appeloient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur du czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suede, élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers resterent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Altranstad: on les lui apporta à Varsovie dans une cassette, en présence de Buzenval, envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce ministre: *Voilà!* lui dit-il simplement, *les membres de Patkul,* sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, et sans que personne de ceux qui étoient présens osât parler sur un sujet si délicat et si triste.

Environ ce temps-là, un Livonien nommé Paikel, officier dans les troupes saxonnes fait prisonnier les armes à la main, venoit d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du sénat: mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplice dans le même cas faisoit trop voir que Charles, en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit, Paikel, après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on vouloit lui pardonner; il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel Hamilton et des magistrats de la ville; et soit qu'il eût en effet découvert quelqu'art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnoie

de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience, et on en fit au sénat un rapport si juridique, et qui parut si important que la reine, aïeule de Charles, ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le roi, informé de cette singularité, envoyât ses ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'*il avoit refusé à ses amis la grace du criminel, et qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié.* Cette inflexibilité, eut quelque chose d'héroïque dans un prince qui d'ailleurs, croyoit le secret possible. Le roi Auguste qui en fut informé dit: *je ne m'étonne pas que le roi de Suede ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avoit conclue à Altranstad, et que Patkul, son ambassadeur plénipotentiaire, avoit été livré au roi de Suede, au mépris des lois des nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe: il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux états-généraux des provinces-unies: il appeloit lâcheté et perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé: il conjura toutes ces puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, et pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les têtes couronnées; il les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie, que Charles XII leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suede. L'empereur, l'Angleterre et la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse: ils ne jugerent pas à propos d'irriter Charles XII par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, et qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des rois.

On proposa dans le conseil du czar d'user de représailles envers les officiers suédois prisonniers à Moscou; le czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes: il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suede, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir. Levenhaupt, général du roi de Suede, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un pays sans forteresses et plein de factions: Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'empereur moscovite saisit cette conjoncture, et rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes: il les sépare en plusieurs corps, et marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avoit point de garnison suédoise.—Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux primats, aussi bien que deux rois: l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le primat nommé par Auguste, convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avoit abandonnés par la paix d'Altranstad, et ceux que l'argent du czar avoit gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar, lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étoient du roi de Suede, obtint secrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline et l'expérience. Il les engageoit à son service par des libéralités; et pour mieux

encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers généraux et aux colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish : les officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Petersbourg, où les arts florissoient à mesure qu'il apprenoit à ses troupes à connoître l'émulation et la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêcherent la diete de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles et de l'incertitude où tout le monde étoit : l'assemblée se contenta de ne reconnoître ni Auguste qui avoit abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes Sapiéha, celui d'Oginski, ceux qui tenoient en secret pour le roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisoient tous la guerre, pilloient les terres les uns des autres, et achevoient la ruine de leur pays. Les troupes suédoises, commandées par Levenhaupt, dont une partie étoit en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchoient par-tout les troupes moscovites. Elles brûloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également amis et ennemis ; on ne voyoit que des villes en cendres, et des troupes errantes de Polonois dépouillés de tout, qui détestoient également et leurs deux rois, et Charles XII, et le czar.

Le roi Stanislas partit d'Altranstad le 15 juillet de l'année 1707, avec le général Renschild, seize régimens suédois, et beaucoup d'argent, pour appaiser tous ces troubles en Pologne, et se faire reconnoître paisiblement. Il fut reconnu par tout où il passa : la discipline de ses troupes, qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui

gagna les esprits; son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avoient désolé, se retira en Lithuanie, où étoit le rendez-vous de ses corps d'armées, et où il devoit établir des magasins. Cette retraite laissa le roi Stanislas paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses états, étoit le comte Siniawsky, grand général de la couronne, de la nomination du roi Auguste. Cet homme, qui avoit d'assez grands talens et beaucoup d'ambition, étoit à la tête d'un tiers-parti : il ne reconnoissoit ni Auguste, ni Stanislas; et après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentoit d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étoient demeurées sous ses ordres, n'avoient guere d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignoient ces brigandages, ou qui en souffroient, se donnerent bientôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le roi de Suede recevoit alors dans son camp d'Altranstad les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les terres de l'empire; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur: le bruit même s'étoit répandu par-tout qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs vint le fameux Jean duc de Marlborough, de la part d'Anne, reine de la Grande Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, étoit à Saint-James un adroit courtisan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siecle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On

a entendu dire au secrétaire des états-généraux, M. Fagel, homme d'un très grand mérite, que plus d'une fois les états-généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de Marlborough devoit leur proposer, le duc arrivoit, leur parloit en françois, langue dans laquelle il s'exprimoit très mal, et les persuadoit tous. C'est ce que le lord Bolingbroke m'a confirmé.

Il soutenoit avec le prince Eugène, compagnon de ses victoires, et avec Heinsius, grand-pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savoit que Charles étoit aigri contre l'empire et contre l'empereur; qu'il étoit sollicité secrètement par les François; et que si ce conquérant embrassoit le parti de Louis XIV, les alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700 de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV contre les alliés; mais le duc de Marlborough ne croyoit pas qu'il y eût un prince assez esclave, de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur et à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suede. M. Fabrice, qui étoit alors auprès de Charles XII, m'a assuré que le duc de Marlborough en arrivant s'adressa secrètement, non pas au comte Piper, premier ministre, mais au baron de Gortz, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de Charles XII, et il y eut des froideurs marquées entre lui et le chancelier Piper. Présenté ensuite par Piper, avec Robinson, ministre d'Angleterre, il parla au roi en françois; il lui dit, *qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir apprendre, sous ses ordres ce qu'il ignoroit de l'art de la guerre.* Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, et parut oublier que c'étoit Marlborough qui lui parloit. Je sais même qu'il trouva que ce grand homme étoit vêtu d'un maniere trop recherchée, et avoit l'air trop peu guerrier. La conversa-

tion fut fatigante et générale, Charles XII s'exprimant en suédois, et Robinson servant d'interprete. Marlborough, qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, et qui avoit par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, et de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secretes pensées, leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut appercevoir dans Charles XII une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisoit à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, et vit que les yeux du roi s'allumoient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il apperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suede et sa seule ambition étoient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restoit en Saxe, c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savoit bien que l'empereur ne résisteroit pas, et qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII à son penchant naturel; et satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la duchesse de Marlborough, sa veuve, étant encore vivante.

Comme peu de négociations s'achevent sans argent, et qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Marlborough n'avoit réussi auprès du roi de Suede qu'en donnant à propos une grosse somme au comte Piper; et la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai su que Piper avoit reçu un présent médiocre de l'empereur, par les mains du comte de Wratislau, avec le consentement du roi son maître, et rien du duc de Marlborough. Il est certain que

Charles étoit inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Russes: qu'il ne recevoit alors conseil de personne, et qu'il n'avoit pas besoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-temps.

Enfin ce qui acheve de justifier ce ministre, c'est l'honneur rendu long-temps après à sa mémoire par Charles XII, qui, ayant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stockholm, et lui ordonna à ses dépens des obseques magnifiques.

Le roi, qui n'avoit point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, croyoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le czar, et qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il vouloit auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de Stralheim, envoyé de Suede à Vienne, avoit eu dans un repas une querelle avec le comte de Zobor, chambellan de l'empereur; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de Charles XII, et ayant dit durement *que ce prince en usoit trop mal avec son maître,* Stralheim lui avoit donné un démenti et un soufflet, et avoit osé, après cette insulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suede avoit forcé l'empereur à bannir son sujet, qu'il devoit venger. Charles XII ne fut pas satisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte de Zobor. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stétin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux Moscovites, qui, ayant échappé à ses armes, avoient fui jusque sur les terres de l'empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande; et si l'envoyé moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troisieme et la derniere de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés et des privileges, établis à la vérité par les traités de Vestphalie; mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Risvick. L'empereur, qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises, que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assuroit la fortune du roi de Suede, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'empereur, qui fit ces concessions forcées, et qui plia en tout sous la volonté de Charles XII, s'appeloit Joseph: il étoit fils aîné de Léopold, et frere de Charles VI, qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidoit alors auprès de Joseph, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suede ne m'ait pas proposé de me faire luthérien, car s'il l'avoit voulu, je ne sais ce que j'aurois fait.*

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors Charles dit *qu'il étoit le meilleur ami de l'empereur*: cependant il ne vit pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pu. Il regardoit avec mépris la foiblesse de cette cour, qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, et ne soutient son crédit que par l'habileté des negociations: cependant il songeoit à se venger d'elle. Il dit au comte de Wratislau que *les Suédois avoient autrefois subjugué Rome; et qu'ils n'avoient pas dégéneré comme elle.* Il fit

avertir le pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la reine Christine avoit laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentimens et ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible: il avoit même envoyé secrètement plusieurs officiers en Asie, et jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes et l'informer des forces de ces états. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'empire des Persans et des Turcs, et passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprennant, plus infatigable, plus robuste et plus tempérant: et les Suédois valoient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimeres quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étoient applanies, toutes ses volontés exécutées: après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé la réligion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre; se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il étoit resté oisif une année, n'avoient en rien adouci sa maniere de vivre. Il montoit à cheval trois fois par jour, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne buvoit point de vin, ne restoit à table qu'un quart d'heure, exerçoit ses troupes tous les jours, et ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savoient point encore où le roi vouloit les mener. On se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand-maréchal-des-logis, de lui donner par écrit la route depuis *Leipsick*.... Il s'arrêta un moment à ce mot; et pour que le maréchal-des-logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant, *jusqu'à toutes les capitales de l'Europe* Le maréchal lui apporta

une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres, *route de Leipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner; mais le roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. "Monsieur le maréchal, dit-il, je "vois bien où vous voudriez me mener; mais nous ne re-"tournerons pas à Stockholm si-tôt."

L'armée étoit déjà en marche, et passoit auprès de Dresde: Charles étoit à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue: quelques officiers s'avancerent à bride abattue pour savoir où il pouvoit être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point. L'alarme est en un moment dans toute l'armée; on fait halte, les généraux s'assemblent: on étoit déjà dans la consternation; on apprit enfin d'un Saxon, qui passoit, ce qu'étoit devenu le roi.

L'envie lui avoit pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste. Il étoit entré à cheval dans la ville suivi de trois ou quatre officiers généraux. On leur demanda leur nom à la barriere: Charles dit qu'il s'appeloit Carl, et qu'il étoit draban: chacun prit un nom supposé. Le comte Flemming les voyant passer dans la place n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du ministre. Il en parloit à Auguste; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors, et en robe de chambre: il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui, comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami: ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suede, qui servoit dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grace; il

conjura le roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que ce roi ne refuseroit pas cette légere condescendance à un prince à qui il venoit d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du roi de Suede, et s'entretenoit avec Hord, général suédois. *Je crois*, lui dit-il en souriant, *que votre maître ne me refusera pas*. Vous ne le connoissez pas, repartit le général Hord, il vous refusera plutôt ici que par-tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au roi en termes pressans la grace du Livonien. Charles la refusa d'une maniere à ne pas se la faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste et partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes; ils lui dirent qu'ils comptoient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonniere. *Bon!* dit le roi, *on n'oseroit*. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenoit conseil extraordinaire à Dresde, *vous verrez*, dit le baron de Stralheim, *qu'ils déliberent sur ce qu'ils devoient faire hier*. A quelques jours de là Renschild étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. '*Je me suis fié*, dit Charles, *sur ma bonne fortune. J'ai vu cependant un moment qui n'étoit pas bien net. Flemming n'avoit nulle envie que je sortisse de Dresde si-tôt*.



LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe; poursuit le czar: s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes: sa blessure. Bataille de Pultava: suite de cette bataille: Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Bessarabie.

CHARLES partit enfin de Saxe en septembre 1707, suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, et alors brillante d'or et d'argent, et enrichie des dépouilles de la Pologne et de la Saxe. Chaque soldat emportoit avec lui cinquante écus d'argent comptant. Non seulement tous les régimens étoient complets, mais il y avoit dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes. Il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, et de nouvelles recrues lui venoient de Suede. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le roi Auguste sembloit avoir renoncé: ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyoient de tous côtés, au premier bruit de l'approche du roi de Suede. Il avoit recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales; et il étoit bien obéi.

Le roi de Suede, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience au quartier du comte Piper; c'étoit toujours chez ce ministre que se faisoient les cérémonies d'éclat.

Il soutenoit la dignité de son maître par des dehors magnifiques; et le roi, toujours plus mal logé, plus mal servi et plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disoit que son palais étoit le quartier de Piper. L'ambassadeur turc présenta à Charles cent soldats suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, et vendus en Turquie, avoient été rachetés par le grand seigneur, et que cet empereur envoyoit au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles XII, mais parce que le sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie et d'Allemagne, vouloit se fortifier contre eux de l'amitié de la Suede et de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement: ainsi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le temps eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrace pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné audience à l'ambassadeur de la Porte ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Les troupes du czar étoient sorties de Pologne, et y étoient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre: ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupassent la retraite à une armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparoître souvent au même endroit où ils avoient été battus, et même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le czar s'étoit avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le nord, à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui, assisté de dix mille suédois et de ses nouveaux sujets, avoit à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers et domestiques. Pour lui il se mit à la tête de sa cavalerie, et

marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il avoit déjà passé le Niemen, à deux lieues de la ville; et le czar ne savoit encore rien de sa marche. A la premiere nouvelle que les Suédois arrivent, le czar sort par la porte du nord, et Charles entre par celle qui est au midi. Le roi n'avoit avec lui que six cents gardes; le reste n'avoit pu le suivre. Le czar fuyoit avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entroit dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonois qu'il n'a quitté la place qu'à six cents hommes, et que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps, il détache quinze cents chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suede dans la ville. Les quinze cents Moscovites arriverent, à la faveur de l'obscurité, jusqu'à la premiere garde suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composoient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart-d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui étoit à l'autre bout de la ville, accourut bien-tôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps sans le rejoindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps moscovites répandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'orient, dans le palatinat de Minsky, près des frontieres de la Moscovie, où étoit leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cesserent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyoient et ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avoit déjà long temps que toutes les saisons étoient devenues égales pour les soldats de Charles et pour ceux du czar; la seule terreur qu'inspiroit le nom du roi Charles, mettoit alors de la différence entre les Moscovites et les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Borysthene, en tirant vers l'orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses. Dans les endroits qui sont cultivés on ne trouve point de vivres; les paysans enfouissant dans la terre tous leurs grains, et tout ce qui peut s'y conserver: il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites et les Suédois se servirent tour-à-tour de ces provisions; mais on n'en trouvoit pas toujours, et elles n'étoient pas suffisantes.

Le roi de Suede, qui avoit prévu ces extrémités, avoit fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée: rien ne l'arrêtoit dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes et à son bagage, il se trouva le 25 juin 1708 devant la riviere de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suédois de passer la riviere. Charles posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borislou; comme s'il en avoit voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec son armée, trois lieues au-delà, vers la source de la riviere: il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poste, et marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas; ils décamperent, et se retirerent vers le Borysthene, gâtant tous les chemins et détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Borysthene. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites, retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derriere un marais, auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une riviere. Charles n'attendit pas, pour les attaquer, que le reste de son infanterie fût arrivé; il se jette dans l'eau, à

la tête de ses gardes à pied ; il traverse la riviere et le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnés qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncés en même-temps par le roi, qui les attaquoit à pied, et par la cavalerie suédoise.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu de combat. Alors il monta à cheval, mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme suédois, nommé Gyllenstiern, qu'il aimoit beaucoup, blessé et hors d'état de marcher : il le força à prendre son cheval, et continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit essuyé les plus grands dangers et où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille, où on lisoit d'un côté : *Silvæ, paludes, aggeres, hostes victi ;* et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Moscovites, chassés par-tout, repasserent le Borysthene, qui sépare la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou, derniere ville de la Pologne, qui appartient, tantôt aux Polonois, tantôt aux czars, destinée commune aux places frontieres.

Le czar, qui vit alors son empire, où il venoit de faire naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins et peut-être son trône, songea à parler de paix. Il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonois qui vint à l'armée de Suede. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moscou.* Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : « Mon frere

"Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre; mais "je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius."

De Mohilou, place où le roi traversa le Borysthnee, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontieres de Pologne, et de Moscovie, vous trouverez à trente lieues le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyoit par ce chemin. Le roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arriere garde moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant garde suédoise. L'avantage demeuroit presque toujours à ces derniers; mais ils s'affoiblissoient à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidoient rien, et où ils perdoient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaqua, auprès de Smolensko, un corps de dix mille hommes de cavalerie, et de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares, qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, et celui de Samarcande, pays des Tartares usbecks, et patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Calmoucks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du czar: il prétend sur eux un empire absolu; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il se conduit avec eux comme le grand seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, et tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le czar étoit même parvenu à les discipliner, comme le reste de ses soldats.

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirerent. Le roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux, où les Calmoucks étoient cachés; ils parurent alors, et se jeterent entre le régiment

où le roi combattoit et le reste de l'armée suédoise. A l'instant, et Moscovites et Calmoucks, entourerent ce régiment, et percerent jusqu'au roi. Ils tuerent deux aides-de-camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui : un écuyer lui en présentoit un autre, mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés, ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetoit sur eux ; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné par-tout, et sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé Dardof se fait jour à travers les Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment, il arrive à temps pour dégager le roi : le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval, et tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieues françoises : l'armée n'avoit presque plus de vivres. Le comte Piper pria fortement le roi d'attendre que le général Levenhaupt, qui devoit lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vint le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenoit conseil, n'écouta point cet avis judicieux, mais, au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, et fit marcher au midi, vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au septentrion, et presque autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à-peu-près égales par le Borysthene, qui le traverse en cou-

lant du nord-ouest au sud-est; la principale ville est Bathurin, sur la petite riviere de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée et riche. La plus méridionale, située par le quarante-huitieme degré, est un des pays les plus fertiles du monde et les plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne sement ni ne plantent, parceque les Tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, viendroient ravager leurs moissons. L'Ukraine a toujours aspiré à être libre; mais étant entourée de la Moscovie, des états du grand seigneur et de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, et par conséquent un maître, dans l'un de ces trois états. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette: elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilege d'élire un prince sous le nom de général; mais bien-tôt ils furent dépouillés de ce droit; et leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un gentilhomme polonois, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avoit été élevé page du roi Jean Casimir, et avoit pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonois, ayant été découverte le mari le fit fouetter de verges, le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller en cet état. Le cheval, qui étoit du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent: il resta long-temps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumieres lui donna une grande considération parmi les Cosaques: sa réputation s'augmentant de jour en jour, obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour, étant à table à Moscou avec le czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, et de rendre ces peuples plus dépendans. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine et le génie de cette nation étoient des obstacles insurmontables. Le czar, qui commençoit à être échauffé par le vin, et qui ne commandoit pas toujours à sa colere, l'appela *traître*, et le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte: l'armée de Suede, qui parut bien-tôt après sur les frontieres, lui en facilita les moyens; il prit la résolution d'être indépendant, et de se former un puissant royaume de l'Ukraine et des débris de l'empire de Russie. C'étoit un homme courageux, entreprennant et d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse. Il se ligua secrètement avec le roi de Suede, pour hâter la chûte du czar, et pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la riviere de Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, et ses trésors, qui étoient immenses. L'armée suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne savoient rien du traité du roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes et des provisions dans l'Ukraine, où il projetoit de passer l'hiver, afin que, s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant; et cependant il s'avança vers la riviere de Desna, qui tombe dans le Borysthene à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'alors dans la route, étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues, pleine de marécages. Le général Lagercron, qui marchoit devant avec cinq mille hommes et des pionniers, égara l'armée vers l'orient, à trente lieues de

la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de Lagercron: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie et tous les chariots resterent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avoient consumé le peu de biscuit qui leur réstoit, cette armée, extenuée de lassitude et de faim, arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites, qui avançoit vers l'autre bord de la riviere. Le roi fut étonné; mais il résolut sur le champ de passer la Desna, et d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étoient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traverserent la riviere selon leur maniere accoutumée; les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites, qui arrivoit dans ce temps-là même, n'étoit que de huit mille hommes; il ne resista pas longtemps, et cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces pays perdus, incertain de sa route, et de la fidélité de Mazeppa: ce Cosaque parut enfin; mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Moscovites avoient découvert et prévenu ses desseins. Ils étoient venus fondre sur ses Cosaques, qu'ils avoient taillés en pieces: ses principaux amis, pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le supplice de la roue; ses villes étoient réduites en cendres, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparoit au roi de Suede saisies: à peine avoit-il pu échapper, avec six mille hommes, et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportoit au roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences, dans ces pays inconnus, et l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, et le firent subsister.

Charles espéroit au moins que son général Levenhaupt

viendroit réparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois, qui valoient mieux que cent mille Cosaques, et apporter des provisions de guerre et de bouche. Il arriva à-peu-près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déjà passé le Borysthene au-dessus de Mohiloa, et s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivieres de Pronia et de Sossa se joignent, pour aller tomber loin au-dessous dans le Borysthene, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Le général Suédois, qui n'en avoit pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étoient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer, le 7 d'octobre 1708, après midi. Dans le premier choc les Suédois tuerent quinze cents Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du czar; on fuyoit de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il alloit être entièrement défait. Il sentoit que le salut de ses états dépendoit de cette journée, et qu'il étoit perdu si Levenhaupt joignoit le roi de Suede avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriere-garde, où étoient des Cosaques et des Calmoucks: *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, et de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer*. De là il retourna à l'avant-garde, et rallia ses troupes lui-même, aidé du prince Menzikoff et du prince Gallitzin. Levenhaupt, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que de recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain, à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, et étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied, et la victoire fut indécise.

A quatre heures le général Bauer amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisieme fois avec plus de furie et d'acharnement ; elle dura jusqu'à la nuit : enfin le nombre l'emporta, les Suédois furent rompus, enfoncés, et poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derriere ses chariots ; les Suédois étoient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le czar, de l'autre côté, passa la nuit sous les armes ; il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'étoit retiré à quelques milles, dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon et mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arriverent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauverent. Le czar qui vouloit achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux, nommé Phlug, les attaquer encore pour la cinquieme fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. Levenhaupt la refusa et livra un cinquieme combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore, il en perdit environ la moitié ; l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit survenant, Levenhaupt, après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattans qui lui

restoient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, et Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, et de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu; mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suede se trouva ainsi sans provisions et sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avoit guere de ressource que son courage.

Dans cette extrémité, le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontieres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons, comme il faisoit ses ennemis; il osoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tomberent morts de froid presqu'à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes; les fantassins étoient sans souliers et presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes comme ils pouvoient: souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais et dans des rivieres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante, étoit réduite à vingt-quatre mille hommes près de mourir de faim. On ne recevoit plus de nouvelles de la Suede et on ne pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un seul officier se plaignit. " Eh quoi! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être loin de " votre femme? Si vous êtes un vrai soldat je vous menerai " si loin, que vous pourrez à peine recevoir des nouvelles " de Suede une fois en trois ans."

Le marquis de Brancas, depuis ambassadeur en Suede, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi, avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir et

moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture qu'ils avoient alors, et dont ils n'avoient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon ; mais il peut se manger*. Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; mais ce ne fut que pour apprendre la mort de la duchesse de Holstein sa sœur, que la petite-vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-septieme année de son âge. C'étoit une princesse aussi douce et aussi compatissante que son frere étoit impérieux dans ses volontés, et implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenoit un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes et de l'argent en exécution de ses ordres, mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui et Stockholm il y avoit près de cinq cents lieues à traverser, et des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le czar, aussi agissant que le roi de Suede, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confédérés de Pologne, réunis contre Stanislas, sous le général Siniawski, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suede. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée suédoise périroit entièrement à la longue, puisqu'elle ne pouvoit être recrutée.

Il falloit que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension

d'armes. Mais dès le premier de février, on recommença à se battre au milieu des glaces et des neiges.

Après plusieurs petits combats, et quelques désavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisoit subsister; sans ce secours l'armée eût péri de faim et de misere. Le czar, dans cette conjoncture, fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidele à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la roue, dont avoient péri ses amis, lui fît craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

Charles, avec ses dix-huit mille Suédois, n'avoit perdu ni le dessein ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de mai investir Pultava, sur la riviere de Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Borysthene: ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonois et Tartares, faisant tous profession d'une espece de christianisme et d'un brigandage semblable à celui des flibustiers. Ils élisent un chef, qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux; mais ils vont enlever tous les enfants à vingt et trente lieues à la ronde, et les élevent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres; ils affrontent la mort pour le plus léger butin, avec la même intrépidité que Charles XII la bravoit pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'espérance qu'ils prendroient son parti: ils prirent son argent et se déclarerent pour Charles XII, par les soins de Mazeppa; mais ils servirent très peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller: c'étoit beaucoup qu'ils ne nuisissent pas. Il y

en eut environ deux mille qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au roi; mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point ivres; car c'est par là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paroître leur adresse à tirer avec de longues carabines; car, étant montés sur le revers, ils tuoient à la distance de six cents pas les ennemis qu'ils choisissoient. Charles ajouta à ces bandits quelques mille Valaques, que lui vendit le kan de la petite Tartarie. Il assiégeoit donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui, joints à ses dix-huit mille Suédois, faisoient une armée d'environ trente mille hommes; mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avoit fait de Pultava un magasin. Si le roi le prenoit il se rouvroit le chemin de Moscou; et pouvoit au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espéroit encore de Suede, de Livonie, de Poméranie et de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siege avec ardeur. Mazeppa, qui avoit des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en seroit bientôt le maître: l'espérance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs miseres.

Le roi s'apperçut, dès le commencement du siege, qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisoit des sorties, et quelquefois avec succès; on faisoit jouer des mines; mais ce qui rendoit la ville imprenable, c'étoit l'approche du czar, qui s'avançoit avec soixante et dix mille combattans. Charles XII alla les reconnoître le 27 juin, jour de sa naissance, et battit un de leurs détachemens; mais comme il retournoit à son camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, et lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre

changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'appercevant que le soulier de la botte du prince étoit tout sanglant, courut chercher des chirurgiens: la douleur du roi commençoit à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval et l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visiterent sa plaie: ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un chirurgien, nommé Neuman, plus habile ou plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au roi: *Travaillez donc tout-à-l'heure*, lui dit le roi; *taillez hardiment, ne craignez rien*. Il tenoit lui-même sa jambe avec ses deux mains regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le temps même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avoit-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançoit sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles, blessé et incapable d'agir, se voyoit entre le Borysthene et la riviere qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant d'autres rélations l'ont débité; mais la nuit du 7 au 8 de juillet il fit venir le feld-maréchal Renschild dans sa tente; et lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le czar le lendemain. Renschild ne contesta point, et sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi il rencontra le comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-temps, comme il arrive souvent entre le ministre et le général. Piper lui demanda *s'il n'y avoit rien de nouveau: Non*, dit le général froidement, et passa outre pour aller donner ses ordres.

Dès que le comte Piper fut entré dans la tente : *Renschild ne vous a-t-il rien appris,* lui dit le roi ? *Rien,* répondit Piper. *Eh bien, je vous apprends donc,* reprit le roi, *que demain nous donnons bataille.* Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si désespérée, mais il savoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, et laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII illustre par neuf années de victoires ; Pierre Alexiowits par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire ; Alexiowits ne fuyant point le péril, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts ; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme ; le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'Invincible, qu'un moment pouvoit lui ôter ; les nations avoient déjà donné à Pierre Alexiowits le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre, parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette battaille, et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suede au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derriere lui à environ un mille, et la riviere de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avoit passé la riviere à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie; le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurerent au bagage. De sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avoit environ seize mille Suédois.

Les généraux Renschild, Roos, Levenhaupt, Slipenbak, Hoorn, Sparre, Hamilton, le prince de Wirtemberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avoient vu la bataille de Narva, faisoient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disoient aux soldats, tous s'encourageoient en marchant.

Le roi conduisoit la marche, porté sur un brancard, à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin: la cavalerie ennemie étoit à l'occident, à la droite du camp moscovite; le prince Menzikoff, et le comte Gollowin, l'avoient disposée par intervalles, entre des redoutes garnies de canon. Le général Slipenbak, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crierent *victoire*.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avoit envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devoient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaqueroit de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, et ne parut point

Le czar, qui s'étoit cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour; Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante et douze canons tiroient du camp sur la cavalerie suédoise; et l'infanterie russienne, débouchant de ses lignes, venoit attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava et les Suedois; le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava; mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pieces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut; si le czar l'ordonna, il étoit un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortoit de ses lignes, et s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté, la cavalerie suédoise se rallioit à un quart de lieue de l'armée ennemie: et le roi, aidé de son feld-maréchal Renschild, ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes; son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposoit son armée de même: il avoit l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposoient que quatre et qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et sembloit obéir au général Czérémetoff. Mais il alloit, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui étoit un présent du grand seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une

des premieres volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard du roi de Suede ; il en fit atteler deux autres : une seconde volée le mit en pieces, et renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayoient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlerent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la premiere ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut dans cette derniere action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie moscovite, qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étoient changées.

Tous les écrivains suédois disent qu'ils auroient gagné la bataille si on n'avoit point fait de fautes : mais tous les officiers prétendent que c'en étoit une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII par le nombre d'hommes, et par les ressources qui manquoient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le prince de Wirtemberg, le général Renschild et plusieurs officiers principaux étoient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le comte Piper, avec quelques officiers de la chancellerie, étoient sortis de ce camp, et ne savoient ni ce qu'ils devoient faire ni ce qu'étoit devenu le roi : ils couroient de côté et d'autre dans la plaine. Un major, nommé Bere, s'offrit de les conduire au bagage : mais les nuages de poussiere et de fumée qui couvroient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne vouloit point fuir, et ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde polonoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne

de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine, sans aucun commandement. C'étoit un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, et bien, et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi, les uns étoient des drabans, les autres des officiers, quelques uns de simples cavaliers : cette troupe, rassemblée et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens moscovites, et conduisit Charles, au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui; le colonel Giéta blessé, et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avoit pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur; mais il falloit fuir plus loin : on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthene. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avoit mis à cheval, jusqu'à son arrivée au bagage, n'avoit pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'étoit devenu le comte Piper. *Il est pris, avec toute la chancellerie*, lui répondit-on. *Et le général Renschild, et le duc de Wirtemberg*, ajouta-t-il? Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowski. *Prisonniers chez des Moscovites*, reprit Charles en haussant les épaules! *Allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage;

et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouverent six millions en especes, dépouilles des Polonois et des Saxons. Près de neuf mille hommes Suédois ou Cosaques furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restoit encore environ seize mille hommes, tant Suédois et Polonois, que Cosaques, qui fuyoient vers le Borysthene, sous la conduite du général Levenhaupt. Il marcha d'un côté, avec ses troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il étoit rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois: là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du neuf au dix juillet, il se trouva vis-à-vis le Borysthene. Levenhaupt venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec un joie mêlée de douleur, leur roi, qu'ils croyoient mort. L'ennemi approchoit; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée, qui n'avoit mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étoient des Suédois, et ce roi vaincu étoit Charles XII. Presque tous les officiers croyoient qu'on attendroit là de pied ferme les Moscovites, et qu'on périroit ou qu'on vaincroit sur le bord du Borysthene. Charles eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de foiblesse. Sa plaie suppuroit; il avoit la fievre; et on a remarqué que

la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fievre de la suppuration cet instinct de valeur, qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'étoit plus lui-même; c'est-ce qu'on m'a assuré, et ce qui est le plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connoît plus. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise caleche, qu'on avoit amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit: on l'embarqua sur un petit bateau; le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern, chancelier du roi, et le comte Poniatowski, homme plus que jamais nécessaire au roi, par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgraces, passerent dans d'autres barques, avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de Polonois et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hasarderent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistoit au courant et rompoit les vagues; mais tous ceux qui s'écarterent un peu au-dessous furent emportés et abymés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquerent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrêmité, le prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue et de faim, montroient assez au prince Menzikoff la route, qu'avoit prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussi-tôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite, et

eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui étoit contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel Troutefette, depuis gouverneur de Stralsund, qui voyant approcher les Moscovites s'ébranla avec un bataillon suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes. Mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, et cette armée entiere fut faite prisonniere de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipiterent dans le Borysthene. Deux officiers du régiment de ce brave Troutefette s'entre-tuerent, le reste fut fait esclave. Ils défilerent tous en présence du prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suede à Narva. Mais au lieu que le roi avoit alors renvoyé tous ces prisonniers moscovites, qu'il ne craignoit pas, le czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du czar; mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui, du côté de l'orient, s'étend jusqu'aux frontieres de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercerent les métiers et les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnoit de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignerent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des

écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles et si connues, qu'on y envoyoit des enfans de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suede, fut long-temps enfermé à Petersbourg. Le czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avoit vendu son maître au duc de Marlborough, et avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suede, qui auroient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille, qui vivoit à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignoit que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, et demandoit à tout moment: *Où est donc mon frere Charles?*

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entre autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Renschild, à combien les troupes du roi son maître pouvoient monter avant la bataille. Renschild répondit que le roi seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente mille hommes; savoir dix-huit mille Suédois, et le reste Cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avoient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde? "Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit "le général Suédois; mais comme fideles serviteurs, nous "avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y con-"tredire." Le czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui: *Ah!* dit-il, *voilà comme il faut servir son souverain.* Alors, prenant un verre de vin:

A la santé, dit-il, *de mes maîtres dans l'art de la guerre.* Renschild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre: "Vous, messieurs les généraux suédois," reprit le czar. *Votre majesté est donc bien ingrate*, reprit le comte, *d'avoir tant maltraité ses maîtres?* Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de générosité, et de la politesse qu'il connoissoit. Mais ce même prince, qui traita si bien les généraux suédois, fit rouer tous les Cosaques qui tomberent dans ses mains.

Cependant cette armée suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misere; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux et de près de cent combats. Il fuyoit dans une méchante caleche, ayant à son côté le major-général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit, les uns à pied, les autres à cheval, quelques uns dans des charrettes, à travers un désert, où ils ne voyoient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins: tout y manquoit, jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de juillet. Le pays est situé au quarante septieme degré: le sable aride du désert rendoit la chaleur du soleil plus insupportable, les chevaux tomboient, les hommes étoient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suede. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles delà au Borysthene, et tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontiere de l'empire des Turcs. Les habitans

voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étoient inconnus, refuserent de les passer à Oczakou, sans un ordre de Méhémet pacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur pour lui demander le passage ; ce turc incertain de ce qu'il devoit faire, dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui, sans avoir auparavant la permission du sérasquier de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendoit cette permission, les Russes, qui avoient pris l'armée du roi prisonniere, avoient passé le Borysthene, et approchoient pour le prendre lui-même. Enfin le pacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fourniroit une petite barque pour sa personne et pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvoient avoir de gré ; quelques uns allerent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisirent de quelques bateaux, et les amenerent à leur rivage ; ce fut leur salut ; car les patrons des barques turques craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même-temps la réponse favorable du sérasquier de Bender arrivoit aussi ; mais les Moscovites se présentoient, et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis, dont il entendoit les bravades insultantes. Le pacha d'Oczakou lui demanda, par un interprete, pardon de ses retardemens, qui étoient cause de la prise de ces cinq cents hommes, et le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui étoit en même temps sérasquier, titre qui répond à celui de général, et pacha de la province, qui signifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente

magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender; car tel est l'usage des Turcs, non seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence; mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte ottomane. Charles séjourne près de Bender. Ses occupations: ses intrigues à la Porte: ses desseins. Auguste remonte sur son trône. Le roi de Danemarck fait une descente en Suede. Tous les autres états de Charles sont attaqués. Le czar triomphe dans Moscou. Affaire du Pruth. Histoire de la czarine, de paysanne devenue impératrice.

ACHMET III gouvernoit alors l'empire de Turquie; il avoit été mis en 1703 sur le trône, à la place de son frere Mustapha, par une révolution semblable à celle qui avoit donné en Angleterre la couronne de Jacques II à son gendre Guillaume. Mustapha, gouverné par son muphti, que les Turcs abhorroient, souleva tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptoit punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, et son frere tiré du serrail pour devenir sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang de répandue. Achmet renferma le sultan déposé dans le serrail de Constantinople, où il vecut encore quelques années au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau sultan, pour toute récompense d'une couronne qu'il devoit aux ministres, aux généraux, aux officiers des janissaires; enfin à ceux qui avoient eu part à la revolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affoiblit les forces de l'empire; mais il affermit son trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des trésors: c'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer un peu la monnoie, et

etablir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement. Car la rapacité et la tyrannie du grand seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du sultan; mais le reste des musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel étoit l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suede vint chercher un asile. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres: la lettre est du 13 juillet, 1709: il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infideles; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, et qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le sultan ne lui fit réponse que vers la fin de septembre. La fierté de la Porte ottomane fit sentir à Charles XII la différence qu'elle mettoit entre l'empereur turc et un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu et fugitif. Au reste, toutes ces lettres, que les rois écrivent très rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités, qui ne font connoître ni le caractere des souverains ni leurs affaires.

Charles XII en Turquie n'etoit en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevoit le dessein d'armer l'empire ottoman contre ses ennemis. Il se flattoit de ramener la Pologne sous le joug, et de soumettre la Russie. Il avoit un envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets, fut le comte de Poniatowski, lequel alla à Constantinople sans mission, et se rendit bientôt nécessaire au roi, agréable à la Porte, et enfin dangereux aux grands visirs mêmes*.

* C'est de lui que je tiens non-seulement les remarques qui ont été imprimées, et dont le chapelain Norberg a fait usage, mais encore beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire.

Un de ceux qui seconderent plus adroitement ses desseins, fut le médecin Fonseca, juif portugais établi à Constantinople, homme savant et délié, capable d'affaires, et le seul philosophe peut être de sa nation : sa profession lui procuroit des entrées à la Porte ottomane, et souvent la confiance des visirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte de Poniatowski m'a dit lui-même, et m'a écrit qu'il avoit eu l'adresse de faire tenir des lettres à la sultane validé, mere de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençoit à prendre du crédit dans le serrail. Une Juive qui approchoit souvent de cette princesse ne cessoit de lui raconter les exploits du roi de Suede, et la charmoit par ses récits. La sultane, par une secrete inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vus, prenoit hautement dans le serrail le parti de ce prince ; elle ne l'appeloit que son lion : *Quand voulez-vous donc*, disoit-elle quelquefois au sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce czar.* Elle passa même par-dessus les lois austeres du serrail, au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au comte de Poniatowski, entre les mains duquel elles sont encore au temps qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avoit conduit le roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'appeloit autrefois la solitude des Getes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvoit rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonois, de Suédois, de Cosaques, échappés les uns après les autres des mains des Moscovites, venoient, par differens chemins, grossir sa suite sur la route. Il avoit avec lui dix-huit cents hommes quand il se trouva à Bender ; tout ce monde étoit nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du grand seigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le sérasquier Jussuf pacha, lui

fit dresser une tente magnifique; et on en fournit à tous les seigneurs de sa suite. Quelque temps après, le prince se fit bâtir une maison dans cet endroit: ses officiers en firent autant à son exemple; les soldats dresserent des baraques; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires; toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouoit quelquefois aux échecs. Si les petites choses peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il faisoit toujours marcher le roi à ce jeu; il s'en servoit plus que des autres pieces, et par-là il perdoit toutes les parties.

Il se trouvoit à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un prince vaincu et fugitif; car outre les provisions plus que suffisantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevoit de la magnificence ottomane, il tiroit encore de l'argent de la France, et il empruntoit des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le serrail, à acheter la faveur des visirs, ou à procurer leur perte. Il répandoit l'autre partie avec profusion parmi ses officiers et les janissaires qui lui servoient de gardes à Bender. Grothusen, son favori et trésorier, étoit le dispensateur de ses libéralités: c'étoit un homme qui, contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimoit autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes: dix mille écus donnés aux Suédois et aux janissaires par les ordres généreux de sa majesté, et le reste mangé par moi. “ Voilà comme j'aime que mes amis me “ rendent leurs comptes, dit ce prince: Mullern me fait “ lire des pages entieres pour des sommes de dix mille “ francs. J'aime mieux le style laconique de Grothusen.” Un de ses vieux officiers, soupçonné d'être un peu avare,

se plaignit à lui de ce que sa majesté donnoit tout à Grothusen : " Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à " ceux qui savent en faire usage." Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ses libéralités eût été aussi honorable, et plus utile ; mais c'étoit le défaut de ce prince de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouroient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venoient en foule ; tous le respectoient et l'admiroient. Son opiniâtreté à s'abstenir de vin, et sa régularité à assister deux fois par jour aux prieres publiques, leur faisoit dire : *C'est un vrai musulman.* Ils brûloient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensoit, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron Fabrice, gentilhomme du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avoit dans l'esprit cette gaieté et ce tour aisé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il étoit envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, et il y réussit en se rendant agréable. Il avoit lu tous le bons auteurs françois. Il fit lire au roi les tragédies de Pierre Corneille, celles de Racine, et les ouvrages de Despréaux. Le roi ne prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pieces ; mais il aimoit fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satire huitieme, où l'auteur traite Alexandre de fou et d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françoises, Mithridate étoit celle qui lui plaisoit davantage ; parceque la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance, étoit conforme à la sienne. Il montroit avec le doigt à M. Fabrice les endroits qui le frappoient : mais il n'en vouloit lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en françois. Même quand il vit depuis à Bender M. Désaleurs, ambassadeur de France à

la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savoit que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin : et sur ce que Désaleurs protesta qu'il n'entendoit pas quatre mots de cette langue, le roi plutôt que de parler françois, fit venir un interprete.

Telles étoient les occupations de Charles XII à Bender, où il attendoit qu'une armée de Turcs vînt à son secours. Son envoyé présentoit des mémoires en son nom au grand visir, et Poniatowski les soutenoit par le crédit qu'il savoit se donner. L'insinuation réussit par-tout : il ne paroissoit vêtu qu'à la turque : il se procuroit toutes les entrées. Le grand seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, et le grand visir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, et une épée dans l'autre, et je le menerai à Moscou, à la tête de deux cent mille hommes.* Ce grand visir, s'appeloit Chourlouli Ali pacha ; il étoit fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connoît point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire : c'est l'usage de presque tout l'orient, usage très naturel et très bon, si les dignités pouvoient n'être données qu'au mérite ; mais les visirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une esclave favorite.

Le premier ministre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvoit que négocier, et le czar pouvoit donner de l'argent ; il en donna, et ce fut de celui même de Charles XII qu'il se servit. La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut plus alors question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du czar fut tout puissant à la Porte : elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres moscovites n'avoient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un serrail ; c'est-à-dire un palais dans le quartier des Francs, et de communiquer avec les ministres étrangers. Le czar crut même pouvoir

demander qu'on lui livrât le général Mazeppa comme Charles XII s'étoit fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouli Ali pacha ne savoit plus rien refuser à un prince qui demandoit, en donnant des millions : ainsi ce même grand visir, qui auparavant avoit promis solennellement de mener le roi de Suede en Moscovie avec deux cent mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire, si Mazeppa, âgé de soixante et dix ans, ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur et le dépit du roi augmenterent quand il apprit que Tolstoy, devenu l'ambassadeur du czar à la Porte, étoit publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, et qu'on vendoit tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur moscovite disoit même hautement que les troupes musulmanes, qui étoient à Bender, y étoient plus pour s'assurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand visir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyoit trompé dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençoit à se désespérer. Lui seul tint ferme et ne parut pas abattu un moment ; il crut que le sultan ignoroit les intrigues de Chourlouli Ali, son grand visir : il résolut de les lui apprendre, et Poniatowski se chargea de cette commission hardie. Le grand seigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ses solaks, espece de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes qu'elles dérobent le sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au grand seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, et on leve en haut le placet. Quelquefois le sultan daigne le prendre lui-même ; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, et se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose

l'importuner de mémoires inutiles, et de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année, qu'à Paris en un seul jour. On se hasarde encore moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui pour l'ordinaire le sultan les renvoie sans les lire. Poniatowski n'avoit que cette voie pour faire passer jusqu'au grand seigneur les plaintes du roi de Suede. Il dressa un mémoire accablant contre le grand visir. M. de Fériol, alors ambassadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelqu'argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand seigneur, leva le papier si haut, si longtemps, et fit tant de bruit, que le sultan l'apperçut, et prit lui-même le mémoire.

On se servit plusieurs fois de cette voie pour présenter au sultan des mémoires contre ses visirs; un Suédois, nommé Leloing, en donna encore un autre bientôt après. Charles XII, dans l'empire des Turcs, étoit réduit à employer les ressources d'un sujet opprimé. Quelques jours après le sultan envoya au roi de Suede, pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avoit porté sa hautesse, étoit couvert d'une selle et d'une housse enrichies de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui faisoient soupçonner que le ministre n'avoit rien fait que du consentement du sultan. Chourlouli, qui savoit dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très rares au roi. Charles dit fièrement à celui qui les amenoit: *Retournez vers votre maître, et dites lui que je ne reçois point de présens de mes ennemis.*

M. Poniatowski ayant déjà osé faire présenter un mémoire contre le grand visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer, il savoit que ce visir déplaisoit à la sultane mere, que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires le haïssoient: il les excita tous trois à parler

contre lui. C'étoit une chose bien surprenante de voir un chrétien, un polonois, un agent, sans caractere, d'un roi suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus étoit utile et agréable à son maître. Poniatowski n'eût jamais réussi, et l'idée seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étoient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand visir Chourlouli.

Le sultan avoit un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, et a été tué en Hongrie en 1716, à la bataille de Péterváradin, gagnée sur les Turcs par le prince Eugene de Savoie. Son nom étoit Coumourgi Ali pacha. Sa naissance n'étoit guere différente de celle de Chourlouli: il étoit fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi signifie; car coumour veut dire charbon en turc. L'empereur Achmet II, oncle d'Achmet III, ayant rencontré dans un petit bois, près d'Andrinople, Coumourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans son serrail. Il plut à Mustapha, fils aîné et successeur de Mahomet. Achmet III en fit son favori. Il n'avoit alors que la charge de selictar-aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettoit pas de prétendre à l'emploi de grand visir; mais il avoit l'ambition d'en faire. La faction de Suede ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de Charles, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres; mais en cette occasion il servoit le roi Charles XII, sans le vouloir: il s'unit avec la sultane validé et les grands officiers de la Porte, pour faire tomber Chourlouli, qu'ils haïssoient tous. Ce vieux ministre, qui avoit long-temps et bien servi son maître, fut la victime du caprice d'un enfant et des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité et de ses richesses: on lui ôta sa femme, qui étoit fille du dernier sultan Mustapha; et il fut relégué à Caffa, autrefois Théo-

dosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'est-à-dire le sceau de l'empire, à Numan Couprougli, petit-fils du grand Couprougli qui prit Candie. Ce nouveau visir étoit tel que les chrétiens mal instruits ont peine à se figurer un Turc, homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi; il opposoit souvent la justice aux volontés du sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitoit d'injuste et d'inutile; mais le même attachement à sa loi qui l'empêchoit de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suede. Il disoit à son maître: " La loi te défend d'attaquer le czar qui ne t'a " point offensé; mais elle t'ordonne de secourir le roi de " Suede, qui est malheureux chez toi." Il fit tenir à ce prince huit cents bourses, une bourse vaut cinq cents écus, et lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses états par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux françois, qui étoient alors au port de Constantinople, et que M. de Fériol, ambassadeur de France à la Porte, offroit à Charles pour le transporter à Marseille. Le comte Poniatowski négocia plus que jamais avec ce ministre, et acquit dans les négociations une supériorité que l'or des Moscovites ne pouvoit plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction russe crut que la meilleure ressource pour elle étoit d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devoit lui donner du poison dans du café; le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole, que l'on porta au grand seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan, et condamné aux galeres, parceque la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours persuadé que tôt ou tard il réussiroit à faire déclarer l'empire turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendoient à un retour

paisible dans ses états ; il ne cessoit de représenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avoit si long-temps méprisé : ses émissaires insinuoient sans cesse que Pierre Alexiowits vouloit se rendre maître de la navigation de la mer Noire ; qu'après avoir subjugué les Cosaques, il en vouloit à la Tartarie Crimée. Tantôt ces représentations animoient la Porte, tantôt les ministres russes les rendoient sans effet.

Tandis que Charles XII faisoit ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevoit des bienfaits et des affronts d'une puissance étrangere, qu'il faisoit présenter des placets au sultan, qu'il subsistoit de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquoient ses états.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi Auguste y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Altranstad, et accusant publiquement de brigandage et de barbarie Charles XII, qu'il ne craignoit plus. Il mit en prison Fingstein et Imhof, ses plénipotentiaires, qui avoient signé son abdication, comme s'ils avoient en cela passé leurs ordres et trahi leur maître. Ses troupes saxonnes, qui avoient été le prétexte de son détrônement, le ramenerent à Varsovie, accompagné de la plupart des palatins polonois qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avoient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas, et revenoient en faire de nouveaux à Auguste. Siniawsky même rentra dans son parti, et perdant l'idée de se faire roi, se contenta de rester grand général de la couronne. Flemming, son premier ministre, qui avoit été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par son adresse à ramener à son maître une grande partie de la noblesse polonoise.

Le pape releva ses peuples du serment de fidélité qu'ils avoient fait à Stanislas. Cette démarche du saint pere, faite à propos et appuyée des forces d'Auguste, fut d'un

assez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avoit nulle envie de contester alors aux premiers pontifes le droit chimérique de se mêler du temporel des rois. Chacun retournoit volontiers sous la domination d'Auguste, et recevoit sans répugnance une absolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de Charles, et la grandeur de la Suede, toucherent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyoient depuis long-temps, avec crainte et avec envie, la domination suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles, au-delà de la mer Baltique, depuis la Duina jusqu'à l'Elbe. La chûte de Charles et son absence réveillerent les intérêts et les jalousies de tous ces princes, assoupies long-temps par des traités et par l'impuissance de les rompre.

Le czar, plus puissant qu'eux tous ensemble, profitant d'abord de sa victoire, prit Vibourg et toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le siege devant Riga, et envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet empereur étoit alors ce que Charles avoit été autrefois, l'arbitre de la Pologne et du nord ; mais il ne consultoit que ses intérêts, au lieu que Charles n'avoit jamais écouté que ses idées de vengeance et de gloire. Le monarque suédois avoit secouru ses alliés, et accablé ses ennemis, sans exiger le moindre fruit de ses victoires : le czar se conduisant plus en prince, et moins en héros, ne voulut secourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderoit la Livonie, et que cette province, pour laquelle Auguste avoit allumé la guerre, resteroit aux Moscovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme Auguste celui d'Altranstad, songea dès-lors à se rendre maître des duchés de Holstein et de Brême, sur lesquels il renouvela ses prétentions. Le roi de Prusse

avoit d'anciens droits sur la Poméranie suédoise qu'il vouloit faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyoit avec dépit que la Suede possédoit encore Vismar, la plus belle ville du duché : ce prince devoit épouser une niece de l'empereur moscovite ; et le czar ne demandoit qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. George, électeur de Hanovre, cherchoit de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'évêque de Munster auroit bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avoit eu le pouvoir.

Douze à treize mille suédois défendoient la Poméranie et les autres pays que Charles possédoit en Allemagne ; c'étoit là que la guerre alloit se porter. Cet orage alarma l'empereur et ses alliés. C'est une loi de l'empire que quiconque attaque une de ses provinces, est réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avoit encore un plus grand embarras ; tous ces princes, à la réserve du czar, étoient réunis alors contre Louis XIV, dont la puissance avoit été quelque temps aussi redoutable à l'empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'étoit trouvée au commencement du siecle pressée du midi au nord, entre les armées de la France et de la Suede. Les François avoient passé le Danube, et les Suédois l'Oder : si leurs forces, alors victorieuses, s'étoient jointes, l'empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suede, avoit aussi humilié la France : toutefois la Suede avoit encore des ressources, et Louis XIV faisoit la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie et le duché de Brême devenoient le théâtre de la guerre, il étoit à craindre que l'empire n'en souffrît, et qu'étant affoibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louis XIV. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, Anne, reine d'Angleterre, les états-généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haie, sur la

fin de l'année 1709, un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces puissances, que la guerre contre les Suédois ne se feroit point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne, et que les ennemis de Charles XII pourroient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne et le czar accéderent eux-mêmes à ce traité; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même; ce fut que les douze mille Suédois qui étoient en Poméranie n'en pourroient sortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour assurer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devoit camper sur le bord de l'Oder: c'eût été une nouveauté singuliere qu'une armée levée pour empêcher une guerre. Ceux mêmes qui devoient la soudoyer, avoient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre qu'on prétendoit écarter; le traité portoit "qu'elle "seroit composée des troupes de l'empereur, du roi de "Prusse, de l'électeur de Hanovre, du landgrave de Hesse, "de l'évêque de Munster."

Il arriva ce qu'on devoit naturellement attendre d'un pareil projet: il ne fut point exécuté; les princes qui devoient fournir leur contingent pour lever cette armée ne donnerent rien; il n'y eut pas deux régimens formés. On parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda: et tous les princes du nord, qui avoient des intérêts à démêler avec le roi de Suede, resterent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures le czar, après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le siege de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors dans ses états; ce fut un triomphe tel à-peu-

près que celui des anciens Romains. Il fit son entrée dans Moscou le premier janvier 1710, sous sept arcs triomphaux, dressés dans les rues, ornés de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce florissant par ses soins y avoit pu apporter. Un régiment des gardes commençoit la marche, suivi des pieces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno et à Pultava ; chacune étoit traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlate pendantes à terre : ensuite venoient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les soldats qui les avoient pris : toutes ces dépouilles étoient suivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit, sur un char fait exprès, paroître le brancard* de Charles XII, trouvé sur le champ de bataille de Pultava, tout brisé de deux coups de canon : derriere ce brancard marchoient, deux à deux, tous les prisonniers ; on y voyoit le comte Piper, premier ministre de Suede, le célebre maréchal Renschild, le comte de Levenhaupt, les généraux Slipenback, Stackelberg, Hamilton, tous les officiers et les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le czar paroissoit immédiatement après eux, sur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voyoit les généraux qui avoient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venoit ensuite ; les chariots de munitions des Suédois fermoient la marche.

Cette pompe passa, au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes, et d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisoient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pieces de canon, et les acclamations de cinq cent

---

* M. Norberg, confesseur de Charles XII, reprend ici l'auteur, et assure que ce brancard étoit porté à la main. On s'en rapporte sur ces circonstances essentielles à ceux qui les ont vues.

mille hommes, qui s'écrioient: *Vive l'empereur notre pere*, à chaque pause que faisoit le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne: tout ce qu'il avoit fait d'utile en leur faveur le rendoit peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga; ses généraux s'emparerent du reste de la Livonie, et d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint, avec toute sa flotte, faire une descente en Suede: il y débarqua dix sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du comte de Reventlau.

La Suede étoit alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du sénat, qui croyoit que le gouvernement lui appartenoit de droit, étoit jaloux de la régence: l'état souffrit de ces divisions; mais quand, après la bataille de Pultava, la premiere nouvelle qu'on apprit dans Stockholm, fut que le roi étoit à Bender à la merci des Tartares et des Turcs, et que les Danois étoient descendus en Scanie, où ils avoient pris la ville d'Helsinbourg, alors les jalousies cesserent; on ne songea qu'à sauver la Suede. Elle commençoit à être épuisée de troupes réglées; car quoique Charles eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées; cependant les combats innombrables qu'il avoit livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons; et les corps d'armées qu'il falloit toujours avoir sur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden: tout cela avoit coûté à la Suede, pendant le cours de la guerre, plus de deux cent cinquante mille soldats; il ne restoit pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui, avec les milices nouvelles, étoient les seules ressources de la Suede.

La nation est née belliqueuse; et tout peuple prend

insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenoit d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de Charles et de ses généraux, et des vieux corps qui avoient combattu sous eux à Narva, à la Duina, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres Suédois en prenoient un esprit d'émulation et de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels: ceux-ci faisant un corps dans l'état, se regardoient comme des citoyens, et se formoient des sentimens plus grands; de sorte que ces milices devenoient en peu de temps les meilleures troupes du nord.

Le général Steinbock se mit par ordre de la régence, à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, et d'environ douze mille de ces nouvelles milices pour aller chasser les Danois, qui ravageoient toute la côte d'Helsinbourg, et qui étendoient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance; la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarraux de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Steinbock, à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois, à trois lieues d'Helsinbourg, le 10 Mars 1710. Il voulut laisser a ses troupes quelques jours de repos, se retrancher et donner à ses nouveaux soldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi; mais tous ces paysans demanderent la bataille le même jour qu'ils arriverent.

Des officiers qui y étoient m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colere, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. Steinbock profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire; on attaqua les Danois, et c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le

premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces paysans, armés à la hâte, taillerent en pieces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits se retirerent sous le canon d'Helsinbourg. Le trajet de Suede en Zéeland est si court, que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de son armée en Suede; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quitterent la Suede avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, et ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuerent tous aux environs d'Helsinbourg, et mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains et leurs bagages, et laissant dans Helsinbourg quatre mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, et par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes même les avoient privés, pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même temps, les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire, dans le fond de leurs forêts, que leur roi étoit prisonnier chez les Turcs, députerent à la régence de Stockholm, et offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquoit plus de courage et d'affection qu'elle n'étoit utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée, et on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsinbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de juillet 1710. Peu de temps après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand visir Couprougli, qui s'opposoit à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministere. La petite cour de Charles XII, et ceux qui tenoient encore pour lui en Pologne, publioient que Charles faisoit et défaisoit les visirs, et qu'il gouvernoit l'empire turc du fond de sa retraite de Bender;

mais il n'avoit aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte: son prédécesseur ne payoit point les janissaires du trésor impérial, mais de l'argent qu'il faisoit venir par ses extorsions: Couprougli les paya de l'argent du trésor. Achmet lui reprocha qu'il préféroit l'intérêt des sujets à celui de l'empereur. *Ton prédécesseur Chourlouli*, lui dit-il, *savoit bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes*. Le grand visir répondit: *S'il avoit l'art d'enrichir ta hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer*.

Le secret profond du serrail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public; mais celui-ci fut su avec la disgrace de Couprougli. Ce visir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parceque la vraie vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de se retirer dans l'isle de Négrepont. J'ai su ces particularités par des lettres de M. Bru, mon parent, premier drogman à la Porte ottomane; et je les rapporte pour faire connoître l'esprit de ce gouvernement.

Le grand seigneur fit alors revenir d'Alep Baltagi Méhémet, pacha de Syrie, qui avoit déjà été grand visir avant Chourlouli. Les *baltagis* du serrail ainsi nommés de *balta*, qui signifie *cognée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des princes du sang ottoman et des sultanes. Ce visir avoit été baltagi dans sa jeunesse, et en avoit toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur premiere profession, ou de celle de leur pere, ou du lieu de leur naissance.

Dans le temps que Baltagi Méhémet étoit valet dans le serrail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au prince Achmet, alors prisonnier d'état sous l'empire de son frere Mustapha: on laisse aux princes du sang ottoman, pour leurs plaisirs, quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (et cet âge arrive de bonne heure en Turquie,) mais assez belles encore pour plaire. Achmet

devenu sultan donna une de ces esclaves, qu'il avoit beaucoup aimée, en mariage à Baltagi Méhémet. Cette femme, par ses intrigues fit son mari grand visir: une autre intrigue le déplaça, et une troisieme le fit encore grand visir.

Quand Baltagi Méhémet vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suede dominant dans le serrail. La sultane validé, Ali Coumourgi, favori du grand seigneur, le kislar-aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires, vouloient la guerre contre le czar: le sultan y étoit déterminé. Le premier ordre qu'il donna au grand visir, fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. Baltagi Méhémet n'avoit jamais fait la guerre; mais ce n'étoit point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont représenté. Il dit au grand seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries: *ta hautesse sait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois, et non d'une épée pour commander tes armées: je tâcherai de te bien servir; mais si je ne réussis pas, souviens-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer.* Le sultan l'assura de son amitié, et le visir se prépara à obéir.

La premiere démarche de la Porte ottomane fut de mettre au château des sept tours l'ambassadeur moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les ministres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Observateurs de l'hospitalité en tout le reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe ils se croient armés pour châtier les violateurs des traités, que souvent ils rompent eux-mêmes, et croient punir les ambassadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent

pour les princes chrétiens, et pour les ambassadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des consuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kan, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circassie, et toute la Crimée, province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonese taurique, où les Grecs porterent leur commerce et leurs armes, et fonderent de puissantes villes, où les Génois pénétrerent depuis, lorsqu'ils étoient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, et quelques monumens des Génois, qui subsistent encore au milieu de la désolation et de la barbarie.

Le kan est appelé par ses sujets empereur; mais avec ce grand titre il n'en est pas moins esclave de la Porte. Le sang ottoman dont les kans sont descendus, et le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand seigneur, rendent leur famille respectable au sultan même, et leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le grand seigneur n'ose détruire la race des kans tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les pachas voisins, leurs états entourés de janissaires, leurs volontés traversées par les grands visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du kan, la Porte le dépose sur ce prétexte; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime, dont il est plutôt puni: ainsi presque tous passent de la souveraineté à l'exil, et finissent leurs jours à Rhodes, qui est d'ordinaire leur prison et leur tombeau.

Les Tartares, leurs sujets, sont les peuples les plus brigands de la terre; et en même temps, ce qui semble inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger, quel qu'il soit, passe dans leur pays, non-

seulement il est reçu par-tout, logé et défrayé; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte: le maître de la maison, sa femme, ses filles, le servent à l'envi. Les Scythes, leurs ancêtres, leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité, qu'ils ont conservé, parceque le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, et le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils sont nourris par le grand seigneur: le butin qu'ils font est leur paye; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan, gagné par les présens et par les intrigues du roi de Suede, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes seroit à Bender même, sous les yeux de Charles XII, afin de lui marquer mieux que c'étoit pour lui qu'on faisoit la guerre.

Le nouveau visir Baltagi Méhémet, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne vouloit pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, et ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée. C'est toujours dans les vastes et fertiles plaines d'Andrinople qu'est le rendez-vous des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens: les troupes venues d'Asie et d'Afrique s'y reposent et s'y rafraîchissent quelques semaines. Mais le grand visir, pour prévenir le czar, ne laissa reposer l'armée que trois jours, et marcha vers le Danube, et de là vers la Bessarabie.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'états dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur et le nombre des Turcs triomphoient d'ennemis moins robustes qu'eux et plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'em-

pire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la république de Venise, estimée plus sage que guerriere, défendue par des étrangers, et mal secourue par les princes chrétiens toujours divisés entre eux.

Les janissaires et les spahis attaquent en désordre: incapables d'écouter le commandement et de se rallier, leur cavalerie, qui devroit être excellente, attendu la bonté et la légéreté de leurs chevaux, ne sauroit soutenir le choc de la cavalerie allemande: l'infanterie ne savoit point encore faire un usage avantageux de la bayonnette au bout du fusil: de plus, les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis Couprougli, qui conquit l'isle de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté et dans le silence du serrail, fait visir par faveur, et général malgré lui, conduisoit une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes moscovites, aguerries par douze ans de guerres, et fieres d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, selon toutes les apparences, devoit vaincre Baltagi Méhémet; mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suede avoit commise avec lui: il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou, et ayant ordonné qu'on changeât le siege de Riga en blocus, il assembla sur les frontieres de la Pologne* quatre vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie et la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs, tributaires du grand seigneur.

La Moldavie étoit gouvernée alors par le prince Cantemir, Grec d'origine, qui réunissoit les talens des anciens Grecs, la science des lettres et celle des armes. On le faisoit des-

* Le chapelain Norberg prétend que le czar força le quatrieme homme de ses sujets, capables de porter les armes, de le suivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de soldats.

cendre du fameux Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Cette origine paroissoit plus belle qu'une grecque; on prouvoit cette descendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, ressemble à Témir; le titre de kan que possédoit Timur avant de conquérir l'Asie se trouve dans le nom de *Cantemir:* ainsi le prince Cantemir est descendant de Tamerlan. Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maison que fût Cantemir, il devoit toute sa fortune à la Porte ottomane. A peine avoit-il reçu l'investiture de sa principauté, qu'il trahit l'empereur turc, son bienfaiteur, pour le czar, dont il espéroit davantage. Il se flattoit que le vainqueur de Charles XII triompheroit aisément d'un visir peu estimé, qui n'avoit jamais fait la guerre, et qui avoit choisi pour son kiaia, c'est-à-dire pour son lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptoit que tous les Grecs se rangeroient de son parti: les patriarches grecs l'encouragerent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité secret avec ce prince, et l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays et arriva au mois de juin 1711, sur le bord septentrional du fleuve Hiérase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi, capitale de la Moldavie.

Dès que le grand visir eut appris que Pierre Alexiowits marchoit de ce côté, il quitta aussi-tôt son camp, et suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux, près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où Darius fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bien-tôt en présence des Moscovites, la riviere de Pruth entre deux.

Le czar sûr du prince de Moldavie, ne s'attendoit pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le prince et ses sujets ont des intérêts très différens. Ceux-ci aimoient la domination turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires: ils redoutoient les chrétiens, et surtout les Mos-

covites, qui les avoient toujours traités avec inhumanité. Ils porterent toutes leurs provisions a l'armée ottomane: les entrepreneurs qui s'étoient engagés à fournir des vivres aux Moscovites exécuterent avec le grand visir le marché même qu'ils avoient fait avec le czar. Les Valaques, voisins des Moldaves, montrerent aux Turcs la même affection, tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avoit aliéné tous les esprits.

Le czar, ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légèrement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres et sans fourrages. Les soldats désertoient par troupes, et bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes, près de périr de misere. Le czar éprouvoit sur le Pruth, pour s'être livré à Cantemir, ce que Charles XII avoit éprouvé à Pultava, pour avoir trop compté sur Mazeppa. Cependant les Turcs passent la riviere, enferment les Russes et forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant que le czar ne disputât point le passage de la riviere, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falloit pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la riviere de Pruth derriere lui, cent cinquante mille Turcs devant lui, et quarante mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité il dit publiquement: *Me voilà du moins aussi mal que mon frere Charles l'étoit à Pultava.*

Le comte Poniatowski, infatigable agent du roi de Suede, étoit dans l'armée du grand visir, avec quelques Polonois et quelques Suédois, qui tous croyoient la perte du czar inévitable.

Dès que Poniatowsky vit que les armées seroient infailliblement en présence, il le manda au roi de Suede, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante officiers, jouis-

sant par avance du plaisir de combattre l'empereur moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le czar poussé vers le Pruth, n'avoit pour tous retranchemens que des chevaux de frise et des chariots: quelques troupes de janissaires et de spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée; mais ils attaquerent en désordre, et les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince et le désespoir leur donnoient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. de Poniatowski conseilla au grand visir d'affamer l'armée moscovite, qui, manquant de tout, seroit obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avoit jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agiterent cette nuit: il rouloit dans son esprit tout ce qu'il avoit fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de sa nation: tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, alloient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés; il falloit ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent-quatre-vingt mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de plus de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, et des fantassins exténués de faim et de fatigue.

Il appela le général Czérémetof vers le commencement de la nuit, et lui ordonna, sans balancer et sans prendre de conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brulât tous les bagages, et que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot; afin que, s'ils étoient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéroient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente, accablé de douleur et agité de convulsions, mal dont il étoit souvent attaqué, et qui redoubloit toujours avec violence quand il avoit quelque grande

inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire; encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentoit.

Cependant on brûla, selon son ordre, la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoiqu'à regret; plusieurs enterrerent ce qu'ils avoient de plus précieux. Les officiers généraux ordonnoient déjà la marche, et tâchoient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes: chaque soldat, épuisé de fatigue et de faim, marchoit sans ardeur et sans espérance. Les femmes, dont l'armée étoit trop remplie, poussoient des cris qui énervoient encore les courages; tout le monde attendoit le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération, c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui servoient dans cette armée.

Il y avoit alors dans le camp moscovite une femme aussi singuliere peut-être que le czar même. Elle n'étoit encore connue que sous le nom de Catherine. Sa mere étoit une malheureuse paysanne, nommée Erb-Magden, du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, et qui étoit en ce temps-là sous la domination de la Suede. Jamais elle ne connut son pere; elle fut baptisée sous le nom de Marthe. Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans: à cet âge elle fut servante à Marienbourg, chez un ministre luthérien de ce pays nommé Gluk.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon suédois. Le lendemain de ses noces, un parti des troupes de Suede ayant été battu par les Moscovites, ce dragon, qui avoit été à l'action, ne reparut plus, sans que sa femme pût savoir s'il avoit été fait prisonnier, et sans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonniere elle-même par le

général Bauer, elle servit chez lui, ensuite chez le maréchal Czeremetof: celui-ci la donna à Menzikoff, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été, de garçon pâtissier, général et prince, ensuite dépouillé de tout et relégué en Sibérie, où il est mort dans la misere et dans le désespoir.

Ce fut à un souper chez le prince Menzikoff que l'empereur la vit et en devint amoureux. Il l'épousa secrètement en 1707, non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, et même de les continuer après lui. Il avoit déjà répudié depuis long-temps sa premiere femme Ottokesa, fille d'un boyard, accusée de s'opposer aux changemens qu'il faisoit dans ses états. Ce crime étoit le plus grand aux yeux du czar. Il ne vouloit dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangere les qualités d'une souveraine; quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe, il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire: il la fit couronner impératrice. Le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiowits, lui donna l'empire après la mort de son mari. L'Europe a vu avec surprise cette femme, qui ne sut jamais ni lire* ni écrire, réparer son éducation et ses foiblesses par son courage et remplir avec gloire le trône d'un législateur.

Lorsqu'elle épousa le czar elle quitta la religion luthé-

---

* Le Sieur de la Motraye prétend qu'on lui avoit donné une belle éducation, qu'elle lisoit et écrivoit très bien. Le contraire est connu de tout le monde; on ne souffre point en Livonie que les paysans apprennent à lire et à écrire, à cause de l'ancien privilege, nommé *le bénéfice des clercs*, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares, et subsistant dans ces pays. Les mémoires sur lesquels on rapporte ce fait disent d'ailleurs que la princesse Elizabeth, depuis impératrice, signoit toujours pour sa mere, dès son enfance.

rienne où elle étoit née, pour la moscovite. On la rebaptisa, selon l'usage du rit russien ; et au lieu du nom de Marthe elle prit le nom de Catherine, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp du Pruth, tint un conseil avec les officiers généraux et le vice-chancelier Schaffirof, pendant que le czar étoit dans sa tente.

On conclut qu'il falloit demander la paix aux Turcs, et engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand visir au nom de son maître : la czarine entra, avec cette lettre, dans la tente du czar, malgré la défense ; et ayant, après bien des prieres, des contestations et des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avoit de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des officiers généraux : et ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à Osman aga, lieutenant du grand visir, avec la lettre signée par l'empereur moscovite. Méhémet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un visir et d'un vainqueur, répondit : *Que le czar m'envoie son premier ministre, et je verrai ce que j'ai à faire.* Le vice-chancelier Schaffirof vint aussitôt, chargé de quelques présens, qu'il offrit publiquement lui même au grand visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avoit besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La premiere demande du visir fut que le czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître alloit l'attaquer dans un quart d'heure, et que les Moscovites périroient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infâmes. Osman ajouta ses rémontrances aux paroles de Schaffirof.

Méhémet Baltagi n'étoit pas guerrier : il voyoit que les janissaires avoient été repoussés la veille ; Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hasard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une



suspension d'armes pour six heures, pendant la quelle on conviendroit des conditions du traité.

Pendant que l'on parlementoit, il arriva un petit accident, qui peut faire connoître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leur parole que nous ne le croyons. Deux gentilshommes italiens, parens de M. Brillo, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des Tartares, qui les emmenerent à leur camp, et offrirent de les vendre à un officier des janissaires. Le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la treve, fit arrêter les Tartares et les conduisit lui-même devant le grand visir avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, et fit trancher la tête aux Tartares qui avoient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'opposoit à la conclusion d'un traité qui lui ôtoit l'espérance du pillage; Poniatowski secondoit le kan par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience tartare, et sur les insinuations de Poniatowski.

Le visir crut faire assez pour le grand seigneur son maître de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galeres qui étoient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, et que tout le canon et les munitions de ces forteresses demeurassent au grand seigneur; que le czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étoient sous la protection des Polonois, ni ceux qui dépendoient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an; tribut odieux imposé depuis long-temps, mais dont le czar avoit affranchi son pays.

Enfin le traité alloit être signé, sans qu'on eût seulement

fait mention du roi de Suede. Tout ce que Poniatowski put obtenir du visir, fut qu'on insérât un article par lequel le Moscovite s'engageoit à ne point troubler le retour de Charles XII; et ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le czar et le roi de Suede feroient la paix s'ils en avoient envie, et s'ils pouvoient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité, qui fut commencé, conclu et signé le 21 de juillet 1711.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, se retiroit tambour battant et enseignes déployées, arrive le roi de Suede, impatient de combattre et de voir son ennemi entre ses mains. Il avoit couru plus de cinquante lieues à cheval, depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le temps que les Russes commençoient à faire paisiblement leur retraite. Il falloit, pour pénétrer au camp des Turcs, aller passer le Pruth sur un pont à trois lieues de là. Charles XII, qui ne faisoit rien comme les autres hommes, passa la riviere à la nage, au risque de se noyer, et traversa le camp moscovite, au hasard d'être pris: il parvint à l'armée turque, et descendit à la tente du comte de Poniatowski, qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança tristement vers lui, et lui apprit comment il venoit de perdre une occasion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais.

Le roi, outré de colere, va droit à la tente du grand visir: il lui reproche avec un visage enflammé le traité qu'il vient de conclure. *J'ai droit,* dit le grand visir d'un air calme, *de faire la guerre et la paix.* " Mais, ajoute le roi, " n'avois-tu pas toute l'armée moscovite en ton pouvoir?" *Notre loi nous ordonne,* reprit gravement le visir, *de donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent notre miséricorde.* " Eh! t'ordonne-t-elle, insiste le roi en colere, de " faire un mauvais traité, quand tu peux imposer telles lois

“ que tu veux? Ne dépendoit-il pas de toi d'amener le czar “ prisonnier à Constantinople?”

Le Turc, poussé à bout, répondit sèchement: *Eh! qui gouverneroit son empire en son absence? Il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux.* Charles répliqua par un sourire d'indignation: il se jeta sur un sofa, et regardant le visir d'un air plein de colere et de mépris, il étendit sa jambe vers lui, et embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender le désespoir dans le cœur.

Poniatowski resta encore quelque temps avec le grand visir, pour essayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar, mais l'heure de la priere étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver et prier Dieu.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares et le pacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il se défend, avec quarante domestiques, contre une armée. Il est pris et traité en prisonnier.

LA fortune du roi de Suede, si changée de ce qu'elle avoit été, le persécutoit dans les moindres choses. Il trouva à son retour son petit camp de Bender, et tout le logement, inondé des eaux du Niester: il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza; et comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devoit lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir un assaut. Il la meubla même magnifiquement, contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres; l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori Grothusen, qui tenoit une de ses tables. Tandis que le roi bâtissoit ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, Baltagi Méhémet, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avoit envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suede par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avoit rapporté en trois semaines de temps une promesse de la régence impériale, de rendre à Charles XII les honneurs qui lui étoient dus, et de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

On s'étoit adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, Charles, successeur de

Joseph I, étoit en Espagne, où il disputoit la couronne à Philippe V. Pendant que l'envoyé allemand exécutoit à Vienne cette commission, le grand visir envoya trois pachas au roi de Suede pour lui signifier qu'il falloit quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui savoit l'ordre dont ils étoient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osoient lui rien proposer contre son honneur, et lui manquer de respect, il les feroit pendre tous trois sur l'heure. Le pacha de Salonique, qui portoit la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. Charles finit l'audience sans daigner seulement répondre ; son chancelier Mullern, qui resta avec ces trois pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître, qu'ils avoient assez compris par son silence.

Le grand visir ne se rebuta pas : il ordonna à Ismaël pacha, nouveau sérasquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du sultan, s'il ne se déterminoit pas sans délai. Ce sérasquier étoit d'un tempérament doux, et d'un esprit conciliant, qui lui avoit attiré la bienveillance de Charles, et l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partiroit que quand Achmet lui auroit accordé deux choses ; la punition de son grand visir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Méhémet sentoit bien que Charles restoit en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus, il lui retrancha son thaïm ; c'est-à-dire la provision que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un asile. Celle du roi de Suede étoit immense, consistant en cinq cents écus par jour en argent, et en une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour, dans la splendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi sut que le visir avoit osé retrancher sa

subsistance, il se tourna vers son grand-maître-d'hôtel, et lui dit: *Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.*

Les officiers de Charles XII étoient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnoit: cependant on n'avoit ni provisions, ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent des officiers, des domestiques et des janissaires, devenus riches par les profusions du roi. M. Fabrice, envoyé de Holstein, Jeffreys, ministre d'Angleterre, leurs secrétaires, leurs amis, donnerent ce qu'ils avoient. Le roi, avec sa fierté ordinaire, et sans inquiétude du lendemain, subsistoit de ces dons, qui n'auroient pas suffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer secrètement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians européens. Tous refuserent d'en prêter à un roi qui sembloit s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand anglois, nommé Cook, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le roi de Suede venoit à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençoit à manquer de tout, et à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle M. Poniatowski écrivit, du camp même du grand visir, une rélation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit Baltagi Méhémet de lâcheté et de perfidie. Un vieux janissaire indigné de la foiblesse du visir, et de plus gagné par les présens de Poniatowski, se chargea de cette rélation, et ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au sultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand visir, selon sa coutume.

Les circonstances étoient favorables: le czar en liberté ne se pressoit pas d'accomplir ses promesses; les clefs d'Azoph ne venoient point; le grand visir, qui en étoit

responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître, n'osoit s'aller présenter devant lui.

Le serrail étoit alors plus rempli que jamais d'intrigues et de factions. Ces cabales, que l'on voit dans toutes les cours, et qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête. Il en coûta la vie à l'ancien visir Chourlouli et à Osman, ce lieutenant de Baltagi Méhémet, qui étoit le principal auteur de la paix du Pruth, et qui depuis cette paix avoit obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'Osman la bague de la czarine, vingt mille pieces d'or au coin de Saxe et de Moscovie; ce fut une preuve que l'argent seul avoit tiré le czar du précipice et avoit ruiné la fortune de Charles XII. Le visir Baltagi Méhémet fut relégué dans l'isle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort: il n'étoit pas riche, et sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand visir succéda Jussuf, c'est-à-dire Joseph, dont la fortune étoit aussi singuliere que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontieres de la Moscovie, et fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans, avec sa famille, il avoit été vendu à un janissaire. Il fut long-temps valet dans le serrail, et devint enfin la seconde personne de l'empire, où il avoit été esclave; mais ce n'étoit qu'un fantôme de ministre. Le jeune sélictar Ali Courmourgi l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; et Jussuf, sa créature, n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visiriat: les plénipotentiaires du czar qui restoient à Constantinople, et comme ministres et comme ôtages, y furent mieux traités que jamais: le grand visir confirma avec eux la paix du Pruth. Mais ce qui mortifia le plus

le roi de Suede, ce fut d'apprendre que les liaisons secretes qu'on prenoit à Constantinople avec le czar, étoient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Constantinople, depuis la retraite de Charles à Bender, étoit devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte Désaleurs, ambassadeur de France, y appuyoit les intérêts de Charles et de Stanislas: le ministre de l'empereur allemand les traversoit; les factions de Suede et de Moscovie s'entrechoquoient, comme on a vu long-temps celles de France et d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande, qui paroissoient neutres, ne l'étoient pas; le nouveau commerce que le czar avoit ouvert dans Petersbourg attiroit l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglois et les Hollandois seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avoit beaucoup à gagner avec le czar: il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre et de Hollande le servissent secrètement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on feroit sortir incessamment Charles des terres de l'empereur turc, soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses états qu'en Turquie, où il étoit toujours sur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suede sollicitoit toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes, non plus comme un roi qu'on vouloit secourir, mais comme un hôte dont on vouloit se défaire. Pour cet effet le sultan Achmet lui écrivit en ces termes:

« Très puissant entre les rois adorateurs de Jésus, redresseur des torts « et des injures, et protecteur de la justice dans les portes et les « républiques du midi et du septentrion : éclatant en majesté, ami de « l'honneur et de la gloire, et de notre sublime Porte, Charles, roi de « Suede, dont Dieu couronne les entreprises de bonheur.

« Aussitôt que le très illustre Achmet, ci-devant « Chiaoux pacha, aura eu l'honneur de vous présenter « cette lettre, ornée de notre sceau impérial, soyez per- « suadé et convaincu de la vérité de nos intentions qui y « sont contenues ; à savoir, que, quoique nous nous fussions « proposé de faire marcher de nouveau contre le czar nos « troupes toujours victorieuses, cependant ce prince, pour « éviter le juste ressentiment que nous avoit donné son « retardement à exécuter le traité conclu sur les bords du « Pruth, et renouvelé depuis à notre sublime Porte, ayant « rendu à notre empire le château et la ville d'Azoph, et « cherché par la médiation des ambassadeurs d'Angleterre « et de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous « les liens d'une constante paix, nous la lui avons accordée, « et donné à ses plénipotentiaires, qui nous restent pour « ôtages, notre ratification impériale, après avoir reçu la « sienne de leurs mains.

« Nous avons donné au très honorable et vaillant Delvet « Gherai, han de Budziack, de Crimée, de Nagaï et de « Circassie, et à notre très sage conseiller et généreux sé- « rasquier de Bender, Ismaël (que Dieu perpétue et aug- « mente leur magnificence et prudence,) nos ordres invio- « lables et salutaires pour votre retour par la Pologne, selon « votre premier dessein, qui nous a été renouvelé de votre « part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les « auspices de la Providence, et avec une honorable escorte, « avant l'hiver prochain, pour vous rendre dans vos pro- « vinces, ayant soin de passer en ami par celles de la « Pologne.

"Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous "sera fourni par ma sublime Porte, tant en argent, qu'en "hommes, chevaux et chariots. Nous vous exhortons sur-"tout, et vous recommandons de donner vos ordres les "plus positifs et les plus clairs à tous les Suédois et autres "gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre "aucun désordre, et de ne faire aucune action qui tende "directement ou indirectement à violer cette paix et amitié.

"Vous conserverez par-là notre bienveillance, dont nous "chercherons à vous donner d'aussi grandes et d'aussi fré-"quentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos "troupes destinées pour vous accompagner recevront des "ordres conformes à nos intentions impériales.

"*Donné à notre sublime Porte de Constantinople le* 14 *de la lune* "*de Rebyul Eureck* 1214; *ce qui revient au* 19 *avril* 1712."

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance au roi de Suede; il écrivit au sultan: "Qu'il seroit toute sa "vie reconnoissant des faveurs dont sa hautesse l'avoit "comblé; mais qu'il croyoit le sultan trop juste pour le "renvoyer, avec la simple escorte d'un camp volant, dans "un pays encore inondé des troupes du czar." En effet l'empereur moscovite, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'étoit engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avoit fait encore passer de nouvelles; et ce qui semble étonnant, c'est que le grand seigneur n'en savoit rien.

La mauvaise politique de la Porte d'avoir toujours par vanité des ambassadeurs des princes chrétiens à Constantinople, et de ne pas entretenir un seul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénetrent et conduisent quelquefois les résolutions les plus secretes du sultan, et que le divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les chrétiens.

Le sultan, enfermé dans son serrail parmi ses femmes et ses eunuques, ne voit que par les yeux de son grand

visir : ce ministre, aussi inaccessible que son maître, occupé des intrigues du serail, et sans correspondance au dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la premiere faute pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, et qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction et la sécurité profonde de cette cour, que si les princes chrétiens se liguoient contre elle, leurs flottes seroient aux Dardanelles, et leurs armées de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre ; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet étoit si peu informé de ce qui se passoit en Pologne, qu'il y envoya un aga pour voir s'il étoit vrai que les armées du czar y fussent encore : deux secrétaires du roi de Suede, qui savoient la langue turque, accompagnerent l'aga, afin de servir de témoins contre lui, en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au sultan même. Achmet indigné alloit faire étrangler le grand visir ; mais le favori qui le protégeoit, et qui croyoit avoir besoin de lui, obtint sa grace, et le soutint encore quelque temps dans le ministere.

Les Moscovites étoient protégés ouvertement par le visir, et secrètement par Ali Coumourgi, qui avoit changé de parti ; mais le sultan étoit si irrité, l'infraction du traité étoit si manifeste, et les janissaires, qui font trembler souvent les ministres, les favoris et les sultans, demandoient si hautement la guerre, que personne dans le serrail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussi-tôt le grand seigneur fit mettre aux Sept-Tours les ambassadeurs moscovites, déjà aussi accoutumés à aller

en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le czar : les queues de cheval arborées ; les ordres donnés à tous les pachas d'assembler une armée de deux cent mille combattans. Le sultan lui-même quitta Constantinople, et vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps une ambassade solennelle, envoyée au grand seigneur de la part d'Auguste et de la république de Pologne, s'avançoit sur le chemin d'Andrinople ; le palatin de Mazovie étoit à la tête de l'ambassade, avec une suite de trois cents personnes.

Tout ce qui composoit l'ambassade fut arrêté et retenu prisonnier dans l'un des faubourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suede ne s'étoit plus flatté que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage et clairvoyant, qui résidoit alors à Constantinople, le jeune Coumourgi rouloit déjà dans sa tête d'autres desseins que de disputer des déserts au czar de Moscovie, dans une guerre douteuse. Il projetoit d'enlever aux Vénitiens le Péloponnese, nommé aujourd'hui la Morée, et de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendoit pour exécuter ses grands desseins que l'emploi de premier visir, dont sa jeunesse l'écartoit encore. Dans cette idée il avoit plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du czar. Son intérêt ni sa volonté n'étoient pas de garder plus long-temps le roi de Suede, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non seulement il vouloit renvoyer ce prince, mais il disoit ouvertement qu'il ne falloit plus souffrir désormais aucun ministre chrétien à Constantinople ; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étoient que des espions honorables, qui corrompoient ou qui trahissoient les visirs, et donnoient depuis trop long-temps le mouvement aux intrigues du serrail ; que les Francs établis

à Péra, et dans les echelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un consul, et non d'un ambassadeur. Le grand visir, qui devoit son établissement et sa vie même au favori, et qui de plus le craignoit, se conformoit à ses intentions, d'autant plus aisément qu'il s'étoit vendu aux Moscovites, et qu'il espéroit se venger du roi de Suede, qui avoit voulu le perdre. Le Muphti, créature d'Ali Coumourgi, étoit aussi l'esclave de ses volontés; il avoit conseillé la guerre contre le czar, quand le favori la vouloit, et il la trouva injuste, dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-chancelier Schaffirof et le jeune Czeremetof, plénipotentiaires et ôtages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retireroit ses troupes de la Pologne. Le grand visir, qui savoit bien que le czar n'exécuteroit pas ce traité, ne laissa pas de le signer; et le sultan, content d'avoir en apparence imposé des lois aux Moscovites, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le czar, ensuite la guerre déclarée et la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on feroit partir le roi de Suede. Le sultan ne vouloit point commettre son honneur et celui de l'empire ottoman, en exposant le roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partiroit; mais que les ambassadeurs de Pologne et de Moscovie répondroient de la sureté de sa personne; ces ambassadeurs jurerent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi Auguste, ne troubleroient son passage, et que Charles de son côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan ayant ainsi réglé la destinée de Charles, Ismaël, sérasquier de Bender, se transporta à Varnitza, où le roi étoit campé, et vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à différer, et qu'il falloit partir.

Charles ne répondit autre chose, sinon que le grand seigneur lui avoit promis une armée, et non une escorte, et que les rois devoient tenir leur parole.

Cependant le général Flemming, ministre et favori du roi Auguste, entretenoit une correspondance secrete avec le kan de Tartarie et le sérasquier de Bender. La Mare, gentilhomme françois, colonel au service de Saxe, avoit fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, et tous ces voyages étoient suspects.

Précisément dans ce temps le roi de Suede fit arrêter, sur les frontieres de la Valachie, un courier que Flemming envoyoit au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées; on les déchiffra: on y vit une intelligence marquée entre les Tartares et la cour de Dresde, mais elles étoient conçues en termes si ambigus et si généraux, qu'il étoit difficile de démêler si le but du roi Auguste étoit seulement de détacher les Turcs du parti de la Suede, ou s'il vouloit que le kan livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il sembloit difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'Auguste, voulût, en saisissant la personne du roi de Suede, hasarder la vie de ses ambassadeurs, et de trois cents gentilshommes polonois, qui étoient retenus dans Andrinople comme des gages de la sûreté de Charles.

Mais d'un autre côté on savoit que Flemming, ministre absolu d'Auguste, étoit très délié et peu scrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suede sembloient rendre toute vengeance excusable; et on pouvoit penser que si la cour de Dresde achetoit Charles du kan des Tartares, elle pourroit acheter aisément de la cour ottomane la liberté des ôtages polonois.

Ces raisons furent agitées entre le roi, Mullern son chancelier privé, et Grothusen son favori. Ils lurent et relurent les lettres; et la malheureuse situation où ils étoient

les rendant plus soupçonneux, ils se déterminerent à croire ce qu'il y avoit de plus triste.

Quelques jours après le roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un comte Sapiéha réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion Sapiéha ne lui auroit paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir changerent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractere se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir et le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvoit se tromper dans l'idée qu'il avoit que le roi Auguste avoit marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompoit encore davantage en comptant sur le secours de la cour ottomane. Quoiqu'il en soit, il résolut de gagner du temps.

Il dit au pacha de Bender qu'il ne pouvoit partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes; car, quoiqu'on lui eût rendu depuis long-temps son thaïm, ses libéralités l'avoient toujours forcé d'emprunter. Le pacha lui demanda ce qu'il vouloit; le roi répondit au hasard mille bourses, qui font quinze cent mille francs de notre argent en monnoie forte. Le pacha en écrivit à la Porte; le sultan, au lieu de mille bourses qu'on lui demandoit, en accorda douze cents, et écrivit au pacha la lettre suivante:

" *Lettre du Grand Seigneur au Pacha de Bender.*

" Le but de cette lettre impériale est pour vous faire " savoir que sur votre recommandation et représentation, " et sur celle du très noble Delvet Gherai han à notre " Sublime Porte, notre impériale magnificence a accordé

" mille bourses au roi de Suede, qui seront envoyées à " Bender sous la conduite et la charge du très illustre Mé- " hémet pacha, ci-devant chiaoux pacha, pour rester sous " votre garde jusqu'au temps du départ du roi de Suede, " dont Dieu dirige les pas, et lui être données alors avec " deux cents bourses de plus, comme un surcroît de notre " libéralité impériale, qui excede sa demande.

" Quant à la route de Pologne qu'il est résolu de pren- " dre, vous aurez soin, vous et le han qui devez l'accom- " pagner, de prendre des mesures si prudentes et si sages, " que pendant tout le passage les troupes qui sont sous votre " commandement, et les gens du roi de Suede, ne causent " aucun dommage, et ne fassent aucune action qui puisse " être réputée contraire à la paix qui subsiste encore entre " notre Sublime Porte et le royaume et la république de " Pologne ; en sorte que le roi passe comme ami sous notre " protection.

" Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien " expressément de faire) il recevra tous les honneurs et les " égards dûs à sa majesté de la part des Polonois ; ce dont " nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi Auguste et " de la république, en s'offrant même à cette condition, " aussi-bien que quelques autres nobles polonois, si nous le " requérons, pour ôtages et sûreté de son passage.

" Lorsque le temps dont vous serez convenu avec le " très noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous " vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels " seront les Tartares, ayant à leur tête le han, et vous con- " duirez le roi de Suede avec ses gens.

" Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant de diriger " vos pas et les leurs ; le pacha d'Aulos restera à Bender " pour le garder en votre absence, avec un corps de spahis " et un autre de janissaires ; et en suivant nos ordres et nos " intentions impériales en tous ces points et articles, vous " vous rendrez dignes de la continuation de notre faveur

" impériale, aussi-bien que des louanges et des récompenses
" dûes à tout ceux qui les observent.

" *Fait à notre résidence impériale d'Andrinople le 2 de la lune de
" Cheval 1214 de l'hégire.*"

Pendant qu'on attendoit cette réponse du grand seigneur, le roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnoit le kan des Tartares; mais les passages étoient bien gardés: de plus, le ministere lui étoit contraire, les lettres ne parvinrent point au sultan; le visir empêcha même M. Désaleurs de venir à Andrinople, où étoit la Porte, de peur que ce ministre, qui agissoit pour le roi de Suede, ne voulût déranger le dessein qu'on avoit de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du grand seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvoit demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou à s'embarquer sur la mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien et attendre les événemens.

Quand les douze cents bourses furent arrivées, son trésorier Grothusen, qui avoit appris la langue turque dans ce long séjour, alla voir le pacha sans interprete, dans le dessein de tirer de lui les douze cents bourses, et de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition que le parti suédois armeroit enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothusen dit au pacha que le roi ne pouvoit avoir ses équipages prêts sans argent: " Mais, dit le pacha, c'est nous " qui ferons tous les frais de votre départ; votre maître n'a " rien à dépenser tant qu'il sera sous la protection du mien." Grothusen répliqua qu'il y avoit tant de différence entre les équipages Turcs et ceux des Francs, qu'il falloit avoir recours aux artisans suédois et polonois qui étoient à Varnitza.

Il l'assura que son maître étoit disposé à partir, et que

cet argent faciliteroit et avanceroit son départ. Le pacha, trop confiant, donna les douze cents bourses: il vint quelques jours après demander au roi, d'une maniere très respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême, quand le roi lui dit qu'il n'étoit pas prêt à partir, et qu'il lui falloit encore mille bourses. Le pacha, confondu à cette réponse, fut quelque temps sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi : *Il m'en coûtera la tête*, dit-il, *pour avoir obligé ta majesté; j'ai donné les douze cents bourses, malgré l'ordre exprès de mon souverain*. Ayant dit ces paroles, il s'en retournoit plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuseroit auprès du sultan. *Ah!* repartit le Turc en s'en allant, *mon maître ne sait point excuser les fautes, il ne sait que les punir*.

Ismaël pacha alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le pacha de ne point souffrir que les douze cents bourses fussent données avant le départ du roi, et ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendoit aussi bien que le pacha l'indignation du grand seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier: ils protesterent qu'ils n'avoient donné les douze cents bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai; ils supplierent sa hautesse que le refus du roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le kan et le pacha vouloient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. Funk, alors son envoyé auprès du grand seigneur, de porter contre eux ses plaintes, et de demander encore mille bourses. Son extrême générosité, et le peu de cas qu'il faisoit de l'argent, l'empêchoient de sentir qu'il y avoit de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisoit que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'étoit être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir besoin

de pareils artifices. Savari, son interprete, homme adroit et entreprenant, porta sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand visir faisoit garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse on le fit mettre en prison. Le sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire, et y parla lui même, ce qu'il ne fait que très rarement. Tel fut son discours, selon la traduction qu'on en fit alors:

"Je n'ai presque connu le roi de Suede que par sa "défaite de Pultava, et par la priere qu'il m'a faite de lui "accorder un asile dans mon empire: je n'ai, je crois, nul "besoin de lui, et n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le craindre; "cependant, sans consulter d'autres motifs que l'hospitalité "d'un musulman, et ma générosité, qui répand la rosée de "ses faveurs sur les grands comme sur les petits, sur les "étrangers comme sur mes sujets, je l'ai reçu et secouru de "tout, lui, ses ministres, ses officiers, ses soldats, et n'ai "cessé pendant trois ans et demi de l'accabler de présens.

"Je lui ai accordé une escorte considérable pour le "conduire dans ses états. Il a demandé mille bourses pour "payer quelques frais, quoique je les fasse tous; au lieu "de mille j'en ai accordé douze cents: après les avoir tirées "de la main du sérasquier de Bender, il en demande encore "mille autres, et ne veut point partir, sous prétexte que "l'escorte est trop petite, au lieu qu'elle n'est que trop "grande pour passer par un pays ami.

"Je demande donc si c'est violer les lois de l'hospitalité "que de renvoyer ce prince, et si les puissances étrangeres "doivent m'accuser de violence et d'injustice, en cas qu'on "soit réduit à le faire partir par force." Tout le divan répondit que le grand seigneur agissoit avec justice.

Le muphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux musulmans envers les infideles, encore moins envers les ingrats; et il donna son fetfa, espece de mandement qui accompagne presque toujours les ordres im-

portans du grand seigneur. Ces fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du sultan comme les autres.

L'ordre et le fetfa furent portés à Bender par le Bouyouk Imraour, grand-maître des écuries, et un chiaoux pacha, premier huissier. Le pacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares; aussi-tôt il alla à Varnitza demander si le roi vouloit partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du sultan.

Charles XII menacé n'étoit pas maître de sa colere. *Obéis à ton maître si tu l'oses*, lui dit-il, *et sors de ma présence*. Le pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant, il rencontra Fabrice, et lui cria, toujours en courant: *le roi ne veut point écouter la raison, tu vas voir des choses bien étranges*. Le jour même il retrancha les vivres au roi, et lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonois et aux Cosaques qui étoient à Varnitza, que s'ils vouloient avoir des vivres, il falloit quitter le camp du roi de Suede, et venir se mettre dans la ville de Bender, sous la protection de la Porte. Tous obéirent et laisserent le roi réduit aux officiers de sa maison, et à trois cents soldats suédois, contre vingt mille Tartares et six mille Turcs.

Il n'y avoit plus de provisions dans le camp pour les hommes ni pour les chevaux.

Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp, à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand seigneur lui avoit envoyés, en disant: *Je ne veux ni de leurs provisions ni de leurs chevaux*. Ce fut un régal pour les troupes tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs et les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince, sans s'étonner, fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cents suédois: il y travailla lui même. Son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, ses valets-de-

chambre, tous ses domestiques aidoient à l'ouvrage. Les uns barricadoient les fenêtres, les autres enfonçoient des solives derriere les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ces prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement Fabrice, l'envoyé de Holstein, ne s'étoit point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeuroit aussi M. Jeffreys, envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suede. Ces deux ministres, voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kan, et sur-tout le pacha de Bender, qui n'avoient nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres; ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assisterent cet huissier du serrail et le grand-maître des écuries, qui avoient apporté l'ordre du sultan et le fetfa du muphti.

M. Fabrice* leur avoua que sa majesté suédoise avoit de justes raisons de croire qu'on vouloit la livrer à ses ennemis en Pologne. Le kan, le pacha, et les autres jurerent sur leurs têtes, prirent Dieu à témoin qu'ils détestoient une si horrible perfidie, qu'ils verseroient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi de Suede. Ils dirent qu'ils avoient entre leurs mains les ambassadeurs moscovites et polonois, dont la vie leur répondoit du moindre affront qu'on oseroit faire au roi de Suede. Enfin, ils se plaignirent amèrement des soupçons outrageans que le roi concevoit sur des personnes qui l'avoient si bien reçu et si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, M. Fabrice se laissa persuader par les Turcs: il crut voir dans leurs protesta-

* Tout ce récit est rapporté par M. Fabrice dans ses lettres.

tions cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savoit bien qu'il y avoit eu une secrete correspondance entre le kan tartare et le roi Auguste ; mais il demeura convaincu qu'il ne s'étoit agi dans leur négociation que de faire sortir Charles XII des terres du grand seigneur. Soit que M. Fabrice se trompât ou non, il les assura qu'il représenteroit au roi l'injustice de ses défiances. *Mais prétendez-vous le forcer à partir*, ajouta-t-il ? *Oui*, dit le pacha, *tel est l'ordre de notre maître*. Alors il les pria encore une fois de bien considérer si cet ordre étoit de verser le sang d'une tête couronnée. *Oui*, répliqua le kan en colere, *si cette tête couronnée désobéit au grand seigneur dans son empire*.

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII paroissoit inévitable ; et l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le pacha engagea le kan à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où étoit alors le grand seigneur, pour avoir les derniers ordres de sa hautesse.

M. Jeffreys et M. Fabrice, ayant obtenu ce peu de relâche, coururent en avertir le roi : ils arriverent avec l'empressement de gens qui apportoient une nouvelle heureuse ; mais ils furent très froidement reçus : il les appela médiateurs volontaires, et persista à soutenir que l'ordre du sultan et le fetfa du muphti étoient forgés, puisqu'on venoit d'envoyer demander de nouveaux ordres à la porte.

Le ministre anglois se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un prince si inflexible. M. Fabrice, aimé du roi, et plus accoutumé à son humeur que le ministre anglois, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens, et le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres. On obtint aisément des Turcs de laisser

passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople.

Le kan même avoit défendu à ses Tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre : de sorte que Charles XII sortoit quelquefois de son camp avec quarante chevaux, et couroit au milieu des troupes tartares, qui lui laissoient respectueusement le passage libre : il marchoit même droit à leurs rangs, et ils s'ouvroient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du grand seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feroient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. *Avez-vous vu l'ordre dont vous me parlez*, dit le roi? *Oui*, répondit Fabrice. *Eh bien! dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir.* Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colere, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. *Retournez à vos Turcs*, lui dit le roi en souriant ; *s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre.*

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et sur-tout sa personne sacrée, l'assurant de plus que cette résistance étoit injuste; qu'il violoit les droits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avoient si long-temps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'étoit point fâché contre Fabrice, se mit en colere contre ses prêtres, et leur dit qu'il les avoit pris pour faire les prieres, et non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dardoff dont le sentiment avoit toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvoit être que funeste, montrerent au roi leurs esto-

mats couverts de blessures reçues à son service; et l'assurant qu'ils étoient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire: Je sais par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, il le faut faire encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattoit en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir, avec trois cents Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son chancelier Mullern, le secrétaire Empreus, et les clercs devoient défendre la maison de la chancellerie: le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche, étoit à un autre poste: les palefreniers, les cuisiniers avoient un autre endroit à garder: car avec lui tout étoit soldat. Il couroit à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattroient avec courage.

On ne fut pas long-temps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venoient attaquer le petit retranchement avec dix pieces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottoient en l'air, les clarions sonnoient, les cris de *Alla, Alla*, se faisoient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêloient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appeloient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui avoient presque tous reçu de l'argent de lui. « Eh quoi! mes amis, leur « dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois cents « Suédois sans défense? Vous, braves janissaires, qui avez « pardonné à cinquante mille Moscovites, quand ils vous « ont crié *amman*, pardon; avez-vous oublié les bienfaits « que vous avez reçus de nous, et voulez-vous assassiner ce

“ grand roi de Suede que vous aimez tant, et qui vous a “ fait tant de libéralités ? Mes amis, il ne demande que trois “ jours, et les ordres du sultan ne sont pas si séveres qu'on “ vous le fait croire.”

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendoit pas lui-même. Les janissaires jurerent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueroient point le roi, et qu'ils lui donneroient les trois jours qu'il demandoit. En vain on donna le signal de l'assaut ; les janissaires, loin d'obéir, menacerent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordoit pas trois jours au roi de Suede ; ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du sultan étoient supposés. A cette sédition inopinée, le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, vouloit donner immédiatement l'assaut avec ses troupes : mais le pacha, qui ne prétendoit pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il seroit puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires, et les plus vieux soldats : il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du muphti.

Soixante des plus vieux, qui avoient des barbes blanches vénérables, et qui avoient reçu mille présens des mains du roi, proposerent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le pacha le permit ; il n'y avoit point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allerent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires, quand ils ne vont point au combat : car les Turcs regardent comme barbare la cou-

tume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adresserent au baron de Grothusen et au chancelier Mullern : ils leur dirent qu'ils venoient dans le dessein de servir de fideles gardes au roi ; et que s'il vouloit, ils le conduiroient à Andrinople, où il pourroit parler lui-même au grand seigneur. Dans le temps qu'ils faisoient cette proposition, le roi lisoit des lettres qui arrivoient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvoit plus le voir, lui avoit fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étoient du comte de Poniatowski, qui ne pouvoit le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrete demande des mille bourses. Il mandoit au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étoient que trop réels ; qu'à la vérité le sultan étoit trompé par ses ministres ; mais que plus l'empereur étoit trompé dans cette affaire, plus il vouloit être obéi ; qu'il falloit céder au temps et plier sous la nécessité : qu'il prenoit la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne falloit que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remede à un mal que la violence aigriroit sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvoit fléchir sans déshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne se retiroient, il leur feroit couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournerent, en criant : *Ah ! la tête de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse !* Ils vinrent rendre compte au pacha de

leur commission, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avoit faite. Tous jurerent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avoient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchemens; les Tartares les attendoient déjà, et les canons commençoient à tirer.

Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcerent en un instant ce petit camp; à peine vingt Suédois tirerent l'épée; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi étoit alors à cheval, entre sa maison et son camp avec les généraux Hord, Dardoff et Sparre; voyant que tous ses soldats s'étoient laissé prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois officiers: *Allons défendre la maison; nous combattrons,* ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis.*

Aussitôt il galoppe avec eux vers cette maison, où il avoit mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avoit fortifiée du mieux qu'on avoit pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étoient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvoient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée; ils le suivent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisoient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouverent assiégée de janissaires; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étoient entrés par une fenêtre, et s'étoient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du roi s'étoient retirés. Cette salle étoit heureusement près de la porte par où le roi vouloit entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'étoit jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avoit fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étoient animés par la promesse qu'avoit faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auroient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessoit et il tuoit tous ceux qui s'approchoient de sa personne. Un janissaire qu'il avoit blessé lui appuya son mousqueton sur le visage: si le bras du Turc n'avoit fait un mouvement, causé par la foule, qui alloit et qui venoit comme des vagues, le roi étoit mort; la balle glissa sur sa joue, lui emporta un bout de l'oreille et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée étoit d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étoient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe, on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistoit en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets-de-chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pilloient le reste de la maison, et remplissoient les appartemens. *Allons un peu chasser de chez moi ces barbares*, dit-il: et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnoit dans son appartement à coucher: il entre, et fait feu sur ceux qui pilloient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi, qu'ils étoient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves; le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi apperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachoient sous son lit : il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon, en criant *amman*. *Je te donne la vie*, dit le roi au Turc, *à condition que tu iras faire au pacha un fidele récit de ce que tu as vu*. Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre, comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermerent et barricaderent encore les fenêtres. Ils ne manquoient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets et de poudre, avoit échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos : les Suédois tiroient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuerent deux cents en moins d'un demi-quart-d'heure.

Le canon tiroit contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisoit que des trous et ne renversoit rien.

Le kan des Tartares et le pacha, qui vouloient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entiere contre soixante personnes, jugerent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des fleches entortillées de meches allumées. La maison fut en flammes en un moment ; le toit tout embrasé étoit près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu : trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu étoit le plus violent. Il se trouva que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie : mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage ; l'appartement du roi étoit consumé ; la grande salle où les Suédois se tenoient, étoit remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les

portes des appartemens voisins; la moitié du toit étoit abymée dans la maison même, l'autre tomboit en dehors, en éclatant, dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il falloit se rendre. *Voilà un étrange homme*, dit le roi, *qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier*. Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas, avoit un toit de pierre, et étoit à l'épreuve du feu; qu'il falloit faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. *Voilà un vrai Suédois*, s'écria le roi: il embrassa ce garde, et le créa colonel sur le champ. *Allons, mes amis*, dit-il, *prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie l'épée à la main*.

Les Turcs, qui cependant entouroient cette maison toute embrasée, voyoient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortoient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étoient armés d'épées et de pistolets; chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil jetant leurs pistolets, et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée; le roi, qui étoit en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba: vingt-et-un janissaires se jettent aussitôt sur lui: il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmenent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avoient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la

douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colere. Il regardoit les janissaires en souriant, et ceux-ci le portoient, en criant *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares; ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulieres *.

* M. Norberg, qui n'étoit pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de M. de Voltaire; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes, et n'a pu justifier la témérité de Charles XII. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de Voltaire au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'aventure du sieur Frédéric, valet-de-chambre du roi de Suede, que quelques-uns prétendoient avoir été brûlé dans la maison du roi, et que d'autres disoient avoir été coupé en deux par les Tartares. La Mottraye prétend aussi que le roi de Suede ne dit point ces paroles: *Nous combattrons, pro aris et focis;* mais M. Fabrice, qui étoit présent, assure que le roi prononça ces mots, que la Mottraye n'étoit pas plus à portée d'écouter qu'il n'étoit capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de latin.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transferent Charles à Démirtash. Le roi Stanislas est pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolutions dans le serrail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ses états. Sa maniere étrange de voyager. Son arrivée à Stralsund. Disgraces de Charles. Succès de Pierre le Grand: son triomphe dans Petersbourg.

LE pacha de Bender attendoit Charles gravement dans sa tente, ayant près de lui Marcou un interprete. Il reçut ce prince avec un profond respect, et le supplia de se reposer sur un sofa; mais le roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente.

« Le Tout-Puissant soit béni, dit le pacha, de ce que ta « majesté est en vie: mon désespoir est amer d'avoir été « réduit par ta majesté à exécuter les ordres de sa hautesse." Le roi fâché seulement de ce que ses trois cents soldats s'étoient laissé prendre dans leurs retranchemens, dit au pacha: *Ah! s'ils s'étoient défendus comme ils devoient, on ne nous auroit pas forcés en dix jours.* « Hélas! dit le « Turc, voilà du courage bien mal employé." Il fit conduire le roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étoient ou tués ou pris; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires, pillés ou brûlés; on voyoit sur les chemins les officiers suédois presque nus, enchaînés deux à deux, et suivant à pied des Tartares ou des janissaires. Le chancelier, les généraux, n'avoient point un autre sort: ils étoient esclaves des soldats auxquels ils étoient échus en partage.

Ismaël pacha ayant conduit Charles XII dans son serrail de Bender, lui céda son appartement, et le fit servir en roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit, mais il se jeta tout botté sur un sofa, et dormit profondément. Un officier, qui se tenoit debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en se réveillant de son premier sommeil. Le Turc voyoit avec étonnement un souverain qui couchoit en bottes et nu-tête. Le lendemain matin Ismaël introduisit Fabrice dans la chambre du roi. Fabrice trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, et toute sa personne couvertes de sang et de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jeta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole: rassuré bientôt par la maniere libre et douce dont le roi lui parloit, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, et tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. "On prétend, dit Fabrice, que votre majesté a "tué vingt janissaires de sa main." *Bon, bon,* dit le roi, *on augmente toujours les choses de la moitié.* Au milieu de cette conversation le pacha présenta au roi son favori Grothusen et le colonel Ribbins, qu'il avoit eu la générosité de racheter à ses dépens. Fabrice se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un François, que la curiosité avoit amené à Bender, et qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avoit; ces étrangers, assistés des soins et même de l'argent du pacha, racheterent non-seulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des Turcs et des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le roi prisonnier, dans un chariot couvert d'écarlate, sur le chemin d'Andrinople: son trésorier Grothusen étoit avec lui: le chancelier Mullern, et quelques officiers, suivoient dans un autre char: plusieurs

étoient à cheval, et lorsqu'ils jetoient les yeux sur le chariot où étoit le roi, ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le pacha étoit à la tête de l'escorte; Fabrice lui représenta qu'il étoit honteux de laisser le roi sans épée, et le pria de lui en donner une. " Dieu m'en préserve, dit le pacha, il " voudroit nous en couper la barbe." Cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisoit ainsi, prisonnier et désarmé, ce roi, qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'états, et qui s'étoit vu l'arbitre du nord et la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Le roi Stanislas avoit été arrêté sur les terres des Turcs, et on l'amenoit prisonnier à Bender, dans le temps même qu'on transféroit Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avoit fait roi, se trouvant sans argent, et par conséquent sans parti en Pologne, s'étoit retiré d'abord en Poméranie; et ne pouvant plus conserver son royaume, il avoit défendu, autant qu'il l'avoit pu, les états de son bienfaiteur. Il avoit même passé en Suede pour précipiter les secours dont on avoit besoin dans la Poméranie et dans la Livonie; il avoit fait tout ce qu'on devoit attendre de l'ami de Charles XII. En ce temps le premier roi de Prusse, prince très sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, s'imagina de se liguer avec Auguste et la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, et de faire entrer Charles XII lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devoient en être le fruit; la paix du nord, le retour de Charles dans ses états, et une barriere opposée aux Russes, devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendoit la tranquillité publique, étoit l'abdication de Stanislas. Non seulement Stanislas l'accepta mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevoit la couronne; la nécessité, le bien public, la gloire

du sacrifice, et l'interêt de Charles, à qui il devoit tout et qu'il aimoit, le déterminerent. Il écrivit à Bender; il exposa au roi de Suede l'état des affaires, les malheurs et le remede: il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenue nécessaire par les conjonctures, et honorable par les motifs; il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suede à ceux d'un ami malheureux, qui s'immoloit au bien public sans répugnance. Charles XII reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colere au courier, en présence de plusieurs témoins: *Si mon ami ne veut pas être roi, je saurai bien en faire un autre.*

Stanislas s'obstina au sacrifice que Charles refusoit. Ces temps étoient destinés à des sentimens et à des actions extraordinaires. Stanislas voulut aller lui-même fléchir Charles, et il hasarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avoit fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour, à dix heures du soir, de l'armée suédoise qu'il commandoit en Poméranie, et partit avec le baron Sparre, qui à été depuis ambassadeur en Angleterre et en France, et avec un autre colonel. Il prend le nom d'un François nommé Haran, alors major au service de Suede, et qui est mort depuis peu commandant de Dantzick: il côtoie toute l'armée des ennemis. Arrêté plusieurs fois, et relâché sur un passe-port obtenu au nom de Haran, il arrive enfin après bien des périls aux frontieres de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoie à son armée le baron Sparre, entre dans Yassy, capitale de la Moldavie; se croyant en sûreté dans un pays où le roi de Suede avoit été si respecté, il étoit bien loin de soupçonner ce qui se passoit alors.

On lui demande qui il est: il se dit major d'un régiment au service de Charles XII; on l'arrête à ce seul nom. Il est mené devant le hospodar de Moldavie, qui sachant déjà par les gazettes que Stanislas s'étoit échappé de son armée,

concevoit quelques soupçons de la vérité. On lui avoit dépeint la figure du roi, très aisé a reconnoître à un visage plein et aimable, et à un air de douceur assez rare.

Le hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, et enfin lui demanda quel emploi il avoit dans l'année suédoise. Stanislas et le hospodar parloient latin. *Major sum*, lui dit Stanislas: *Imò maximus es*, lui répondit le Moldave: et aussitôt lui présentant un fauteuil, il le traita en roi; mais aussi il le traita en roi prisonnier, et on fit une garde exacte autour du couvent grec, dans lequel il fut obligé de rester jusqu'à ce qu'on eût des ordres du sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faisoit partir Charles.

La nouvelle en vint au pacha, dans le temps qu'il accompagnoit le chariot du roi de Suede. Le pacha le dit à Fabrice: celui-ci s'approchant du chariot de Charles XII, lui apprit qu'il n'étoit pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, et que Stanislas étoit à quelques milles de lui, conduit par des soldats. *Courez à lui, mon cher Fabrice*, lui dit Charles, sans se déconcerter d'un tel accident: *Dites-lui bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le roi Auguste, et assurez-le que dans peu nos affaires changeront.* Telle étoit l'inflexibilité de Charles dans ses opinions, que tout abandonné qu'il étoit en Pologne, tout poursuivi dans ses propres états, tout captif dans une litiere turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menoit, il comptoit encore sur sa fortune, et espéroit toujours un secours de cent mille hommes de la Porte ottomane. Fabrice courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un janissaire, avec la permission du pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisoit Stanislas: il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françoise, et assez mal monté, et lui demanda en allemand, où étoit le roi de Pologne. Celui à qui il parloit étoit Stanislas lui-même, qu'il n'avoit pas reconnu sous ce déguisement. *Eh quoi!* dit le roi; *ne vous*

souvenez-vous donc plus de moi? Alors Fabrice, lui apprit le triste état où étoit le roi de Suede, et la fermeté inébranlable, mais inutile, de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le pacha, qui revenoit, après avoir accompagné Charles XII à quelques milles, envoya au roi polonois un cheval arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, et, à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit*. Cependant on conduisoit Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville étoit déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnoient et l'admiroient; mais le divan irrité menaçoit déjà de le reléguer dans une isle de l'Archipel.

Le roi de Pologne, Stanislas, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé aussi qu'il fut proposé dans le divan de le confiner lui-même dans une isle de la Grece; mais, quelques mois après, le grand seigneur adouci le laissa partir.

M. Désaleurs, qui auroit pu prendre le parti de Charles, et empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, étoit à Constantinople, aussi-bien que M. Poniatowski, dont on craignoit toujours le génie fécond en ressources. La plupart des Suédois restés dans Andrinople, étoient en prison; le trône du sultan paroissoit inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suede.

Le marquis de Fierville, envoyé secrètement de la part de la France auprès de Charles à Bender, étoit pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce prince dans le temps que tout l'abandonnoit ou l'opprimoit. Il fut

* Le bon chapelain Norberg prétend qu'on se contredit ici, en disant que le roi Stanislas fut retenu prisonnier et servi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyoit-il pas qu'on peut être à la fois honoré et prisonnier?

heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme françois, d'une ancienne maison de Champagne, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, et charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suede, étoit venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce prince.

M. de Fierville, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suede, dans lequel ce monarque demandoit vengeance au sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, et de la trahison, vraire ou fausse, du kan et du pacha de Bender.

On y accusoit le visir et les autres ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites: d'avoir trompé le grand seigneur: d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à sa hautesse, et d'avoir, par ces artifices, arraché du sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité musulmane, par lequel on avoit violé le droit des nations, d'une maniere si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi, qui n'avoit pour se défendre que ses domestiques, et qui comptoit sur la parole sacrée du sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc et l'écrire d'une écriture particuliere, sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au sultan.

On s'adressa à quelques interpretes françois qui étoient dans la ville; mais les affaires du roi de Suede étoient si désespérées, et le visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprete n'osa seulement traduire l'écrit de M. de Fierville. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'étoit point connue à la Porte, qui, moyennant quelque récompense, et l'assurant d'un secret profond, traduisit le mémoire en turc, et l'écrivit, sur le papier convenable: le baron d'Arvidson, officier des troupes de Suede, contrefit la signature du roi. Fierville, qui avoit le sceau royal, l'ap-

posa à l'écrit, et on cacheta le tout avec les armes de Suede. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand seigneur, lorsqu'il iroit à la mosquée, selon sa coutume. On s'étoit déjà servi d'une pareille voie pour présenter au sultan des mémoires contre ses ministres; mais cela même rendoit le succès de cette entreprise plus difficile, et le danger beaucoup plus grand.

Le visir, qui prévoyoit que les Suédois demanderoient justice à son maître, et qui n'étoit que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avoit expressément défendu qu'on laissât approcher personne du grand seigneur, et avoit ordonné sur-tout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteroient auprès de la mosquée avec des placets.

Villelongue savoit cet ordre, et n'ignoroit pas qu'il y alloit de sa tête. Il quitta son habit franc, prit un vêtement à la grecque, et ayant caché dans son sein la lettre qu'il vouloit présenter, il se promena de bonne heure près de la mosquée où le grand seigneur devoit aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de janissaires, entre lesquelles le grand seigneur alloit passer; il laissoit tomber exprès quelques pieces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le sultan approcha, on voulut faire retirer Villelongue: il se jeta à genoux et se débattit entre les mains des janissaires: son bonnet tomba; de grands cheveux qu'il portoit le firent reconnoître pour un Franc: il reçut plusieurs coups, et fut très-maltraité. Le grand seigneur, qui étoit déjà proche, entendit ce tumulte et en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces, *Amman! amman! miséricorde*, en tirant la lettre de son sein. Le sultan commanda qu'on le laissât approcher. Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son étrier et lui présente l'écrit, en lui disant: *Sued crall dan;* c'est le roi de Suede qui te le donne. Le sultan mit la lettre dans son sein, et continua

son chemin vers la mosquée. Cependant on s'assure de Villelongue, et on le conduit en prison, dans les bâtimens extérieurs du serrail.

Le sultan, au sortir de la mosquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paroîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de M. de Villelongue lui-même: quand un si brave officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc assuré que le sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, et se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivoit assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'isle de Malte, qui lui servit d'interprete. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu: il eut tête-à-tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suede, d'accuser les ministres, et de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au sultan même, il étoit censé ne parler qu'à son égal. Il avoit reconnu aisément le grand seigneur, malgré l'obscurité de la prison, et il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à Villelongue ces propres paroles: "Chrétien, assure toi que le sultan mon maître "a l'ame d'un empereur; et que si ton roi de Suede a rai-"son, il lui fera justice." Villelongue fut bientôt élargi. On vit quelques semaines après un changement subit dans le serrail, dont les Suédois attribuerent la cause à cette unique conférence. Le muphti fut déposé, le kan des Tartares exilé à Rhodes, et le sérasquier pacha de Bender relégué dans une isle de l'Archipel.

La Porte ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le sultan vouloit appaiser le roi de Suede par ces sacrifices. La maniere

dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le favori Ali Coumourgi fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie et le sérasquier de Bender, sous prétexte qu'ils avoient délivré au roi les douze cents bourses malgré l'ordre du grand seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le frere du kan déposé, jeune homme de son âge, qui aimoit peu son frere, et sur lequel Ali Coumourgi comptoit beaucoup dans les guerres qu'il méditoit. A l'égard du grand visir Jussuff, il ne fut déposé que quelques semaines après; et Soliman pacha eut le titre de premier visir.

Je suis obligé de dire que M. de Villelongue et plusieurs Suédois m'ont assuré que la simple lettre, présentée au sultan au nom du roi, avoit causé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de Fierville m'a de son côté assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingénûment le fait, sans vouloir pénétrer les motifs, et de se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas.

Cependant on avoit conduit Charles XII dans le petit château de Démirtash, auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoient rendus en cet endroit pour voir arriver ce prince: on le transporta de son chariot au château sur un sofa; mais Charles, pour n'être point vu de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Marizza. Coumourgi dit au grand visir Soliman: « Va, fais avertir le « roi de Suede qu'il peut rester à Démotica toute sa vie:

" je te réponds qu'avant un an il demandera à s'en aller de " lui-même ; mais sur tout ne lui fais point tenir d'argent."

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui et pour sa suite ; on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent pour acheter du cochon et du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ; mais la bourse de cinq cents écus par jour, qu'il avoit à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand visir Soliman : sa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave et grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connoisse plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de Charles a si long-temps dépendu.

Il avoit été simple matelot à l'avénement du sultan Achmet III. Cet empereur se déguisoit souvent en homme privé, en iman, ou en dervis. Il se glissoit le soir dans les cafés de Constantinople, et dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disoit de lui, et pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce matelot se plaindre de ce que les vaisseaux turcs ne revenoient jamais avec des prises, et qui juroit que, s'il étoit capitaine de vaisseau, il ne rentreroit jamais dans le port de Constantinople, sans ramener avec lui quelque bâtiment des infideles. Le grand seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, et qu'on l'envoyât en course. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque maltoise, et une galiote de Gênes. Au bout de deux ans on le fit capitaine-general de la mer, et enfin grand visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du favori ; et pour se rendre nécessaire, il projeta de faire la guerre aux Moscovites : dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit, où demeuroit le roi de Suede.

Il invita ce prince à l'y venir trouver avec le nouveau kan des Tartares et l'ambassadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il étoit malheureux, regardoit comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher: il ordonna à son chancelier Mullern d'y aller à sa place; et de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, et ne le forçassent à commettre sa dignité, ce prince, extrême en tout, se mit au lit, et résolut de n'en pas sortir tant qu'il seroit à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade: le chancelier Mullern, Grothusen et le colonel Dubens étoient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avoient aucune des commodités dont les Francs se servent, tout avoit été pillé à l'affaire de Bender; de sorte qu'il s'en falloit bien qu'il y eût dans leur repas de la pompe et de la délicatesse. Ils se servoient eux mêmes, et ce fut le chancelier Mullern qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuisinier.

Tandis que Charles XII passoit sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suede.

Le général Steinbock, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, et pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des paysans, soutint encore quelque temps la réputation des armes suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie et Brême, et ce que le roi possédoit encore en Allemagne, mais il ne put empêcher les Saxons et les Danois réunis d'assiéger Stade, ville forte et considérable, située près de l'Elbe, dans le duché de Brême. La ville fut bombardée et réduite en cendres, et la garnison obligée de se rendre à discrétion avant que Steinbock pût s'avancer pour la secourir.

Ce général, qui avoit environ douze mille hommes, dont la moitié étoit cavalerie, poursuivit les ennemis, qui étoient une fois plus forts, et les atteignit enfin dans le duché de Mecklenbourg, près d'un lieu nommé Gadebusch, et d'une

petite riviere qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons et des Danois le 20 décembre 1712. Il étoit séparé d'eux par un marais. Les ennemis, campés derriere ce marais, étoient appuyés à un bois : ils avoient l'avantage du nombre et du terrain, et on ne pouvoit aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, et engage un des combats les plus sanglans et les plus acharnés qui se fussent encore donnés entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois et les Saxons furent enfoncés, et quitterent le champ de bataille.

Un fils du roi Auguste et de la comtesse de Konisgmarck, connu sous le nom de comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, et à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, et en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandoit un régiment à Gadebusch, et y eut un cheval tué sous lui. Je lui ai entendu dire que les Suédois gardoient toujours leurs rangs, et que même, après que la victoire fut décidée, les premieres lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la priere eût été faite sur le champ de bataille, tant ils étoient inébranlables dans la discipline sévere à laquelle leur roi les avoit accoutumés.

Steinbock, après cette victoire, se souvenant que les Danois avoient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au roi de Danemarck. Altena est

au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Danemarck favorisoit cette ville de beaucoup de privileges; son dessein étoit d'y établir un commerce florissant: déjà même l'industrie des Altenais, encouragée par les sages vues du roi, commençoit à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes et riches. Hambourg en concevoit de la jalousie, et ne souhaitoit rien tant que sa destruction. Dès que Steinbock fut à la vue d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourroient emporter d'effets, et qu'on alloit détruire leur ville de fond en comble.

Les magistrats vinrent se jeter à ses pieds et offrirent cent mille écus de rançon. Steinbock en demanda deux cent mille. Les Altenais supplierent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étoient leurs correspondances, et assurerent que le lendemain ils apporteroient cette somme; le général suédois répondit qu'il falloit la donner sur l'heure, ou qu'on alloit embraser Altena sans délai.

Ses troupes étoient dans le faubourg le flambeau à la main: une foible porte de bois et un fossé déjà comblé étoient les seules défenses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation, au milieu de la nuit: c'étoit le 9 janvier 1713. Il faisoit un froid rigoureux, augmenté par un vent de nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, et à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportoient, se réfugierent en pleurant et en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins, qui étoient couverts de glace. On voyoit plusieurs jeunes gens qui portoient sur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emporterent leurs enfans, et moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin

les flammes qui consumoient leur patrie. Tous les habitans n'étoient pas encore sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étoient de bois: tout fut consumé; et il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, et les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étoient en feu, se trainerent aux portes de Hambourg, et supplierent qu'on leur ouvrît et qu'on leur sauvât la vie; mais on refusa de les recevoir parce qu'il régnoit dans Altena quelques maladies contagieuses; et les Hambourgeois n'aimoient pas assez les Altenais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plupart de ces misérables expirerent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, et de celle des Hambourgeois, qui ne paroissoit pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence: les ministres et les généraux de Pologne et de Danemarck écrivirent au comte de Steinbock pour lui reprocher une cruauté si grande, qui, faite sans nécessité et demeurant sans excuse, soulevoit contre lui le ciel et la terre.

Steinbock répondit "qu'il ne s'étoit porté à ces extré-
" mités que pour apprendre aux ennemis du roi son maître
" à ne plus faire une guerre de barbares, et à respecter le
" droit des gens: qu'ils avoient rempli la Poméranie de leurs
" cruautés, dévasté cette belle province, et vendu près de
" cent mille habitans aux Turcs; que les flambeaux qui
" avoient mis Altena en cendres, étoient les représailles des
" boulets rouges par les quels Stade avoit été consumée."

C'étoit avec cette fureur que les Suédois et leurs ennemis se faisoient la guerre: si Charles XII avoit paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pu recouvrer sa premiere fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de sa présence, étoient encore animées de son esprit; mais l'absence

du chef est toujours dangereuse aux affaires, et empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbock perdit par les détails ce qu'il avoit gagné par des actions signalées, qui en un autre temps auroient été décisives.

Tout vainqueur qu'il étoit, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons et les Danois, de se réunir. On lui enleva des quartiers; il perdit du monde dans plusieurs escarmouches: deux mille hommes de ses troupes se noyerent en passant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holstein; toutes ces pertes étoient sans ressource dans un pays, où il étoit entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Le Holstein avoit alors pour souverain le jeune duc Frédéric, âgé de douze ans, neveu du roi de Suede, et fils du duc qui avoit été tué à la bataille de Clissau: l'évêque de Lubeck, son oncle, gouvernoit sous le nom d'administrateur ce pays malheureux, que ses souverains n'ont presque jamais possédé paisiblement. L'évêque, qui craignoit pour les états de son pupille, voulut conserver en apparence la neutralité; mais il lui étoit impossible de rester neutre entre l'armée du roi de Suede, dont le duc de Holstein pouvoit être l'héritier, et les armées des alliés prêtes à envahir cet état.

Le comte de Steinbock, pressé par les ennemis, et ne pouvant plus conserver sa petite armée, somma l'évêque-administrateur de permettre qu'elle fût reçue dans la forteresse de Tonningue. L'évêque se trouva réduit, ou à perdre entièrement l'armée du roi, ou, s'il la sauvoit, à attirer sur le Holstein la vengeance du Danemarck.

Il eut recours à la finesse, ressource dangereuse des foibles: il ordonna au colonel Volf, commandant de Tonningue, de recevoir les troupes suédoises dans la place. Mais en même temps il exigea de ce commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre: et Steinbock de son côté fit serment de tenir la négociation secrete.

Il fallut que Volf prît sur lui de recevoir l'armée dans sa

place, comme de sa propre autorité, et de paroître infidele aux ordres de son souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du duc, du pays et de Steinbock. Le czar, le roi de Danemarck, le roi de Prusse, bloquerent Tonningue : les provisions, qui devoient venir à la petite armée, manquerent par la fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suede.

Enfin Steinbock fut obligé de se rendre prisonnier du roi de Danemarck avec ses troupes le 17 mars 1713. Ainsi fut dissipée sans retour cette armée qui avoit gagné les deux célebres batailles d'Helsinbourg et de Gadebusch, sous un général dont on avoit conçu les plus grandes espérances ; et le roi de Danemarck eut la satisfaction de tenir entre ses mains celui qui avoit arrêté tous ses progrès, et qui avoit mis sa ville d'Altena en cendres : Steinbock, en sortant de Tonningue, assura le roi de Danemarck qu'il n'y étoit entré que par stratagême, et qu'il avoit trompé le commandant. Cet officier le jura de même, et aima mieux subir la honte d'avoir été surpris que de divulguer le secret de son maître.

Le duc de Holstein et l'évêque-administrateur protesterent qu'ils avoient conservé la neutralité : ils implorerent la médiation du roi de Prusse et de l'électeur de Hanovre. Toute cette politique, n'étant point soutenue par la force, n'empêcha pas que le roi de Danemarck n'assiégeât Volf dans Tonningue, quelque temps après, avec ses troupes et celles du czar. Ce commandant se rendit comme Steinbock, et avoua enfin le secret dont les Danois ne se doutoient que trop.

Ce fut un prétexte au roi de Danemarck pour s'emparer des états du duc de Holstein, dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même roi de Danemarck, qui ravissoit sans scrupule le duché de Holstein, avoit cependant la générosité de traiter Steinbock avec considération, et faisoit voir que les rois sont souvent plus occupés de leurs intérêts que de leur vengeance. Il laissa l'incen-

diaire d'Altena libre dans Copenhague, sur sa parole, et affecta de l'accabler de bons traitemens, jusqu'à ce que Steinbock, ayant voulu s'évader, eût le malheur d'être arrêté, et d'être convaincu d'avoir manqué à sa parole. Alors il fut étroitement resserré et réduit à demander grace au roi de Danemarck, qui la lui accorda.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'isle de Rugen, et de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des alliés : elle fut séquestrée entre les mains du roi de Prusse. Les états de Brême furent remplis de garnisons danoises. Au même temps les moscovites inondoient la Finlande et y battoient les Suédois, que la confiance abandonnoit, et qui, étant inférieurs en nombre, commençoient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suede, son roi s'obstinoit à rester à Démotica et se repaissoit encore de l'espérance de ce secours turc, sur lequel il ne devoit plus compter.

Ibrahim Molla, ce visir si fier, qui s'obstinoit à la guerre contre les Moscovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes. La place de visir étoit devenue si dangereuse que personne n'osoit l'occuper : elle demeura vacante pendant six mois. Enfin le favori Ali Coumourgi prit le titre de grand visir. Alors toutes les espérances du roi de Suede tomberent. Il connoissoit Coumourgi d'autant mieux qu'il en avoit été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordoient avec les siens.

Il avoit été onze mois à Démotica enseveli dans l'inaction et dans l'oubli; cette oisiveté extrême succédant tout à coup aux plus violens exercises, lui avoit donné enfin la maladie qu'il feignoit. On le croyoit mort dans toute l'Europe. Le conseil de régence qu'il avoit établi à Stockholm, quand il partit de sa capitale, n'entendoit plus parler de lui. Le sénat vint en corps supplier la princesse Ulrique Eléonore,

sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frere : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le sénat vouloit l'obliger à faire la paix avec le czar et le roi de Danemarck, qui attaquoient la Suede de tous côtés, cette princesse jugeant bien que son frere ne ratifieroit jamais la paix, se démit de la régence, et envoya en Turquie un long detail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avoit sucé en naissant, lui faisoit oublier qu'autrefois la Suede avoit été libre, et que le sénat gouvernoit anciennement le royaume conjointement avec les rois.

Il ne regardoit ce corps que comme une troupe de domestiques, qui vouloient commander dans la maison en l'absence du maître ; il leur écrivit que, s'ils prétendoient gouverner, il leur enverroit une de ses bottes, et que ce seroit d'elle qu'il faudroit qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suede contre son autorité, et pour défendre enfin son pays, n'éspérant plus rien de la Porte ottomane, et ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au grand visir qu'il souhaitoit partir et s'en retourner par l'Allemagne.

M. Désaleurs, ambassadeur de France, qui s'étoit chargé des affaires de la Suede, fit la demande de sa part. " Hé " bien ! dit le visir au comte Désaleurs, n'avois-je pas bien " dit que l'année ne se passeroit pas sans que le roi de Suede " demandât à partir ? Dites-lui qu'il est à son choix de s'en " aller ou de demeurer ; mais qu'il se détermine bien, et " qu'il fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette " pas une seconde fois dans l'embarras de Bender."

Le comte Désaleurs adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi, mais Charles, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misere d'un fugitif : il donna à Grothusen le titre d'ambassadeur extraordinaire, et l'envoya prendre congé

dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingts personnes, toutes superbement vêtues. Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étoient plus humilians que l'ambassade n'étoit pompeuse.

M. Désaleurs prêta au roi quarante mille écus; Grothusen avoit des agens à Constantinople qui emprunterent en son nom à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cents pistoles d'un marchand anglois, mille francs d'un Turc. On amassa ainsi de quoi jouer en présence du divan la brillante comédie de l'ambassade suédoise. Grothusen reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience: le but de tout ce fracas étoit d'obtenir de l'argent du grand visir; mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le visir répliqua sèchement que son maître savoit donner quand il vouloit, et qu'il étoit au-dessous de sa dignité de prêter; qu'on fourniroit au roi abondamment ce qui étoit nécessaire pour son voyage d'une maniere digne de celui qui le renvoyoit; que peut-être même la Porte lui feroit quelque présent en or non monnoyé; mais qu'on n'y devoit pas compter.

Enfin le premier octobre 1714, le roi de Suede se mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi pacha, avec six chiaoux, le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce prince demeuroit depuis quelques jours: il lui présenta de la part du grand seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des selles superbes, dont les étriers étoient d'argent massif.

Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avoit soin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie; c'est un usage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui semblent faire beaucoup plus d'attention

à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes, ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque chez les animaux les races dont on a soin, et qui sont sans mélange, ne dégénerent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions, et trois cents chevaux formoient le convoi. Le capigi pacha, sachant que plusieurs Turcs avoient prêté de l'argent aux gens de la suite du roi, à un gros intérêt, lui dit que l'usure étant contraire à la loi mahométane, il supplioit sa majesté de liquider toutes ses dettes, et d'ordonner au résident qu'il laisseroit à Constantinople, de ne payer que le capital. « Non, dit le roi, si mes domestiques ont donné « des billets de cent écus, je veux les payer quand ils n'en « auroient reçu que dix. »

Il fit proposer aux créanciers de le suivre, avec l'assurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suede, et Grothusen eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faisoient voyager à très petites journées ; mais cette lenteur respectueuse gênoit l'impatience du roi. Il se levoit, dans la route à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il éveilloit lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnoit la marche au milieu de la nuit noire : la gravité turque étoit dérangée par cette maniere nouvelle de voyager ; mais le roi prenoit plaisir à leur embarras, et disoit qu'il se vengeoit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnoit les frontieres des Turcs, Stanislas en sortoit par un autre chemin, et alloit se retirer en Allemagne, dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin et à l'Alsace, et qui appartenoit aux rois de Suede, depuis que Charles X, successeur de Christine, avoit joint cet héritage à la couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce duché, estimé alors environ soixante et dix mille écus : ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de

projets, tant de guerres, tant d'espérances. Stanislas vouloit et auroit pu faire un traité avantageux avec le roi Auguste; mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII lui fit perdre ses terres et ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de Charles; alors cette province retournant à un prince de la maison palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg, dans l'Alsace françoise. M. Sum, envoyé du roi Auguste, en porta ses plaintes au duc d'Orléans, régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. Sum ces paroles remarquables: "Monsieur, mandez au roi votre maître que la France "a toujours été l'asile des rois malheureux."

Le roi de Suede, étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages où les maréchaux-des-logis avoient par avance marqué sa route, faisoient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendoient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même, avoient fait tant de bruit en Europe et en Asie. Mais Charles n'avoit nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avoit résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits, sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte turque, il assembla sa suite dans une grange: il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, et de se trouver le plutôt qu'ils pourroient à Stralsund en Poméranie, sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étoient.

Il ne prit avec lui que During, et quitta toute sa suite

gaîement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser; car il portoit toujours ses cheveux: mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine, et un manteau bleu: prit le nom d'un officier allemand, et courut la poste à cheval, avec son compagnon de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Baviere, le Virtemberg, le Palatinat, la Vestphalie et le Mecklenbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, et alongea son chemin de la moitié. A la fin de la premiere journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During, qui n'étoit pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suede, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi, qui ne vouloit pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avoit d'argent: During ayant répondu qu'il avoit environ mille écus en or: "Donne-" m'en la moitié, dit le roi; je vois bien que tu n'es pas en " état de me suivre; j'acheverai la route tout seul." During le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce temps il seroit en état de remonter à cheval, et de suivre sa majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il alloit courir. Le roi inexorable se fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors During effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagême innocent: il tira à part le maître de la poste, et lui montrant le roi de Suede: Cet homme, lui dit-il, est mon cousin; nous voyageons ensemble pour la même affaire; il voit que je suis malade, et ne veut pas seulement m'attendre trois heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, et cherchez-moi quelque chaise ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna

au roi un cheval rétif et boiteux : ce monarque partit seul, à dix heures du soir, dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles, il rencontra au point du jour le roi de Suede, qui ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en alloit de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de During ; il dormit sur de la paille : ensuite ils continuerent leur route, courant à cheval le jour, et dormant sur une charrette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arriverent enfin, le 21 novembre de l'année 1714, aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle qu'il étoit un courier dépêché de Turquie par le roi de Suede, qu'il falloit qu'on le fît parler dans le moment au général Ducker, gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il étoit tard, que le gouverneur étoit couché, et qu'il falloit attendre le point du jour.

Le roi répliqua qu'il venoit pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'alloient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seroient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur. Ducker s'imagina que c'étoit peut-être un des généraux du roi de Suede : on fit ouvrir les portes ; on introduisit ce courier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suede ; le roi le prenant par le bras : *Eh quoi!* dit-il, *Ducker, mes plus fideles sujets m'ont-ils oublié?* Le général reconnut le roi ; il ne pouvoit croire ses yeux : il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître, en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue

à l'instant dans la ville; tout le monde se leva: les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent d'habitans, qui se demandoient les uns aux autres: *Est-il vrai que le roi est ici?* On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues à la lumiere de mille flambeaux, et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit; il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché; il fallut couper ses bottes sur ses jambes, qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habit: on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes, et visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités, si conformes au caractere extraordinaire de Charles XII, m'ont été confirmées par le comte de Croissy, ambassadeur auprès de ce prince, après m'avoir été apprises par M. Fabrice.

L'Europe chrétienne étoit alors dans un état bien différent de celui où elle étoit quand Charles la quitta en 1709.

La guerre, qui avoit si long-temps déchiré toute la partie méridionale, c'est-à-dire l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, étoit éteinte. Cette paix générale avoit été produite par des brouilleries particulieres arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'Oxford, ministre habile, et le lord Bolingbroke, un des plus brillans génies, et l'homme le plus éloquent de son siecle, prévalurent contre le fameux duc de Marlborough, et engagerent la reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puissances à s'accommoder.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, commençoit à régner paisiblement sur les débris de la monarchie espagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples et de la

Flandre, s'affermissoit dans ses vastes états; Louis XIV n'aspiroit plus qu'à achever en paix sa longue carriere.

Anne, reine d'Angleterre, étoit morte le 10 août 1714, haïe de la moitié de sa nation pour avoir donné la paix à tant d'états. Son frere Jacques Stuart, prince malheureux, exclus du trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles lois lui auroient donnée, si son parti eût prévalu, George I, électeur de Hanovre, fut reconnu unanimement roi de la Grande Bretagne. Le trône appartenoit à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendît d'une fille de Jacques premier, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendoit point la langue, et chez qui tout lui étoit étranger, se regardoit comme l'électeur de Hanovre, plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition étoit d'agrandir ses états d'Allemagne. Il repassoit presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il étoit adoré. Au reste il se plaisoit plus à vivre en homme privé qu'en maître: la pompe de la royauté étoit pour lui un fardeau pesant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens courtisans, qu'il admettoit à sa familiarité. Ce n'étoit pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il étoit un des plus sages, le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée et de l'amitié.

Tels étoient les principaux monarques, et telle étoit la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le nord étoient d'une autre nature. Ses rois étoient en guerre, et se réunissoient contre le roi de Suede.

Auguste étoit depuis long-temps remonté sur le trône de Pologne, avec l'aide du czar, et du consentement de l'empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, et des Etats-Généraux, qui, tous garans du traité d'Altranstad, quand

Charles XII imposoit des lois, se désisterent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguste ne jouissoit pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant son roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire ; elle étoit en armes pour l'obliger à se conformer aux *pacta conventa*, contrat sacré entre les peuples et les rois, et sembloit n'avoir rappelé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles on n'entendoit pas prononcer le nom de Stanislas : son parti sembloit anéanti ; et on ne se ressouvenoit en Pologne du roi de Suede que comme d'un torrent qui avoit changé le cours de toutes choses pour un temps dans son passage.

Pultava et l'absence de Charles XII, en faisant tomber Stanislas, avoient aussi entraîné la chûte du duc de Holstein, neveu de Charles, qui venoit d'être dépouillé de ses états par le roi de Danemarck. Le roi de Suede avoit aimé tendrement le pere, il étoit pénétré et humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chûte des souverains qu'il avoit faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'étoit à qui s'enrichiroit de ses pertes : Frédéric-Guillaume, depuis peu roi de Prusse, qui paroissoit avoir autant d'inclination à la guerre, que son pere avoit été pacifique, commença par se faire livrer Stetin, et une partie de la Poméranie, sur laquelle il avoit des droits pour quatre cent mille écus payés au roi de Danemarck et au czar.

George, électeur de Hanovre, devenu roi d'Angleterre, avoit aussi séquestré entre ses mains les duchés de Brême et de Verden, que le roi de Danemarck lui avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposoit des dépouilles de Charles XII, et ceux qui les avoient en garde devenoient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avoient prises.

Quant au czar, il étoit sans doute le plus à craindre ;

ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes même, sa persévérance à s'instruire et à montrer à ses sujets ce qu'il avoit appris, ses travaux continuels, en avoient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga étoit pris, la Livonie, l'Ingrie, le Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avoient conquises les rois ancêtres de Charles, étoient sous le joug moscovite.

Pierre Alexiowits qui, vingt ans auparavant n'avoit pas une barque dans la mer Baltique, se voyoit alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avoit été construit de ses propres mains; il étoit le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du nord. Il n'y avoit point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie jusqu'à l'océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe et aux desseins d'un empereur, et étant devenu amiral par degrés et à force de victoires, comme il avoit voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le prince Gallitsin, général formé par lui, et l'un de ceux qui seconderent le mieux ses entreprises, achevoit la conquête de la Finlande, prenoit la ville de Vasa, et battoit les Suédois, cet empereur se mit en mer pour aller conquérir l'isle d'Aland, située dans la mer Baltique, à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que son rival Charles XII se tenoit dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avoit bâti depuis quelques années à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenoit, les officiers et les matelots qui la montoient, tout cela étoit son ouvrage; et de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyoit rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte russe se trouva le quinze juillet à la hau-

teur d'Aland; elle étoit composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingts galeres, et de cent demi-galeres. Elle portoit vingt mille soldats: l'amiral Apraxin la commandoit; l'empereur moscovite y servoit en qualité de contre-amiral. La flotte suédoise vint le seize à sa rencontre, commandée par le vice-amiral Erinchild; elle étoit moins forte des deux tiers, cependant elle se battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaisseau d'Erinchild, et le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Aland, et ayant pris plusieurs soldats Suédois, qui n'avoient pu encore s'embarquer sur la flotte d'Erinchild, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'Erinchild, trois autres de moindre grandeur, une frégate et six galeres, dont il s'étoit rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Petersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse et des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons, après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevoit ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avoit pas une cabane, où il voyoit alors trente-quatre mille cinq cents maisons; enfin parce qu'il se trouvoit non seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la premiere flotte russe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, et au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'étoit pas même connu avant lui.

On observa à Petersbourg à-peu-près les mêmes cérémonies qui avoient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiowits y parut en qualité de contre-amiral. Un boyard russe, nommé Romanodowsky, lequel représentoit le czar dans les occasions solennelles, étoit assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-

amiral lui présenta la relation de sa victoire, et on le déclara vice-amiral, en considération de ses services: cérémonies bizarres, mais utiles, dans un pays où la subordination militaire étoit une des nouveautés que le czar avoit introduites.

L'empereur moscovite enfin victorieux des Suédois sur mer et sur terre, et ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominoit à son tour. Il s'étoit rendu médiateur entre la république et Auguste; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat, et toute la fortune de Charles avoient passé au czar: il en jouissoit même plus utilement que n'avoit fait son rival: car il faisoit servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il prenoit une ville, les principaux artisans alloient porter à Petersbourg leur industrie; il transportoit en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suede; ses états s'enrichissoient par ses victoires, ce qui de tous les conquérans le rendoit le plus excusable.

La Suede, au contraire, privée de presque toutes ses provinces au-delà de la mer, n'avoit plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avoient péri dans les batailles, ou de misere. Plus de cent mille Suédois étoient esclaves dans les vastes états du czar, et presque autant avoient été vendus aux Turcs et aux Tartares. L'espece d'hommes manquoit sensiblement: mais l'espérance renaquit dès qu'on sut le roi à Stralsund.

Les impressions de respect et d'admiration pour lui étoient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT

Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse. Il est assiégé dans Stralsund, et se sauve en Suede. Entreprise du baron de Gortz, son premier ministre. Projets d'une réconciliation avec le czar, et d'une descente en Angleterre. Charles assiége Frédérickshall en Norvege. Il est tué : son caractère. Gortz et décapité.

LE roi, au milieu de ces préparatifs, donna la sœur qui lui restoit, Ulrique Eléonore, en mariage au prince Fréderic de Hesse-Cassel.

La reine douairiere, grand'mere de Charles XII et de la princesse, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête le 4 avril, 1715, dans le palais de Stockholm, et mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck et de Prusse. Il déclara cependant son beau-frere généralissime de ses armées en Suede. Ce prince avoit servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France: il étoit regardé comme un bon général; qualité qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes allemandes du roi d'Angleterre, et celles de Danemarck, investirent la forte ville de Vismar; les Danois et les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marcherent en même temps vers Stralsund, pour en former le siege. Les rois de Danemarck et de Prusse coulerent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux suédois. Le czar étoit alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux

de guerre, et cent cinquante de transport, sur lesquels, il y avoit trente mille hommes. Ils menaçoit la Suede d'une descente ; tantôt il s'avançoit jusqu'à la côte d'Helsinbourg, tantôt il se présentoit à la hauteur de Stockholm. Toute la Suede étoit en armes sur les côtes, et n'attendoit que le moment de cette invasion. Dans ce même temps ses troupes de terre chassoient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédoient encore dans la Finlande, vers le golfe de Bothnie ; mais le czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, et qui, aprés avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer Baltique, est la petite isle d'Usedom : cette place est très importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite et à gauche ; celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le roi de Prusse avoit délogé les Suédois de cette isle, et s'en étoit faisi, aussi bien que de Stetin, qu'il gardoit en séquestre ; *le tout*, disoit-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suédois avoient repris l'isle d'Usedom au mois de mai 1715. Ils y avoient deux forts ; l'un étoit le fort de la Suine sur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre, de plus de conséquence, étoit Pennamonder, sur l'autre cours de la riviere. Le roi de Suede n'avoit, pour garder ces deux forts et toute l'isle, que deux cents cinquante soldats poméraniens, commandés par un vieil officier suédois, nommé Kuze du Slerp, dont le nom mérite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoie le 4 août quinze cents hommes de pied, et huit cents dragons pour débarquer dans l'isle : ils arrivent et mettent pied à terre sans opposition du côté du fort de la Suine. Le commandant suédois leur abandonna ce fort comme le moins important ; et ne pouvant partager le peu qu'il avoit de monde, il se retira dans le château de Pennamonder, avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes : on embarque

pour cet effet de l'artillerie à Stetin : on renforce les troupes prussiennes de mille fantassins et de quatre cents cavaliers. Le dix-huit août on ouvre la tranchée en deux endroits, et la place est vivement battue par le canon et par les mortiers. Pendant le siege, un soldat suédois, chargé en secret d'une lettre de Charles XII, trouva le moyen d'aborder dans l'isle, et de s'introduire dans Pennamonder: il rendit la lettre au commandant; elle étoit conçue en ces termes:

" Ne faites aucun feu que quand les ennemis seront au
" bord du fossé. Défendez-vous jusqu'à la derniere goutte
" de votre sang. Je vous recommande à votre bonne
" fortune. CHARLES."

Du Slerp ayant lu ce billet, résolut d'obéir et de mourir, comme il lui étoit ordonné, pour le service de son maître. Le vingt-deux, au point du jour, les ennemis donnerent l'assaut: les assiégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuerent un grand nombre; mais le fossé étoit comblé, la breche large, le nombre des assiégeans trop supérieur: on entra dans le château par deux endroits à la fois; le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie, et à obéir à la lettre. Il abandonne les breches par où les ennemis entroient: il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace et la fidélité de le suivre: il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entiere, et après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant et son major. Alors cent soldats qui restoient avec un seul officier, demanderent la vie, et furent faits prisonniers. On trouva dans la poche du commandant la lettre de son maître qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que Charles perdoit l'isle d'Usedom, et les isles voisines, qui furent bientôt prises, que Vismar étoit près de se rendre, qu'il n'avoit plus de flotte, que la Suede étoit

menacée, il étoit dans la ville de Stralsund, et cette place étoit déjà assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund, ville devenue fameuse en Europe par le siege qu'y soutint le roi de Suede, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la mer Baltique et le lac de Franken, sur le détroit de Gella; on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle et par des retranchemens qu'on croyoit inaccessibles. Elle avoit une garnison de près de neuf mille hommes, et de plus, le roi de Suede lui-même. Les rois de Danemarck et de Prusse entreprirent ce siege avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois et de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII étoit un motif si pressant, qu'on passa par-dessus tous les obstacles, et qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715.

Le roi de Suede, dans le commencement du siege, disoit qu'il ne comprenoit pas comment une place bien fortifiée, et munie d'une garnison suffisante, pouvoit être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siege régulier: la terreur de ses armes avoit alors tout emporté; d'ailleurs il ne jugeoit pas des autres par lui-même, et n'estimoit pas assez ses ennemis. Les assiégeans presserent leurs ouvrages avec une activité et des efforts qui furent secondés par un hasard très singulier.

On sait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvroit la ville, et qui étoit appuyé du côté de l'occident à un marais impraticable, et du côté de l'orient à la mer, sembloit hors de toute insulte. Personne n'avoit fait attention que, lorsque les vents d'occident souffloient avec quelque violence, ils refouloient les eaux de la mer Baltique vers l'orient, et ne leur laissoient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru

bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourroit faire sa fortune ; il déserta et alla au quartier du comte de Wakerbarth, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pouvoit passer la mer à gué, et pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'occident soufflant encore, le lieutenant-colonel Koppen entra dans l'eau, suivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançoient en même-temps sur la chaussée qui conduisoit à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tiroit, et les Prussiens et les Danois donnoient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyoient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout à coup Koppen, avec ses dix-huit cents hommes, entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés et surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entrerent pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers et quatre soldats saxons étoient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, et la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siege fut poussé avec l'opiniâtreté et la confiance que devoit donner ce premier succès. On cannona et on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund, dans la mer Baltique est l'isle de Rugen, qui sert de rempart à cette place, et où la garnison et les bourgeois auroient pu se retirer s'ils avoient eu des barques pour les transporter. Cette isle étoit d'une conséquence extrême pour Charles : il voyoit bien que si les ennemis en étoient les maîtres, il se trouveroit assiégé par

terre et par mer, et que, selon toutes les apparences, il seroit réduit, ou à s'ensevelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avoit si longtemps méprisés, et auxquels il avoit imposé des lois si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avoit pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante. Il n'y avoit pas plus deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisoient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette isle, dont l'abord est très difficile: enfin, ayant fait construire des barques, le prince d'Anhalt, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen, le 15 novembre, avec douze mille hommes.

Le roi, présent par-tout, étoit dans cette isle; il avoit joint ses deux mille soldats, qui étoient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé; il se met à leur tête, et marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'Anhalt avoit déjà retranché ses troupes, par une précaution qui sembloit inutile. Les officiers qui commandoient sous lui ne s'attendoient pas d'être attaqués la nuit même, et croyoient Charles XII à Stralsund; mais le prince d'Anhalt, qui savoit de quoi Charles étoit capable, avoit fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, et prenoit toutes ses sûretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin Charles arrive aux ennemis, sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disoient les uns aux autres: *Arrachez les chevaux de frise*. Ces paroles furent entendues des sentinelles: l'alarme est donnée aussitôt dans le camp; les ennemis se mettent sous les armes: le roi ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé. *Ah!* dit-il, *est-il possible? je ne m'y attendois pas.* Cette surprise ne le découragea point: il ne savoit pas combien de troupes étoient débarquées; ses ennemis ignoroient, de leur côté, à quel petit nombre ils avoient affaire. L'ob-

scurité de la nuit sembloit favorable à Charles; il prend son parti sur le champ. Il se jette dans le fossé, accompagné des plus hardis, et suivi en un instant de tout le reste: les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs et les branches d'arbres qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hasard, servirent de fascines. Le roi, les généraux qu'il avoit avec lui, les officiers et les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut: le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois et les Prussiens; mais le nombre étoit trop inégal: les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat; et repasserent le fossé. Le prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine; il ne savoit pas que dans ce moment c'étoit Charles XII lui-même qui fuyoit devant lui. Ce roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, et le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part et d'autre. Grothusen, le favori du roi, et le général Dardoff, tomberent morts auprès de lui. Charles en combattant passa sur le corps de ce dernier, qui respiroit encore. During, qui l'avoit seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut Charles, et lui saisissant d'une main son épée, et de l'autre le tirant avec force par les cheveux: *Rendez-vous, sire*, lui dit-il, *ou je vous tue*. Charles avoit à sa ceinture un pistolet; il le tira de sa main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi Charles, qu'avoit prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré: il reçut un coup de fusil au-dessous de la mamelle gauche. Le coup, qu'il appeloit une contusion, enfonçoit de deux doigts. Le roi étoit à pied, et près d'être tué ou pris. Le comte de Poniatowski combattoit en ce moment auprès de sa personne. Il lui avoit sauvé la vie à Pultava, il eut le

bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, et le remit à cheval.

Les Suédois se retirerent vers un endroit de l'isle nommé Alteferre, où il y avoit un fort dont ils étoient encore maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avoient si bien secondé dans cette entreprise: elles furent faites prisonnieres de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment françois, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avoit passé au service du roi Auguste, et delà à celui du roi de Suede: la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'Anhalt, qui fut leur quatrieme maître. Celui qui commandoit dans Rugen ce régiment errant, étoit alors ce même comte de Villelongue, qui avoit si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. Il fut pris avec sa troupe, et ne fut ensuite que très mal récompensé de tant de services, de fatigues et de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur, qui ne servoient qu'à affoiblir ses forces, renfermé dans Stralsund, et près d'y être forcé, étoit tel qu'on l'avoit vu à Bender. Il ne s'étonnoit de rien: le jour il faisoit faire des coupures et des retranchemens derriere les murailles: la nuit il faisoit des sorties sur l'ennemi. Cependant Stralsund étoit battu en breche: les bombes pleuvoient sur les maisons, la moitié de la ville étoit en cendres; les bourgeois, loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété et le courage les étonnoient, étoient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnoient dans toutes ses sorties; ils étoient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictoit des lettres pour la Suede à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pieces; le cabinet, où le roi dictoit,

étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; et par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautoient en l'air n'entra dans ce cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison, qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il donc,* lui dit le roi d'un air tranquille? *pourquoi n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne put répondre que ces mots: "Eh! sire, la bombe!" *Eh bien!* reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? continuez.*

Il y avoit alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suede. C'étoit M. Colbert, comte de Croissy, lieutenant-général des armées de France, frere du marquis de Torcy, célebre ministre d'état, et parent de ce fameux Colbert, dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en ambassade auprès de Charles XII, c'étoit presque la même chose. Le roi entretenoit Croissy des heures entieres dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon et les bombes tuoient du monde à côté et derriere eux, sans que le roi s'apperçût du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avoit des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siege, pour ménager un accommodement entre les rois de Suede et de Prusse: mais celui-ci demandoit trop, et Charles XII ne vouloit rien céder. Le comte de Croissy n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchoit souvent auprès de lui, sur le même manteau: il avoit, en partageant ses dangers et ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageoit cette hardiesse dans ceux qu'il aimoit; il disoit quelquefois au comte de Croissy: *Veni, maledicamus de rege:* Allons, disons un peu de mal de Charles XII. C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 16 décembre dans la ville; et enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suede, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund, avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparerent deux fois et en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers. Enfin le nombre prévalut, les assiégeans en demeurerent les maîtres. Charles resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 19 jusqu'à minuit sur un petit ravelin, tout ruiné par les bombes et par le canon: le jour d'après, les officiers principaux le conjurerent de ne plus rester dans une place qu'il n'étoit plus question de défendre; mais la retraite étoit devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique étoit couverte de vaisseaux moscovites et danois. On n'avoit dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles et à rames. Tant de périls, qui rendoient cette retraite glorieuse, y déterminerent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20 décembre 1715, avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer étoit couverte dans le port; ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund, et de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étoient sous le vent et ne purent l'aborder; il courut un danger encore plus grand en passant à la vue de l'isle de Rugen, près d'un endroit nommé la Barbette, où les Danois avoient élevé une batterie de douze canons. Ils tirerent sur le roi: les matelots faisoient force de voiles et de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles, un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers, le roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisoient dans la mer Baltique: dès

le lendemain Stralsund se rendit; la garnison fut faite prisonniere de guerre, et Charles aborda à Isted en Scanie, et delà se rendit à Carelscroon, dans un état bien autre que quand il en partit, quinze ans auparavant, sur un vaisseau de cent vingt canons, pour aller donner des lois au nord.

Si près de sa capitale, on s'attendoit qu'il la reverroit après cette longue absence; mais son dessein n'étoit d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvoit se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimoient et qu'il étoit forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur: il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Weter en Ostrogothie; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, et s'en retourna, après avoir resté un jour avec elle.

De Carelscroon, où il séjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son royaume. Il croyoit que tous ses sujets n'étoient nés que pour le suivre à la guerre, et il les avoit accoutumés à le croire aussi. On enrôloit des jeunes gens de quinze ans: il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans et des femmes; on voyoit même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il étoit encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y suppléer, on donna des commissions à des armateurs, qui, moyennant des privileges excessifs et ruineux pour le pays, équiperent quelques vaisseaux; ces efforts étoient les dernieres ressources de la Suede. Pour subvenir à tant de frais il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât, sous le nom de taxe et d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, et on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du roi; on acheta pour son compte tout le fer qui étoit dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portoient des habits

où il entroit de la soie, qui avoient des perruques, et des épées dorées, furent taxés. On mit des impôts excessifs sur les cheminées: le peuple, accablé de tant d'exactions, se fût révolté sous tout autre roi; mais le paysan le plus malheureux de la Suede savoit que son maître menoit une vie encore plus dure et plus frugale que lui; ainsi tous se soumettoient sans murmure à des rigueurs que le roi enduroit le premier.

Le danger public fit même oublier les miseres particulieres: on s'attendoit à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglois même, descendre en Suede. Cette crainte étoit si bien fondée et si forte, que ceux qui avoient de l'argent ou des meubles précieux les enfouissoient dans la terre. En effet une flotte angloise avoit déjà paru dans la mer Baltique, sans qu'on sût quels étoient ses ordres: et le roi de Danemarck avoit la parole du czar que les Moscovites joints aux Danois fondroient en Suede au printemps de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe, attentive à la fortune de Charles XII, quand, au lieu de défendre son pays menacé par tant de princes, il passa en Norvege au mois de mars 1716, avec vingt mille hommes.

Depuis Annibal, on n'avoit point encore vu de général qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs états. Le prince de Hesse, son beau-frere, l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suede en Norvege que par des défilés assez dangereux: et quand on les a passés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers; il falloit faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois auroit pu arrêter l'armée suédoise; mais on n'avoit pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar de-

meurât tranquille au milieu de ces événemens, et ne fît pas une descente en Suede, comme il en étoit convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction étoit un dessein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron Henri de Gortz, né en Franconie, et baron immédiat de l'empire, ayant rendu des services importans au roi de Suede pendant le séjour de ce monarque à Bender, étoit depuis devenu son favori et son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple et si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches: nul projet ne l'effrayoit, nul moyen ne lui coûtoit: il prodiguoit les dons, les promesses, les sermens, la vérité et le mensonge.

Il alloit de Suede en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il vouloit faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe; et il en avoit conçu l'idée. Ce que son maître étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet; aussi prit-il sur Charles XII un ascendant qu'aucun ministre n'avoit eu avant lui.

Ce roi qui, à l'âge de vingt ans, n'avoit donné que des ordres au comte Piper, recevoit alors des leçons du baron de Gortz: d'autant plus soumis à ce ministre, que le malheur le mettoit dans la nécéssité d'écouter des conseils, et que Gortz ne lui en donnoit que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suede, George, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, étoit celui contre lequel Charles étoit le plus piqué, parceque c'étoit le seul que Charles n'eût point offensé; que George étoit entré dans la querelle, sous prétexte de l'appaiser, et uniquement pour garder Brême et Verden, auxquels il sembloit n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenoient pas.

Il entrevit aussi, de bonne heure, que le czar étoit se-

crètement mécontent des alliés, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspiroit qu'à mettre le pied. Vismar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venoit enfin de se rendre aux Prussiens et aux Danois le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes moscovites, qui étoient dans le Mecklenbourg, parussent à ce siege. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avoient aliéné l'esprit du czar, et avoient peut-être empêché la ruine de la Suede. Il y a beaucoup d'exemples d'états alliés conquis par une seule puissance; et il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relevent bientôt.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une descente en Suede; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck et de Prusse, alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans avoient vaincu l'élite des troupes danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avoit arrêté encore étoit le besoin d'argent. Le czar étoit un des plus puissans monarques du monde; mais un des moins riches: ses revenus ne montoient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres. Il avoit découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en étoit encore incertain, et le travail ruineux. Il établissoit un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportoient que des espérances. Ses provinces nouvellement conquises augmentoient sa puissance et sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il falloit du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu et par la contagion, vide d'habitans, et qui étoit alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenoit, les nouvelles entreprises

qu'il faisoit tous les jours, épuisoient ses finances. Il avoit été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoies; remede qui ne guérit jamais les maux d'un état, et qui est sur-tout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Gortz bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suede d'acheter la paix de l'empereur moscovite à quelque prix que ce pût être lui faisant envisager le czar irrité contre les rois de Pologne et d'Angleterre; et lui donnant à entendre que Pierre Alexiowits et Charles XII réunis, pourroient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avoit pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'orient et au nord de la mer Baltique; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces provinces, que le czar possédoit déjà, et qu'on ne pouvoit reprendre, le roi pourroit avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le trône de Pologne, de replacer le fils de Jacques II sur celui d'Angleterre, et de rétablir le duc de Holstein dans ses états.

Charles flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son ministre: Gortz partit de Suede muni d'un plein pouvoir, qui l'autorisoit à tout sans restriction, et le rendoit plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugeroit à-propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moyen d'un Ecossois nommé Areskins, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainsi que l'étoient presque tous les Ecossois qui ne subsistoient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince Menzikoff l'importance et la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y étoit intéressé. Le prince Menzikoff goûta ces ouvertures; le czar les approuva. Au lieu de descendre en Suede, comme il en étoit convenu avec ses alliés, il fit hiverner ses

troupes dans le Mecklenbourg, et il y vint lui-même, sous prétexte de terminer les querelles qui commençoient à naître entre le duc de Mecklenbourg et la noblesse de ce pays; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une principauté en Allemagne, et comptant engager le duc de Mecklenbourg à lui vendre sa souveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche; ils ne vouloient point d'un voisin si terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourroit un jour s'en faire élire empereur, et en opprimer les souverains. Plus ils étoient irrités, plus le grand projet du baron de Gortz s'avançoit vers le succès. Il négocioit cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secretes. Le czar les amusoit tous aussi par des espérances. Charles XII cependant étoit en Norvege, avec son beau-frere le prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la province n'étoit gardée que par onze mille Danois, divisés en plusieurs corps, que le roi et le prince de Hesse passerent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christiania, capitale du royaume: la fortune recommençoit à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée et une flotte danoise approchoient pour défendre la Norvege: Charles, qui manquoit de vivres, se retira en Suede, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandoit un profond secret, et des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Gortz fit chercher jusque dans les mers de l'Asie un secours qui, tout odieux qu'il paroissoit, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, et qui du moins eût apporté en Suede de l'argent, des hommes et des vaisseaux.

Il y avoit long-temps que des pirates de toutes les nations, et particulièrement des Anglois, ayant fait entre eux une association, infestoient les mers de l'Europe et de l'Amérique. Poursuivis par-tout sans quartier, ils venoient de se retirer

sur les côtes de Madagascar, grande isle à l'orient de l'Afrique. C'étoient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquoit que de la justice pour être héroïques. Ils cherchoient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les lois des nations leur fermoient tous les ports du monde.

Dès qu'ils surent que Charles XII étoit retourné en Suede, ils espérerent que ce prince, passionné pour la guerre, obligé de la faire, et manquant de flotte et de soldats, leur feroit une bonne composition: ils lui envoyerent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau hollandois, et qui alla proposer au baron de Gortz de les recevoir dans le port de Gottenbourg, où ils s'offroient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition: on envoya même l'année suivante deux gentilshommes suédois, l'un nommé Kronstrom, et l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar.

On trouva depuis un secours plus noble et plus important dans le cardinal Albéroni; puissant génie, qui à gouverné l'Espagne assez long-temps pour sa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet état.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jacques II sur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venoit que de mettre le pied dans le ministere, et qu'il avoit l'Espagne à établir avant que de songer à bouleverser d'autres royaumes, il sembloit qu'il ne pouvoit, de plusieurs années, mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, et tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, et la couronne de la Grande-Bretagne au roi George; tant un seul homme est dangereux, quand il est

absolu dans un puissant état, et qu'il a de la grandeur et du courage dans l'esprit.

Gortz, ayant ainsi dispersé à la cour de Moscovie et à celle d'Espagne les premieres étincelles de l'embrasement qu'il méditoit, alla secrètement en France, et delà en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre et de la disposition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvoient fournir, et des troupes qu'ils pouvoient mettre sur pied. Les mécontens ne demandoient qu'un secours de dix mille hommes et faisoient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de Gyllembourg, ambassadeur de Suede en Angleterre, instruit par le baron de Gortz, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens: il les encouragea, et leur promit tout ce qu'ils voulurent. Le parti du prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables, que Gortz toucha en Hollande: il négocia l'achat de quelques vaisseaux, et en acheta six en Bretagne, avec des armes de toute espece.

Il envoya alors secrètement en France plusieurs officiers, entre autres le chevalier de Folard, qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françoises, et y ayant fait peu de fortune, avoit été depuis peu offrir ses services au roi de Suede, moins par des vues intéressées, que par le desir de servir sous un roi qui avoit une réputation si étonnante. Le chevalier de Folard espéroit d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avoit sur la guerre; il avoit étudié toute sa vie cet art en philosophe, et il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur Polybe. Ses vues furent goûtées de Charles XII, qui lui-même avoit fait la guerre d'une maniere nouvelle, et qui ne se laissoit conduire en rien par la coutume: il destina le chevalier de Folard à être un des instrumens dont il vouloit

se servir dans la descente projetée en Ecosse. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du baron de Gortz. Beaucoup d'officiers françois, un plus grand nombre d'Irlandois, entrerent dans cette conjuration d'une espece nouvelle, qui se tramoit en même-temps en Angleterre, en France, en Moscovie, et dont les branches s'étendoient secrètement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étoient encore peu de chose pour le baron de Gortz; mais c'étoit beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, et sans lequel rien ne pouvoit réussir, étoit d'achever la paix entre le czar et Charles: il restoit beaucoup de difficultés à applanir. Le baron Osterman, ministre d'état en Moscovie, ne s'étoit point laissé entraîner d'abord aux vues de Gortz; il étoit aussi circonspect que le ministre de Charles étoit entreprenant. Sa politique lente et mesurée vouloit laisser tout mûrir; le génie impatient de l'autre prétendoit recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignoit que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suede une paix trop avantageuse; il retardoit, par ses longueurs et par ses obstacles, la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le baron de Gortz, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein étoit de passer ensuite en France: il lui manquoit d'avoir vu cette nation célebre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée et imitée par tous ses voisins; il vouloit y satisfaire sa curiosité insatiable de voir et d'apprendre, et exercer en même-temps sa politique.

Gortz vit deux fois à la Haie cet empereur: il avança plus dans ces deux conférences, qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenoit un tour favorable: ses grands desseins paroissoient couverts d'un secret impénétrable; il se flattoit que l'Europe ne les apprendroit que par l'exécution. Il ne parloit cependant à la Haie que de paix: il disoit hautement qu'il vouloit regarder le roi d'Angleterre

comme le pacificateur du nord; il pressoit même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suede et de ses ennemis devoient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues, fut le duc d'Orléans, régent de France: il avoit des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, et qui subsiste de délations et souvent même de calomnies, s'étoit tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation étoit devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramoient contre lui.

Dans le même-temps les Hollandois, qui prenoient des ombrages de la conduite de Gortz, communiquerent leurs soupçons au ministre anglois. Gortz et Gyllembourg poursuivoient leur dessein avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, et l'autre à Londres.

Comme Gyllembourg, ambassadeur de Suede, avoit violé le droit des gens, en conspirant contre le prince auprès duquel il étoit envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les états-généraux, par une complaisance inouie pour le roi de l'Angleterre, missent en prison le baron de Gortz. Ils chargerent même le comte de Welderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. Gortz demanda au comte de Welderen: “ s'il “ étoit connu de lui? *Oui, monsieur*, répondit le Hollandois. “ Hé bien, dit le baron de Gortz, si vous me connoissez, “ vous devez savoir que je ne dis que ce que je veux.” L'interrogatoire ne fut guere poussé plus loin: tous les ambassadeurs, mais particuliérement le marquis de Monteléon, ministre d'Espagne en Angleterre, protesterent contre l'attentat commis envers les personnes de Gortz et de Gyllembourg. Les Hollandois étoient sans excuse: ils avoient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre

du roi de Suede, qui n'avoit rien machiné contre eux, mais ils agissoient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers, et qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avoit rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du baron de Gortz et du comte Gyllembourg, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suede étoit alors dans la province de Scanie: on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ses deux ministres. Il demanda, en souriant, si on n'avoit pas aussi imprimé les siennes. Il ordonna aussitôt qu'on arrêtât à Stockholm le résident anglois avec toute sa famille et ses domestiques; il défendit sa cour au résident Hollandois, qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le baron de Gortz; trop fier pour nier une entreprise qu'il avoit approuvée, et trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre et la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'étoit point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de Gyllembourg et de Gortz, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre, pleine de complimens sur la conspiration et d'assurance d'une amitié sincere; le roi George reçut ces protestations sans les croire, et feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie; mais une conspiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de mai de la même année 1717. Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art et de la nature, à visiter les académies, les bibliotheques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales; il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moscovite. Son dessein étoit de se réunir avec le roi de Suede, qui lui cédoit de

grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affoiblir les Anglois par une guerre civile, et d'attirer à la Moscovie tout le commerce du nord. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le roi Stanislas aux prises avec le roi Auguste, afin que le feu étant allumé de tous côtés il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouveroit ses avantages. Dans ces vues il proposa au régent de France la médiation entre la Suède et la Moscovie, et de plus, une alliance offensive et défensive avec ces couronnes et celle d'Espagne. Ce traité, qui paroissoit si naturel, si utile à ces nations, et qui mettoit dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenoit précisément dans ce temps des engagemens tout contraires; il se liguoit avec l'empereur d'Allemagne et George roi d'Angleterre. La raison d'état changeoit alors dans l'esprit de tous les princes, au point que le czar étoit prêt à se déclarer contre son ancien allié le roi Auguste, et à embrasser les querelles de Charles, son mortel ennemi; pendant que la France alloit, en faveur des Allemands et des Anglois, faire la guerre au petit-fils de Louis XIV, après l'avoir soutenu si long-temps contre ces mêmes ennemis, aux dépens de tant de trésors et de sang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes, fut que le régent interposât ses bon offices pour l'élargissement du baron de Gortz et du comte de Gyllembourg. Il s'en retourna dans ses états à la fin de juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un empereur qui voyageoit pour s'instruire; mais trop de François ne virent en lui que les dehors grossiers, que sa mauvaise éducation lui avoit laissés, et le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme, leur échappa.

Ce qu'il cherchoit dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal Albéroni, devenu tout puissant en Espagne. Albéroni ne souhaitoit rien tant que le rétablissement du prétendant, et comme ministre de l'Espagne, que

l'Angleterre avoit si maltraitée, et comme ennemi personnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, et enfin comme prêtre d'une église pour laquelle le pere du prétendant avoit si mal à-propos perdu sa couronne.

Le duc d'Ormond, aussi aimé en Angleterre que le duc de Marlborough y étoit admiré, avoit quitté son pays à l'avénement du roi George, et s'étoit alors retiré à Madrid: il alla, muni de pleins-pouvoirs du roi d'Espagne et du prétendant, trouver le czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'Irnegan, autre Anglois, homme habile et entreprenant. Il demanda la princesse Anna Pétrowna, fille du czar, en mariage, pour le fils de Jacques II*, espérant que cette alliance attacheroit plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de Gortz avoit dans ses projets destiné depuis long-temps cette princesse au duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sut cette proposition du duc d'Ormond, il en fut jaloux, et s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'août, aussi-bien que le comte de Gyllembourg, sans que le roi de Suede eût daigné faire la moindre excuse au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son ministre.

En même-temps on élargit à Stockholm le résident anglois et toute sa famille, qui avoient été traités avec beau-

* Le cardinal Albéroni lui-même à certifié la vérité de tous ces récits, dans une lettre de remercîment à l'auteur. Au reste, M. Norberg, aussi mal instruit des affaires de l'Europe, que mauvais écrivain, prétend que le duc d'Ormond ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi George mais immédiatement après la mort de la reine Anne. Comme si George I n'avoit pas été le successeur immédiat de cette reine.



coup plus de sévérité que Gyllembourg ne l'avoit été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui, outre les puissans motifs qui l'agitoient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du czar; et ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il leveroit, avec un seul plénipotentiaire de Moscovie, tous les obstacles qui retardoient la conclusion de la paix avec la Suede. Il prit entre ses mains une carte géographique que le czar avoit dessinée lui-même, et tirant une ligne depuis Vibourg jusqu'à la mer Glaciale, en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son maître à céder, ce qui étoit à l'orient de cette ligne, aussi-bien que la Carélie, l'Ingrie et la Livonie. Ensuite il jeta des propositions de mariage entre la fille de sa majesté czarienne et le duc de Holstein, le flattant que ce duc lui pourroit céder ses états moyennant un équivalent; que par-là il seroit membre de l'empire; lui montrant de loin la couronne impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattoit ainsi les vues ambitieuses du monarque moscovite, ôtoit au prétendant la princesse czarienne, en même-temps qu'il lui ouvroit le chemin de l'Angleterre; et il remplissoit toutes ses vues à la fois.

Le czar nomma l'isle d'Aland pour les conférences que son ministre d'état Osterman devoit avoir avec le baron de Gortz. On pria le duc d'Ormond de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne vouloit rompre que sur le point de l'invasion; on retint seulement à Petersbourg Irnegau, le confident du duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, et qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortoit que de nuit, et ne voyoit jamais les ministres du czar, que déguisé, tantôt en paysan, tantôt en Tartare.

Dès que le duc d'Ormond fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus

grand partisan du prétendant; et le baron de Gortz, plein d'espérance, retourna en Suede.

Il retrouva son maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, et les côtes bordées de milices. Il ne manquoit au roi que de l'argent; le crédit étoit épuisé en dedans et en dehors du royaume. La France, qui lui avoit fourni quelques subsides dans les dernieres années de Louis XIV, n'en donnoit plus sous la régence du duc d'Orléans, qui se conduisoit par des vues toutes contraires. L'Espagne en promettoit; mais elle n'étoit pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de Gortz donna alors une libre étendue à un projet qu'il avoit déjà essayé avant d'aller en France et en Hollande; c'étoit de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, de sorte qu'une piece de cuivre, dont la valeur intrinseque est un demi-sou, passoit pour quarante sous, avec la marque du prince; à-peu-près comme dans une ville assiégée les gouverneurs ont souvent payé les soldats et les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des especes réelles. Ces monnoies factices, inventées par la nécessité, et auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un état.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre: elles ont quelquefois sauvé une république; mais elles ruinent presque sûrement une monarchie. Car les peuples manquant bientôt de confiance, le ministre est réduit à manquer de bonne foi; les monnoies idéales se multipliant avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, et la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au royaume de Suede.

Le baron de Gortz ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles especes, fut entraîné en peu de temps au-delà de ses mesures par la rapidité du mouve-

ment, qu'il ne pouvoit plus conduire. Toutes les marchandises et toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des especes de cuivre. Plus elles se multiplierent, plus elles furent décréditées ; la Suede inondée de cette fausse monnoie, ne forma qu'un cri contre le baron de Gortz. Les peuples, toujours pleins de vénération pour Charles XII, n'osoient presque le haïr, et faisoient tomber le poids de leur aversion sur un ministre qui, comme étranger, et comme gouvernant les finances, étoit doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le clergé, acheva de le rendre exécrable à la nation ; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'appelerent publiquement athée, parce qu'il leur demandoit de l'argent. Les nouvelles especes de cuivre avoient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'appeler ces pieces de monnoie les dieux du baron de Gortz.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres, implacable à mesure qu'elle étoit alors impuissante. La sœur du roi et le prince son mari le craignoient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, et capable de lui mettre un jour la couronne de Suede sur la tête. Il n'avoit plu dans le royaume qu'à Charles XII mais cette aversion générale ne servoit qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les sentimens s'affermissoient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui alloit jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume, et s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardoit les négociations avec le czar : il lui recommanda sur-tout de presser les conférences de l'isle d'Aland.

En effet, dès que Gortz eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandoient sa présence, il partit pour aller consommer avec le ministre du czar le grand ouvrage qu'il avoit entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devoit changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Gortz après sa mort.

Le czar, retenant pour lui toute la Livonie et une partie de l'Ingrie et de la Carélie, rendoit à la Suede tout le reste; il s'unissoit avec Charles XII dans le dessein de rétablir le roi Stanislas sur le trône de Pologne, et s'engageoit à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille moscovites, pour détrôner ce même roi Auguste, en faveur duquel il avoit fait dix ans la guerre. Il fournissoit au roi de Suede les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, et trente mille en Allemagne: les forces réunies de Pierre et de Charles devoient attaquer le roi d'Angleterre dans ses états de Hanovre, et sur-tout dans Brême et Verden; les mêmes troupes auroient servi à rétablir le duc de Holstein, et forcé le roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtoit une partie de ce qu'il avoit pris. Charles en usa dès-lors comme si ses armes victorieuses, renforcées de celles du czar, avoient déja exécuté tout ce qu'on méditoit. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranstad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un prince dont elle croyoit n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité: il vit l'orage qui grossissoit de tous les côtés. La noblesse polonoise étoit confédérée contre lui; et depuis son rétablissement il lui falloit toujours, ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avoit cent galeres auprès de Dantzick, et quatre-vingt mille hommes sur les frontieres de Pologne. Tout le nord étoit en jalousie et en alarme. Flemming, le plus défiant de tous les hommes, et celui dont les puissances voisines devoient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du czar, et ceux du roi de Suede en faveur de Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le duché de

Deux-Ponts, comme on avoit saisi Jacques Sobieski en Silésie. Saissan, un de ces François entreprenans et inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avoit amené depuis peu quelques partisans, françois comme lui, au service du roi de Pologne. Il communiqua au ministre Flemming un projet par lequel il répondoit d'aller, avec trente officiers françois déterminés, enlever Stanislas dans son palais, et l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étoient alors assez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle braves, avoient fait des coups pareils dans le Milanois durant la derniere guerre entre l'Allemagne et la France. Depuis même, plusieurs François réfugiés en Hollande avoient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, et s'étoient saisis de la personne du premier écuyer, presque sous les fenêtres du château de Louis XIV.

Saissan disposa donc ses hommes et ses relais pour surprendre et pour enlever Stanislas. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauverent; quelques-uns furent pris. Ils ne devoient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. Stanislas, au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté; il leur donna même de l'argent pour se conduire, et montra par cette bonté généreuse qu'en effet Auguste, son rival, avoit raison de le craindre*.

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norvege, au mois d'octobre 1718. Il avoit si bien pris toutes ses mesures, qu'il espéroit se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir

* Voilà ce que Norberg appelle manquer de respect aux têtes couronnées, comme si ce récit véritable contenoit une injure, et comme si on devoit aux rois qui sont morts autre chose que la vérité.

des rochers, au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suede même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis. C'est qu'il espéroit que sa nouvelle alliance avec le czar le mettroit bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus sa gloire étoit flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est située Fréde
rickshall, place forte et importante, qu'on regardoit comme la clef du royaume. Charles en forma le siege au mois de novembre. Le soldat, transi de froid, pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'étoit ouvrir la tranchée dans une espece de roc; mais les Suédois ne pouvoient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles, s'étoit fortifiée au point qu'il dormoit en plein champ en Norvege, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût alterée. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffroit comme eux, n'osoient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée Johns Dotter, qui avoit vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui qui s'étoit étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourroit supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixieme au matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse, son beau-frere, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût

abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât*.

Avec ce corps de fer, gouverné par une âme si hardie et si inébranlable dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avoit point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 30 novembre, jour de S. André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et ne trouvant pas la parallele assez avancée à son gré, il parut très mécontent. M. Mégret, ingénieur françois, qui conduisoit le siege, l'assura que la place seroit prise dans huit jours. *Nous verrons*, dit le roi, et continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisoit un angle avec la parallele: il se mit à genoux sur le talus intérieur, et appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuoient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII: ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Mégret, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi étoit exposé, presque à demi-corps, à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il étoit. Il n'y avoit alors auprès de sa personne que deux françois; l'un étoit M. Siquier, son aide-de-camp, homme de tête et d'exécution, qui s'étoit mis à son service en Turquie, et qui étoit particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre étoit cet ingénieur. Le canon tiroit sur eux à cartouche; mais le roi, qui se découvroit davantage, étoit le plus exposé.

* Norberg prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que Charles XII essaya cette étrange abstinence. Le confesseur Norberg est assurément un mauvais médecin.

A quelques pas derriere étoit le comte Swerin, qui commandoit la tranchée. Le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide-de-camp, nommé Kulbert, recevoient des ordres de lui. Siquier et Mégret virent dans ce moment le roi de Suede qui tomboit sur le parapet, en faisant un grand soupir; ils s'approcherent: il étoit déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avoit atteint à la tempe droite, et avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts; sa tête étoit renversée sur le parapet, l'œil gauche étoit enfoncé, et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avoit été celui de sa mort; cependant il avoit eu la force, en expirant d'une maniere si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et étoit encore dans cette attitude. A ce spectacle, Mégret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon: *Voilà la piece finie, allons souper.* Siquier court sur le champ avertir le comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connoissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris. Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi: en cet état on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes, qui voyoient passer leur roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suede, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein, qui pouvoit y prétendre.

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suede, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est

peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans foiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès, où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suede; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et dans ses dernieres années, le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états: il vouloit gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique; qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avoit que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne; homme unique, plutôt que grand homme, et admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII étoit d'une taille avantageuse et noble; il avoit un très beau front, de grands yeux bleus, remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des levres, presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très peu, et ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'inflexibilité de son caractere cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il

eût été embarrassé dans une conversation, parceque s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avoit jamais connu la société. Il n'avoit lu, jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les Commentaires de César et l'histoire d'Alexandre; mais il avoit écrit quelques réflexions sur la guerre et sur ses campagnes, depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de Folard, et lui dit que ce manuscrit avoit été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce prince pour un bon mathématicien: il avoit sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit; mais la preuve que l'on donne de ses connoissances en mathématiques n'est pas bien concluante: il vouloit changer la maniere de compter par dixaines, et il proposoit à la place le nombre soixante-quatre, parceque ce nombre contenoit à la fois un cube et un quarré, et qu'étant divisé par deux, il étoit enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvoit seulement qu'il aimoit en tout l'extraordinaire et le difficile.

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, et que l'opinion d'un monarque, aussi peu instruit que Charles, ne soit d'aucun poids dans ces matieres, cependant il faut satisfaire sur ce point, comme sur le reste, la curiosité des hommes, qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que Charles XII fut luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707; il vit alors à Leipsick le fameux philosophe M. Leibnitz, qui pensoit et parloit librement, et qui avoit déjà inspiré ses sentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que Charles XII puisa, comme on me l'avoit dit, de l'indifférence pour le luthéranisme dans la conversation de ce philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart d'heure; mais M. Fabrice, qui approcha de lui familièrement sept années de suite, m'a dit que dans son loisir chez les Turcs, ayant vu plus de diverses

religions, il étendit plus loin son indifférence. La Mottraye même dans ses voyages confirme cette idée. Le comte de Croissy pense de même, et m'a dit plusieurs fois que ce prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue ; dogme qui favorisoit son courage, et qui justifioit ses témérités. Le czar avoit les mêmes sentimens que lui sur la religion et sur la destinée ; mais il en parloit plus souvent ; car il s'entretenoit familièrement de tout avec ses favoris, et avoit par-dessus Charles l'étude de la philosophie et le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie, renouvelée trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins et crédules prétendent toujours avoir été ou empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne que c'étoit M. Siquier lui-même qui avoit tué le roi de Suede. Ce brave officier fut long-temps désespéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant il me dit ces propres paroles : *J'aurois pu tuer le roi de Suede ; mais tel étoit mon respect pour ce héros, que si je l'avois voulu, je n'aurois pas osé.*

Je sais bien que Siquier lui-même avoit donné lieu à cette fatale accusation, qu'une partie de la Suede croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fievre chaude, il s'étoit écrié qu'il avoit tué le roi de Suede ; que même il avoit dans son accès ouvert sa fenêtre et demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorsque, dans sa guérison, il eut appris ce qu'il avoit dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque temps avant sa mort, et je peux assurer que, loin d'avoir tué Charles XII, il se seroit fait tuer pour lui mille fois. S'il avoit été coupable d'un tel crime, ce n'auroit pu être que pour servir quelque puissance qui l'en auroit sans doute bien récompensé : il est mort très pauvre en France ; et même il y a eu besoin de mes secours. Si ces raisons ne

suffisent pas, que l'on considere que la balle qui frappa Charles XII, ne pouvoit entrer dans un pistolet, et que Siquier n'auroit pu faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

Après la mort du roi, on leva le siege de Frédericksball; tout changea dans un moment; les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne songerent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, et à réprimer chez eux la puissance absolue dont le baron de Gortz leur avoit fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princesse sœur de Charles XII, et l'obligerent solennellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des suffrages de la nation. Elle promit par des sermens réitérés qu'elle ne tenteroit jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle sacrifia depuis la jalousie de la royauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari; et elle engagea les états à élire ce prince, qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de Gortz, arrêté immédiatement après la mort de Charles, fut condamné par le sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville: exemple de vengeance, peut être encore plus que de justice, et affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suede admire encore.

FIN.

